



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

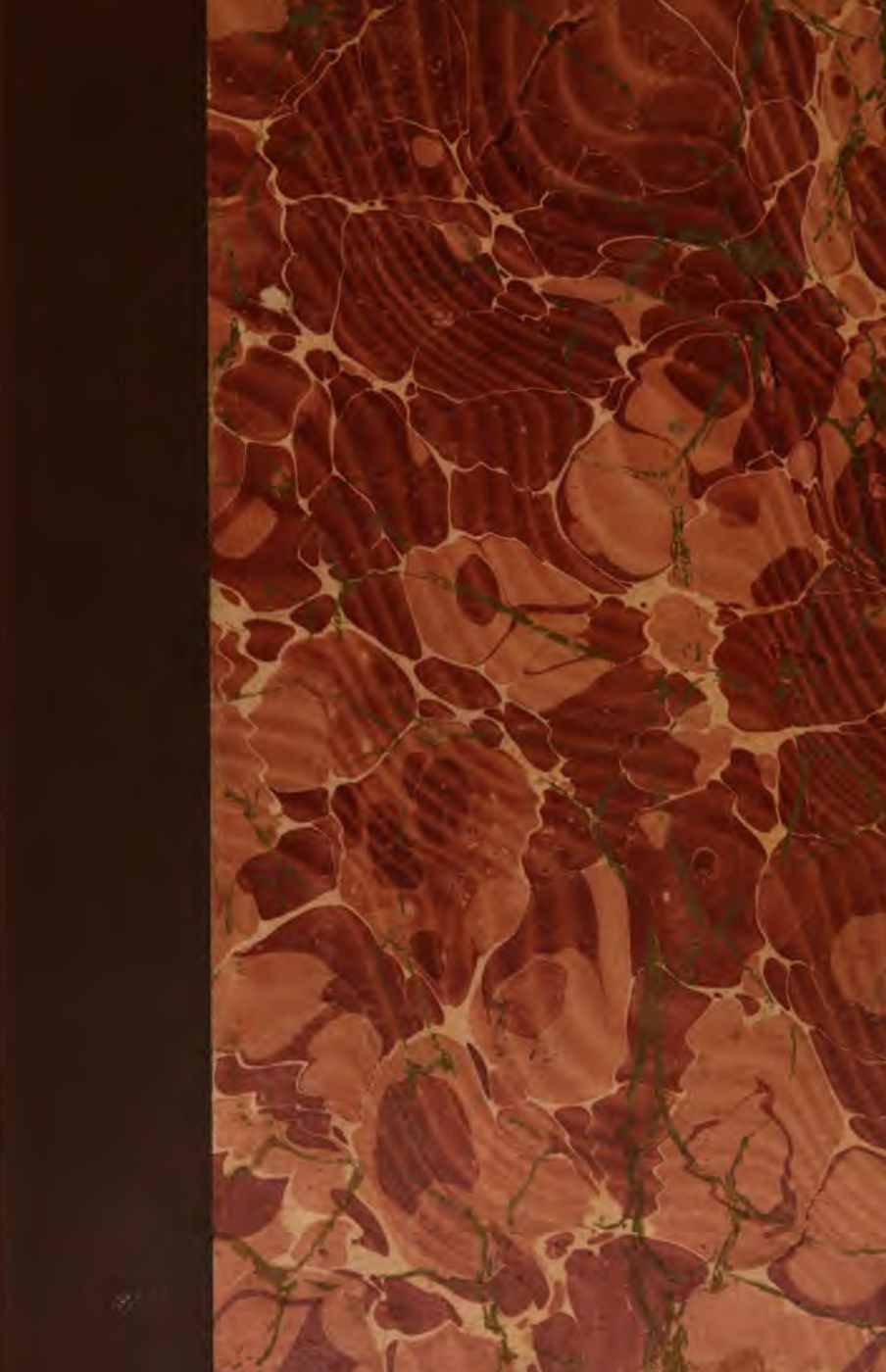
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

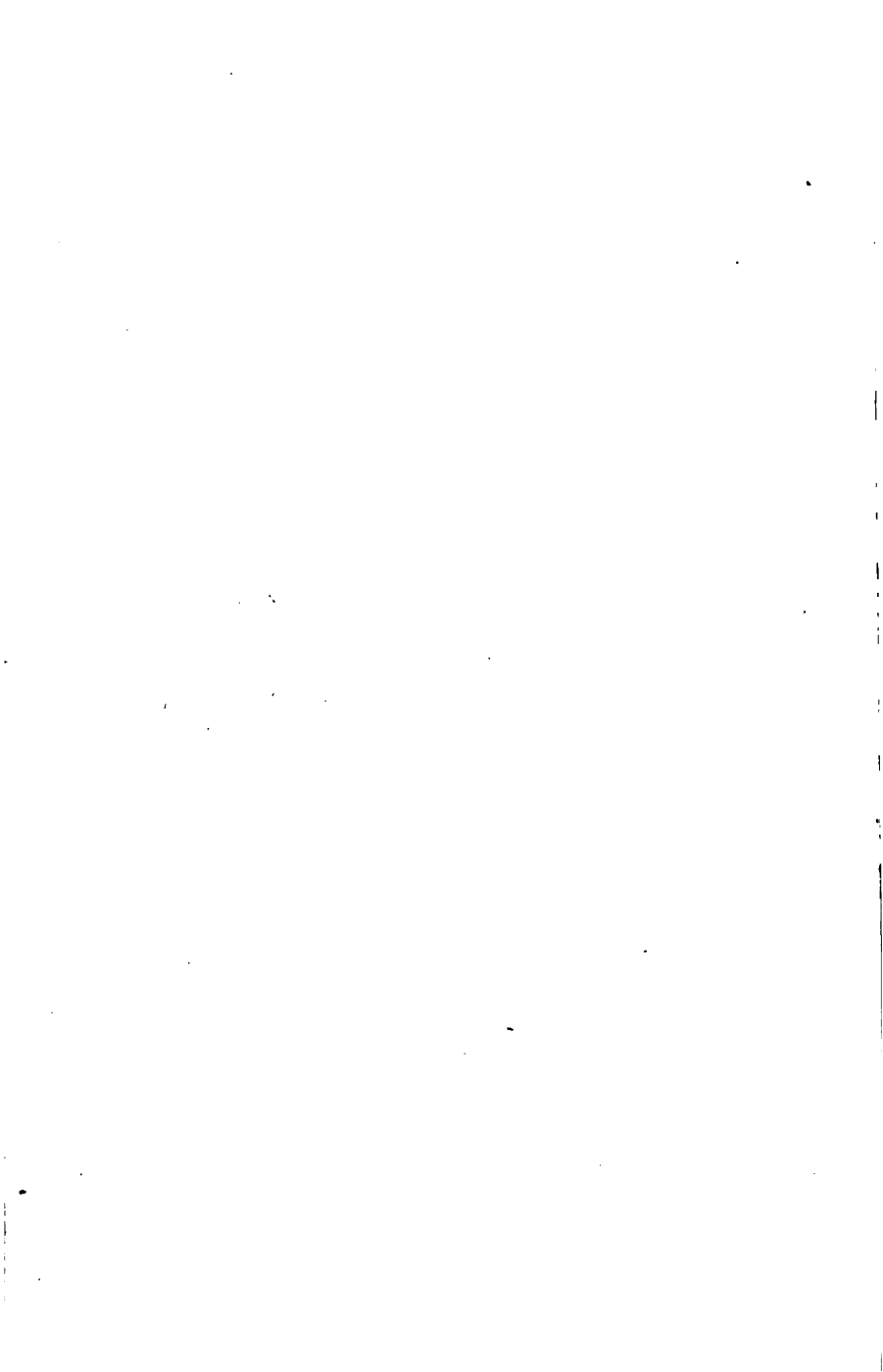
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III B. 1874





LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT

---

**CÉSARA**

ŒUVRES DE PAUL MEURICE

---

THÉÂTRE

ANTIGONE.	FANFAN LA TULIPE.
HAMLET.	LE ROI DE BOHÈME.
FALSTAFF.	LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.
BENVENUTO CELLINI.	FRANÇOIS LES BAS BLEUS.
SCHAMYL.	LE DRAC.
PARIS.	LES DEUX DIANE.
L'AVOCAT DES PAUVRES.	LA VIE NOUVELLE.
LE MAÎTRE D'ÉCOLE.	CADIO.

En préparation

COLIN TAMPON.

ROMAN

LA FAMILLE AUBRY.

LES TYRANS DE VILLAGE.

LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT. — I. CÉSARA.

En préparation

LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT. — II. RENÉ RENAUD.

LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT

---

# CÉSARA

PAR

PAUL MEURICE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de traduction et de reproduction réservés





TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
12 FEB 1965  
OF OXFORD  
LIBRARY

LES  
CHEVALIERS DE L'ESPRIT

---

I

LES CHEVALIERS.

Il s'est formé, depuis tout à l'heure quatre-vingts ans, une vaste association, mystérieuse et illustre, à côté de laquelle les ventes des carbonari, l'ordre des jésuites, la franc-maçonnerie et le compagnonnage ne sont que des jeux d'enfants.

Tous les membres en sont égaux et libres : ce sont des hommes. Ils sont plus ou moins avancés dans la vie, c'est là entre eux toute la différence, et ils sont maîtres ou apprentis par la seule raison qu'ils sont pères ou frères. Ils ne tiennent pas d'assemblées publiques ou secrètes, ils n'ont pas besoin de se réunir pour s'entendre. Ils conspirent, si l'on veut, mais au grand jour et à ciel ouvert. Ils ne se donnent pas entre eux de signature, ils ne se prêtent pas de serment. Leur conscience suffit.

Tout homme intelligent des idées du siècle pourrait donner une liste de ces affiliés sans affiliation ; mais cette liste risquerait toujours d'être incomplète, car leur nombre varie sans cesse : ils ont peut-être été des millions, ils ne sont peut-être plus que des milliers. Peu importe ! ils ne seraient que cent, ils ne seraient que dix, « il n'en resterait qu'un, » leur pensée, allumée, ne peut plus s'éteindre, et l'étincelle referait en un jour le foyer.

Ils ne se connaissent pas, mais ils se reconnaissent. Tous peuvent compter sur l'effort de chacun, chacun est armé de la force de tous. Il n'y a pas entre eux de mot d'ordre, ni de signe de ralliement, ni de geste consacré ; mais, que l'un d'eux agisse, écrive ou parle, tous les autres pourront aussitôt se dire : Celui-ci a vu la lumière ! ou bien : Il est du bâtiment ! Cette lumière qui les guide, c'est la liberté. Cette construction qu'ils élèvent, c'est l'humanité.

Ainsi leurs sentiers peuvent être différents, leur but est un. Ils vont, ils vivent, ici et là, famille dispersée, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, dans l'Ancien monde ou dans le Nouveau ; quelques-uns riches, la plupart pauvres, quelques-uns puissants, la plupart persécutés ; à tous les degrés de ce qu'on nommait autrefois « l'échelle sociale, » hommes de pensée ou d'action, savants, écrivains, professeurs, avocats, médecins, ouvriers, artistes ; — mais tous, devant le même devoir, ils

penseront et ils agiront de même. A ces caractères qui leur sont communs, il est possible de les distinguer, sans même avoir besoin d'être initié. Ils tiennent du missionnaire et du paladin. Quelque chose qui est sur leur front, dans leur air et dans leur accent fait, quand ils élèvent la voix, qu'on se retourne et qu'on écoute.

Mais, le plus souvent, on les méconnaît, on les raille, on les insulte, on les combat, on les chasse. Eux, debout, entiers, convaincus, dans leur honté intrépide, dans leur inflexible pitié, ils acceptent la lutte, non pour défendre leurs personnes, mais pour soutenir leurs idées. Exposer leur vie est leur manière d'imposer leur foi. Ils enseignent le droit en professant le devoir. Ils font la guerre de la paix, ils sont les despotes de la délivrance. Ils se donnent toujours, ils ne se rendent jamais.

Tels sont ces hommes qu'un poète qui fut des leurs a justement nommés les Chevaliers de l'Esprit.

Qu'est-ce que l'Esprit?

L'Esprit, dans l'ancien dogme, s'appelait le Saint Esprit.

L'Esprit, selon l'idée nouvelle, veut dire le Libre Esprit.

## II

## L'ESPRIT DANS LA DIVINITÉ.

On n'a qu'à ouvrir le premier catéchisme venu, on y lira :

« Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte-Trinité; la Sainte-Trinité, c'est un seul Dieu en trois personnes égales et distinctes, qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Le catéchisme ajoute :

« C'est là un mystère que nous devons croire, mais que nous ne pouvons pas comprendre. »

Ce Dieu triple et un, égal dans ses trois personnes qui sont à la fois distinctes et indivisibles, cela en effet peut sembler un prodigieux arcane aux âmes religieuses, ou un affreux logogriphe aux raisons incrédules.

L'explication, selon nous, en est pourtant assez simple.

Elle est peut-être même trop simple. Nous n'avons nulle prétention de fonder notre petite religion, les pieds sur nos chenets. Or, dès qu'il s'agit de Dieu, l'homme, — cet enfant, — ne veut croire qu'à ce qui lui paraît mystérieux, extraordinaire, pas mal

effrayant et un peu absurde. Comprendre Dieu ! mais c'est impossible ! on aime mieux l'imaginer.

A moins qu'on n'aime mieux le nier.

Dieu cependant peut être regardé par la pensée, tout comme, par les yeux, l'abîme ou le soleil.

Pour écarter le vertige, il suffit d'une rampe de bois entre le regard et l'abîme ; pour éviter l'éblouissement, il suffit d'un verre dépoli entre la prunelle et le soleil. Pour dissiper le mystère, il suffira du plus simple relatif entre la pensée et Dieu.

Transportez l'étourdissante et aveuglante idée de l'éternité dans le temps, de l'abstraction dans le fait. La trinité, eh ! elle est dans tout ce qui a vie, dans le brin d'herbe aussi bien que dans l'homme. Prenons l'homme pour plus de clarté, prenons le grand homme pour plus d'évidence. Prenons, si vous voulez, Shakespeare.

D'abord, il est, et puis il est Shakespeare. Il est une personne, et il est une personnalité. Il a l'existence et il a la volonté. — Voilà le premier terme : le Créateur.

Mais pour qu'il soit réellement, il faut qu'il s'exprime ; pour qu'il soit créateur, il faut son œuvre. Son œuvre, elle est lui et elle n'est pas lui, elle diffère de lui tout en lui ressemblant, elle a sa vie propre et son indépendance ; elle naît, elle *vient* plus ou moins bien ; elle lui est souvent rebelle et contient parfois pour lui-même une part d'involontaire et d'inconnu ; bien plus, elle le fait à son tour ; ou il

l'œuvre fait l'ouvrier presque autant que l'ouvrier fait l'œuvre : il la commence, mais elle le finit. — Voilà le deuxième terme : la Création.

Et cette œuvre, elle s'impose à lui, elle se compose en lui, en vertu de quoi? En vertu d'un absolu préexistant et nécessaire, en vertu de l'idéal, en vertu d'un rêve éternel de beauté et d'harmonie. — Voilà le troisième terme : la Loi.

Les trois termes se commandent, s'égalent et se contiennent. Où serait le génie s'il n'était exprimé? Où serait l'œuvre si elle n'était voulue? Où serait le principe s'il n'était appliqué?

Ainsi coexistent le poète, le poème, la poésie.

Le Père, le Fils, l'Esprit, ainsi se meut la simple et indivisible trinité.

### III

#### L'ESPRIT DANS L'HUMANITÉ.

En Dieu l'humanité fait évidemment partie du second terme, la création. Terme nécessaire, égal et intégrant aux deux autres. L'humanité est Dieu, l'humanité fait Dieu.

Dans l'humanité, l'Esprit est peut-être plus facile encore à saisir et à concevoir.

Ce scénario du drame humain qu'on appelle l'histoire pourrait véritablement se diviser en trois actes, intitulés : le Père, le Fils, l'Esprit.

Au commencement régna le Père. .

L'humanité, dans sa première jeunesse, petite en présence de la grande nature, adora et redouta d'abord le créateur dans la création. En limitant l'histoire aux sources dont nous dérivons, au peuple hébreu, notre maître en morale, et au peuple grec, notre maître en art, nous retrouvons dans les deux ancêtres-géants, Moïse et Homère, à peu près le même dieu, le dieu aux passions humaines, personnel, superbe et terrible, le dieu des batailles, le dieu assembleur de nuages, le dieu de la colère et du châtiment : qu'il s'appelle Jéhovah ou Jupiter, le tonnerre est sa voix, l'éclair sa lumière et la foudre son javelot. Cependant, sous le ciel plus doux de la Grèce, la divinité avait pour l'homme autant de prestiges que d'épouvantes. Tous les éléments et tous les phénomènes de la vie lui étaient mystérieux et sacrés, le déluge, la peste, la guerre, mais aussi la lueur rosée de l'aurore, la molle ondulation de la mer azurée, l'ivresse, l'harmonie, l'amour. Contre ces forces charmantes ou effrayantes à quoi bon vouloir résister ? L'instinct seul menait l'homme pour son horreur et son ravissement ; les Euménides l'emportaient furieux à l'action aveugle ; Vénus se ruait sur lui tout entière. Il subissait à genoux, effaré, docile, ébloui, la fatalité de la matière.



Vint ensuite le règne du Fils.

Ce fut la revanche et la contre-épreuve de l'autre. La matière vaincue et châtiée, l'âme occupa sa place et l'empire : avènement légitime. L'homme avait vu dans le ciel Dieu pareil à l'homme ; Dieu se faisait homme sur la terre, et, au lieu de la divinité humaine, on avait l'humanité divine : audacieuse victoire. Mais non ! ce n'est pas la victoire encore ! Si l'âme apporte avec elle ses vertus, ce ne sont que ses vertus passives : résignation, abstinence, espérance, douceur et pitié ; — si Dieu l'a faite reine en l'épousant, c'est pour qu'après la courte durée de son passage sur la terre, elle abdique et s'anéantisse à jamais en lui. La pensée n'est pas moins impuissante qu'autrefois l'action ; Hamlet est encore plus débile qu'Oreste. La raison est impie, la foi est seule méritoire ; la volonté ne peut rien, c'est la grâce qui fait tout ; le travail est vain, c'est la prière qui est efficace. Même la douleur, prenez garde qu'elle ne blasphème : la mort frappe le frère, enlève la fiancée, arrache au sein de la mère la bouche rose de l'enfant, — que le Seigneur soit béni ! Homme, le front dans la poussière d'où tu sors et où tu retournes, accepte et loue aveuglément la fatalité de l'âme.

Mais l'Esprit ! voilà l'Esprit !

Ce lever de soleil, annoncé par l'aube de la Renaissance, éclate enfin avec la Révolution.

Alors seulement l'humanité entre en possession d'elle-même. L'âme a ses droits, le corps a les siens ;

l'idée est divine, l'amour est sacré ; tout ce qui est grand, bon et pur est légitime. A l'instinct brutal, à la foi aveugle succède la science intelligente. La pensée humaine voit, comprend, affirme ; elle ne nie plus que les négations. Péché, châtement, guerre, mort, enfer, voilà ce qui pour elle n'est pas.

De son passé même elle ne répudie que les obsessions et les tourments. L'homme fait n'a pas à être ingrat aux douceurs de ses années d'enfance, aux peines de ses années d'apprentissage. L'ère nouvelle rectifie en l'achevant tout le cercle parcouru. De la thèse et de l'antithèse discordantes qui ont précédé elle est la synthèse harmonieuse. Elle ne méconnaît pas l'antique et prodigieuse création, elle l'agrandit et l'éclaire, et, par exemple, à la place des paillettes de la robe d'Uranus et des clous d'or de la tente de Jéhovah, elle met l'infini des soleils et des mondes. Elle ne renie pas le doux Jésus, elle le salue Messie de l'amour. Et pourquoi pas Fils de Dieu ? Mais alors non pas le seul ! *Christos mittet*, a dit l'apôtre Paul. Et Paul lui-même, Bouddha, Socrate, Marc Aurèle, Jeanne d'Arc, Colomb, Shakespeare ne sont-ils pas aussi des êtres divins ?

Le ciel n'est plus le trône d'un despote inique, la terre n'est plus l'exil de misérables esclaves ; il y a dans l'invisible un père, il y a en ce monde des frères ; il y a partout la vie immortelle et l'âme infinie ; — voilà la véritable bonne nouvelle qui restitue



à Dieu la justice, à l'homme la liberté, et qu'annonce et que proclame l'Esprit.

## IV

### LES TROIS COMBATS.

Et c'est pour l'Esprit, pour le Libre Esprit, que combattent nos Chevaliers.

Ils combattent. Car si l'idée nouvelle luit pour eux, elle est loin d'être entrevue par tous. Il n'y a pas un siècle encore qu'elle a surgi à l'horizon : que sont ces quelques semaines dans la vie de l'humanité ! Donc il faut lutter ! et c'est cette bataille, jamais gagnée, jamais perdue, qu'ils livrent.

Bataille douloureuse ! Apollon perçait de ses flèches les monstres, et Jésus chassait les démons. Eux, ces champions de l'humanité, ils ont contre eux les hommes. Ils ont à combattre ceux pour lesquels ils combattent.

Bataille inégale ! La coutume barbare de ce monde est toujours la même ; quand une flamme inconnue s'y allume, la multitude se met à crier : Au feu ! Les Prométhées n'ont pas cessé d'être condamnés comme incendiaires.

Les pratiques anciennes, que ces nouveaux venus

veulent élargir, ne supportent pas volontiers le bien-fait. Et païens obstinés, chrétiens étroits, chrétiens-païens qui vont à la messe chaque dimanche et qui servent Plutus et Jupiter toute la semaine, la foule moutonnaire, les millions d'âmes, comme disent les géographies, — toute cette masse enveloppe, déteste, calomnie, proscrit, opprime et tue les Chevaliers de l'Esprit.

N'importe! ces pionniers du progrès savent que la souffrance et la persécution sont leurs signes et leurs points de repère. Plus leur labeur désintéressé est traversé d'empêchements et harcelé de douleurs, plus ils sont sûrs de travailler dans le sens voulu. L'exil est un de leurs bons chemins : il abrège. Si leur sang arrose les pierres de la route, c'est bien, ils peuvent être tranquilles, ils ne s'égareront pas.

Mais il y a un combat plus douloureux que celui qu'ils soutiennent contre leurs ennemis, c'est le combat qu'ils se livrent entre eux.

En effet, leur foi commune, la liberté, les sépare, et l'Esprit commence par disperser ses apôtres. Allez, marchez, cherchez, mais par les chemins que vous voudrez et par les moyens qui vous conviendront. Et ils vont, ces aventuriers sublimes, ils vont dans toutes les directions, par groupes rarement, par couples quelquefois, le plus souvent seuls. Ils s'appellent, ils se perdent, ils se rejoignent; mais combien peu ils ont eu jusqu'ici la douceur de se retrouver ensemble! On avait autrefois un itinéraire

tracé, une règle, un dogme. Ici chacun a sa lumière, son sentier et son péril.

En apparence, ils diffèrent même sur les principes : éducation, art, politique, morale, religion. Ils sont matérialistes, ils sont spiritualistes, ils sont panthéistes, ils sont sceptiques, ils sont athées. Les formes et les idées des précédentes religions ont gravé plus profondément dans tel ou tel cerveau leur empreinte. Le Seigneur, le maître, le despote de la Bible subjugué encore certaines âmes, et des plus hautes, qui, peut-être, en raison même de leur puissance, sont plus frappées dans leur vision de Dieu de la personnalité et de la volonté. Il y a des cœurs tendres qui ne peuvent s'arracher à la religion d'amour de Jésus, et qui rêvent encore de réconcilier le passé et l'avenir, la grâce et la justice, le christianisme et la révolution. Il y a des caractères rigides qui n'admettent que la loi, il y a des esprits positifs qui ne croient qu'au fait.

Chacun d'eux pourrait bien avoir raison dans ce qu'il affirme et tort dans ce qu'il nie. Tout est vrai : *All is true*. Seulement, la vérité humaine est fragmentaire, Le miroir de la vérité, dit la légende, s'est brisé en tombant sur la terre, et nous n'en avons que les morceaux. C'est à qui s'écriera : Mon morceau est le bon ! Je le crois bien, ils sont bons tous !

Leur seul défaut, à ces parcelles, c'est d'être trop menues pour refléter l'immense. Quand le regard humain ne peut aller au delà de l'horizon, quel sys-

tème définira l'infini, quel mètre mesurera l'incom-  
mensurable? Il y a dans la forêt de Fontainebleau  
de vieux chênes colosses que huit ou dix hommes,  
étendant les bras et se touchant les mains, peuvent  
à peine entourer. Trois ou quatre religions et cinq  
ou six philosophies ont beau se mettre bout à bout  
pour comprendre Dieu, chacune d'elles ne saisit  
qu'une part de la circonférence énorme, et c'est  
tout au plus si leur ensemble a quelque chance de  
l'embrasser tout entière.

L'Esprit a pour principe et pour essence cette  
compréhension universelle. Son outil philosophique  
n'est pas l'éclectisme étroit, mais l'expansive syn-  
thèse. Il ne retranche aucune des cordes de la lyre,  
il aime mieux les accorder. Dante a défini Satan Ce-  
lui qui dit non; l'Esprit est Celui qui dit oui. De quelle  
religion il est? Il est de toutes. Il n'admet pas d'athée.  
Appelez Dieu le Créateur, le Fils de l'homme ou le  
Verbe, Jéhovah, Jésus ou Pan, le Seigneur, le Messie  
ou l'Être Suprême, ou bien la Providence, l'absolu,  
l'harmonie, le devoir, l'honneur, ou encore la né-  
cessité, la matière, la force virtuelle, — qu'importe!  
Dieu est tout cela et bien autre chose encore. Un et  
tout. Je vous défie de le nommer d'un nom de puis-  
sance qui ne soit pas le sien. Que votre analyse s'en  
tienne à l'un de ses attributs ou choisisse un de ses  
synonymes, que vous reconnaissiez pour Dieu la  
cause ou la loi, Chevaliers de l'Esprit, vous croyez  
en Dieu.

Un jour, la liberté qui vous a séparés vous réunira, et vous vous apercevrez que vos différentes langues expriment la même idée. Ce sera la revanche de Babel.

Jusque-là, point de répit. Car les Chevaliers de l'Esprit ont encore à soutenir un troisième combat, le plus rude et le plus terrible de tous : celui qui se livre en eux-mêmes.

Les doutes, les tentations, les défaillances, les passions, les remords, voilà les plus effroyables luttes : celles qui ont pour champ de bataille la conscience. Se résister, se conduire, s'instruire, s'imposer une idée nouvelle, se contraindre à une vertu qu'on n'avait pas, se dominer toujours, se dévouer sans cesse, sacrifier sa vie d'homme à son rôle dans l'humanité, voilà les redoutables épreuves. Le plus cruel effort est peut-être de susciter, de dégager sa volonté, et de créer en soi-même le libre esprit, la liberté. Il faut tirer et arracher de ses entrailles sa victoire ! Il y a quelque chose de plus douloureux qu'une blessure, c'est un enfantement.

## V

## BESOGNE A FAIRE.

Ces combats des Chevaliers de l'Esprit, nous osons essayer d'en raconter quelques épisodes.

*Césara* n'est que le premier de ces récits.

Ce premier livre a pour sujet l'action politique, et les obstacles qu'elle rencontre, et les luttes qu'elle provoque, dans les ennemis, dans les amis, dans la conscience.

Pour regarder, pour peindre sur le vif les Chevaliers de l'Esprit, leurs entreprises, leurs aventures et leurs batailles, la présente minute, au point de vue dramatique, n'est, hélas! que trop favorable. Il n'y en a pas encore eu beaucoup de plus palpitante et de plus ardente.

L'écart n'a jamais été plus énorme entre la vieille société, ses lois, ses préjugés, ses mœurs, et le libre esprit des hommes nouveaux, contemporains de la postérité. La disproportion n'a jamais été plus effrayante entre ce qu'ils prévoient et ce qu'ils voient, entre ce qu'ils attendent et ce qu'ils subissent.

Institutions, superstitions, guerre, éducation, mariage, famille, amour, vie publique et vie privée,



tout leur est danger, provocation et piège; tout leur est indignation, colère et douleur. Tous leurs ennemis sont fiers et forts, les hommes de sang, les hommes de boue, les hommes d'argent, bourreaux, soldats, augures, maîtres, valets... Il faut que j'en passe, et des pires.

N'importe ! les Chevaliers de l'Esprit respirent dans le présent, mais ils vivent dans l'avenir. Ils espèrent et ils se réfugient dans les générations futures.

Vous qui viendrez, vous qui serez, fils de nos rêves, enfants de nos âmes, vous qui posséderez la terre promise que nous n'avons pu qu'entrevoir, ne méconnaissez pas tout à fait les douleurs, les tentations, les défaillances de notre marche dans le désert ! inconnus pour qui nous souffrons, n'oubliez pas entièrement ces inconnus qui vous ont frayé la voie ! ne foulez pas trop indifféremment cette poussière qui vous a aimés !

# CÉSARA

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LE SOMMET

---

#### I

#### LA DESTINÉE A SES JOURS DE PAYE.

La vie a des instants qui, dans le bonheur ou dans le malheur, peuvent être comparés à des sommets. Que ce soit le Sinaï ou le mont des Oliviers, l'ascension ne va pas au delà, on ne dépasse pas ce faite d'exaltation ou de douleur, on ne peut plus que redescendre.

Une des journées de la fin d'octobre 1852 fut pour Césara cette sorte d'apogée dans la joie.

Césara, né dans la Galicie, aujourd'hui Po-

logne autrichienne, grand propriétaire, grand seigneur terrien, s'appelait Césara Zanoski, — comte Zanoski, si cela peut vous faire plaisir. Mais la vie avait corrigé pour lui la naissance : elle avait fait, de ce fils de la race catholique et aristocrate par excellence, un libre penseur et un républicain.

Avant et depuis 1830, depuis vingt-cinq années, Césara était un des intrépides lutteurs qui combattaient pied à pied l'Autriche. Il la combattait par toutes les armes, par le livre, la parole et l'épée; écrivain, tribun, soldat. Sa grande et belle *Histoire des Slaves* lui avait valu d'emblée la renommée. Un jour, à la Diète de Francfort, un de ses discours éleva l'assemblée allemande à la hauteur de la Constituante française. On l'avait vu au premier rang dans tous les soulèvements, dans tous les combats, dans toutes les émeutes, au château de Cracovie, derrière les barricades de Vienne, sur tous les champs de bataille de la Hongrie.

Mais, au jour heureux dont nous parlons, Césara était vaincu ; sa patrie était garrottée, ses biens étaient saisis, ses idées prosrites ; la veille encore il était proscrit lui-même ; il

souffrait de toutes ces douleurs, il saignait de toutes ces blessures. Cependant, il était content, calme, et tout plein d'une sereine allégresse, et cette journée-là fut vraiment pour lui une heureuse et radieuse journée.

Arrivé « au milieu du chemin de la vie, » Césara était dans la pleine possession de sa force et de son génie; il tenait toute la gamme humaine, il avait la tendresse du cœur et la fermeté du caractère : quoi de plus? sentir comme une femme, vouloir comme un homme. Fraternel aux faibles et aux petits, il était né protecteur et chef. Une puissance était en lui, et il se plaisait, un peu trop peut-être, à l'exercer. Cette âme était dominatrice. Il aimait pouvoir. Il n'était pas grand ambitieux, mais il était ambitieux du grand. Or, à ce moment, il pouvait se dire maître, non sans doute de son sort et des événements extérieurs, mais de lui-même, de son énergie et de sa pensée, de son être intérieur et de sa vie intime. Il sentait en lui les deux sublimes forces : le devoir et l'amour, la conscience satisfaite et le cœur rempli. Pour toutes ces raisons, il était heureux.

Et ces luttes, ces efforts, ces conquêtes, ces

douleurs, ces sacrifices, il arriva que tout cet ensemble de mérite et de valeur eut en quelque sorte sa résultante et son total dans cette journée d'octobre. Le sort est un débiteur tardif : il laisse souvent s'accumuler un gros arriéré, et puis, un beau jour, il se trouve en fonds, et, d'un coup, s'acquitte.

On a dit que l'homme est le plus noble spectacle qui ait été donné à l'homme. Dans le spectacle humain ce qu'il y a de plus noble peut-être, c'est de regarder penser, agir et se mouvoir une grande âme libre.

Césara fut, ce jour-là, cette âme fière et heureuse en liberté.

Cependant, lecteur bienveillant, si par hasard tu trouvais qu'il y a trop de bleu dans cette journée, tu prendrais patience, le bleu ne durera pas, sois tranquille !

## II

AIMANT, AIMÉ.

Sept heures et demie du matin sonnaient à Saint-Charles, qui est l'église de la Landstrasse,

le faubourg aristocratique de Vienne; Césara ouvrit sans bruit la porte-fenêtre de la chambre de Miriam, et fit deux ou trois pas sur la terrasse.

L'automne avait été singulièrement doux et chaud. Le vent, qui d'ordinaire fait rage dans la capitale autrichienne, était tout apaisé et attiédi. Le ciel, d'un bleu pâle, promettait encore une belle journée. Les deux corbeilles de fleurs de la pelouse embaumaient l'air. Les oiseaux chantaient gaiement dans les arbres. Tout était allégresse et joie.

Césara, respirant ce bien-être, s'était laissé aller sur le divan de coutil. Tout à coup il sentit Miriam qui, silencieuse, se posait sur un coussin à ses pieds.

Elle s'était enveloppée à la hâte d'un peignoir de crêpe de Chine; un parfum indéfinissable et comme voilé émanait d'elle; ses longs cheveux noirs dénoués étaient répandus sur ses épaules.

Césara ne releva pas les yeux, il ne détourna pas la tête; seulement il passa sa main sous les boucles brunes, autour du cou de sa maîtresse. Et, pendant quelques instants, ils se turent.

Dans ces minutes pleines toute parole serait de trop. A quoi bon se rien dire? on est l'un près de l'autre, on est ensemble, on est bien.

Ils s'aimaient. Césara avait alors quarante-cinq ans, et Miriam vingt-neuf; mais leur amour était tout jeune, il durait depuis cinq ans et il était plus jeune qu'au premier jour.

Ils semblaient faits, comme on dit, l'un pour l'autre. Elle était petite, il était assez grand pour qu'elle appuyât la tête sur son épaule. Elle avait le front à la hauteur de ses lèvres. En elle et en lui la race se révélait par la finesse des attaches et des extrémités : Césara avait une main et un pied de femme, Miriam une main et un pied d'enfant.

La figure de Césara était surtout frappante d'expression et de passion. Grand front plein de pensées, un peu aussi d'orages; grands yeux au regard à la fois limpide et profond; narine ferme et palpitante; lèvres spirituelles et bonnes; petites dents blanches éclairant un sourire charmant et sincère. Quand on voyait Césara, tout de suite on se sentait devant quelqu'un.

Miriam était-elle belle? Non. Jolie? Non. Mais elle avait le charme, un charme qui était à elle.

Lorsque son visage d'une pâleur chaude s'animaient, il prenait l'attrait étrange particulier aux races orientales, et surtout à la race juive : l'ardeur dans la langueur. Elle était loin de plaire tout de suite et à tous ; mais, si elle l'eût voulu, il n'est pas d'être intelligent qui n'eût été saisi par la douceur infinie de ses beaux yeux rêveurs, où venait l'âme.

Césara releva enfin la tête et la regarda ; elle les tourna vers lui, ces doux yeux obéissants et aimants, et elle eut un mouvement de cou si joli, si vif, si prêt au bien-aimé ! il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Tu es belle !

Elle répondit en secouant la tête et en riant :

— Tu es myope !

Il reprit :

— Tais-toi ! oui, tu es belle ! Mais parlons bas. Les autres ne le savent pas, comme tu es belle. Ne le leur disons pas, veux-tu ? Cachons-leur le secret de cette beauté profonde qui me luit aux heures mystérieuses. Quelques-uns parfois s'arrêtent devant toi avec une sorte de pressentiment ; ils semblent sur le point de deviner... Oh ! alors fronce le sourcil, je t'en prie, ma



bien-aimée, et fais-toi farouche, et regarde-les durement, afin qu'ils passent, les profanes, sans avoir soupçonné mon trésor.

— On vous obéira, mon cher seigneur, dit-elle. D'ailleurs, cette beauté — si beauté il y a — est-ce que ce n'est pas toi qui l'évoques et qui la suscites? est-ce que ce n'est pas toi qui la fais, mon créateur? Oui! comme tu as fait ma pensée, et mon cœur, et tout moi, tout ce que j'ai, tout ce que je suis!

Césara ferma par un baiser la bouche louangeuse.

Alors, sortant d'eux-mêmes, ils se mirent à regarder autour d'eux.

— Notre maisonnette! notre jardin! dit Miriam. Quelle douceur de nous retrouver dans notre nid!

— Ne soyons cependant pas ingrats pour la villa Balbi, reprit Césara.

Ils étaient revenus à Vienne seulement la veille au soir, à onze heures. Ils arrivaient de faire une excursion de deux mois, une échappée au soleil, dans le Milanais et à Venise.

Ce voyage avait été un enchantement. Se promener à travers ce jardin en fleurs de la Lom-

bardie, et s'y promener à deux, cela tient du rêve. Dieu et l'art ne sont nulle part plus grands que dans ce coin béni ; et si vous y joignez l'amour ! On voit tellement mieux les chefs-d'œuvre et les merveilles dans les yeux l'un de l'autre.

Césara et Miriam s'étaient éclairé mutuellement l'Italie. A Milan, devant la *Cène* de Léonard, Césara avait éloquemment commenté à Miriam Judas qui médite le crime et Jésus qui songe au pardon. A Parme, la *Déposition de croix* du Corrège avait profondément ému Césara par une larme glissant sur la joue de Miriam.

A Vérone, ils avaient, se tenant les mains, écouté dans le texte même ce qu'avaient exactement dit à Roméo et à Juliette l'alouette et le rossignol.

A Venise, leurs haleines s'étaient mêlées dans cette vermeille atmosphère qui ne ressemble en rien à celle de notre planète, et qui doit être quelque morceau tombé de Vénus ou de Sirius.

Cette impression d'astre supérieur, Césara l'avait étrangement ressentie à un retour du Lido, en gondole, au soleil couchant ; Miriam, à demi étendue sur les coussins, lui couché à ses

pieds, sa tête puissante reposant sur ce doux cœur, et tous deux contemplant l'étendue, avec le mirage doré de Venise au loin, caressés par la molle brise adriatique, bercés sur ces vagues de nacre, baignés de ces lueurs de phosphore. De temps en temps, elle ou lui, ils ne savaient lequel, murmurait : Je t'aime. Étaient-ils deux ? n'étaient-ils qu'un ? combien cette extase durait-elle ? Césara perdit connaissance du temps, du lieu, du monde ; il goûta là à l'éternité. Est-ce que de pareilles minutes ne marient pas à jamais les âmes pour cette vie, et même pour les autres ?

Avant de rentrer dans le bruit et dans la foule, ils avaient voulu se recueillir, et ils s'étaient arrêtés trois semaines sur le lac de Côme, dans la villa Balbi, seuls ensemble, tout entiers l'un à l'autre, lui, écrivant, elle, le regardant écrire. Et durant ce séjour, durant tout leur voyage, à l'exception d'une bourrasque subite le dernier jour, ils n'avaient pas eu une goutte de pluie. Au dehors et au dedans, paradis complet ; l'azur avait toujours empli le ciel et leurs cœurs.

— C'est égal ! reprit Miriam, au bout de tous

nos bonheurs, retrouver notre chez-nous est un bon bonheur encore. Césara, nous sommes arrivés trop tard hier, et nous étions trop las. Mais, ce matin, il vous reste une demi-heure ; ne voulez-vous pas revoir ensemble nos domaines ?

— De tout mon cœur, dit Césara. Et où me mènes-tu ?

— Par la maison, par le jardin, partout. Alons dire bonjour à tout.

Elle lui prit gaiement la main, et ils allèrent.

Le pavillon et le jardin qu'occupait Miriam étaient d'anciennes dépendances d'un hôtel et d'un parc contigus. La maison, bâtie entre le jardin et une petite cour, n'avait qu'un rez-de-chaussée et un étage. Au premier, une seule pièce, la chambre de Miriam. Autour, la galerie vitrée avec escalier descendant sur le jardin, et une terrasse égayée d'arbustes verts formant toit à l'italienne. Sur la cour, deux ailes étroites renfermant les communs et le service. Tout cela restreint, mais bien composé, et d'une architecture élégante et simple qui datait du dix-huitième siècle.

Césara, depuis cinq ans, avait renouvelé, ar-

rangé, orné tout l'intérieur selon sa fantaisie et son rêve, et, c'est le cas de le dire, avec amour.

Ce grand chercheur d'idées était un grand curieux de formes. Il savait beaucoup, il avait beaucoup vu et surtout beaucoup regardé. A la place du luxe, il avait mis partout l'art. Tableaux, meubles, tapisseries, soieries, tout cela portait l'empreinte d'une pensée et d'une personne; tout cela était toujours particulier, souvent unique. Tel millionnaire pouvait posséder des échantillons plus coûteux ou plus rares, personne ne possédait ceux-là, personne ne les possédait dans cet ensemble.

Ce qui ravissait Miriam, c'est qu'ainsi chaque objet autour d'elle lui rendait quelque chose de Césara; c'étaient ses inventions, c'étaient ses trouvailles. Il avait donné à chaque pièce son caractère et son intérêt.

La chambre à coucher, où ils rentrèrent d'abord, était ornée au goût du commencement de Louis XVI. Dans les fines boiseries grises, de spirituels camaïeux représentaient les jeux écoliers de toute une bande d'Amours en vacances. Le lit à baldaquin s'enguirlandait d'un cordon touffu de fleurs adorablement sculptées. Deux

petits fauteuils, deux larges bergères, un canapé pour deux offraient à la causerie ou à la rêverie leurs sièges bas et larges, bien autrement moelleux et commodes que nos hideux confortables. Les tables, le bonheur du jour, la cheminée avec son cadre à trumeau profilaient leurs purs contours du même gris argenté sur une tenture et des rideaux de lampas vert tendre brodé de fleurs bleues. Toutes ces nuances se fondaient dans un demi-jour d'une harmonie calme et suave ; l'air qu'on respirait là, doux sans mollesse, était tout imprégné de chaste volupté.

Près de la chambre, dans l'aile en retour sur la cour, étaient ménagés le cabinet de toilette, la salle de bain et la chambre de la bonne Adah, la femme de confiance dévouée. Le soin paternel de Césara veillait sur sa Miriam dans tous les détails et à toutes les heures.

Par l'escalier intérieur ils descendirent au rez-de-chaussée. Adah n'avait pas quitté Vienne : tout reluisait d'ordre et de netteté.

Dans la salle à manger, de style renaissance, Césara avait apporté d'un château héréditaire le plafond du temps à caissons peints et dorés ; il

avait fait d'un ancien dessus d'autel la haute et curieuse cheminée, encadrement admirable d'une admirable toile de Bonifazio. Sur les deux dressoirs s'étaient l'argenterie ancienne, les verreries filigranées, les majoliques, qui n'étaient pas là seulement pour l'apparat, mais dont on usait pour le service de la table. Boire du vin de Chypre dans un verre de Venise à ailerons dorés est une coquetterie patricienne et artiste qui soudain vous fait, dans l'éclair du rêve, le contemporain de Foscari ou le commensal du Titien.

Dans le salon, tapisseries d'après Bérain, deux grands cabinets ébène, écaille et cuivre, table de Milan, rideaux et portières en mosaïque de soie, cheminée en faïence de Nuremberg : toute l'époque de Louis XIII ressuscitée dans son art original, abondant et magnifique.

A côté, deux petites pièces : l'une arabe, n'excluant pas les cuirs de Cordoue et les divans de Perse ; l'autre chinoise, ou mieux japonaise, ou mieux annamite, multipliant la fantaisie exquise et bizarre de l'extrême Orient : Jaques, bronzes, émaux cloisonnés, jades évidés, et toute une innombrable collection de chimères. Les

chimères étaient la passion joujou de Miriam. « Goût de femme, » disait-elle en riant.

Césara et Miriam reconnaissaient, saluaient, nommaient comme des amis toutes ces choses dites inanimées.

— Maintenant, fit Miriam, au jardin!

Césara l'enveloppa soigneusement d'un châle, à cause de la fraîcheur du matin, et les voilà dans les allées.

Miriam était grande jardinière, forte bouquetière, et le jardin était plus directement sa création et son royaume. Il n'était pas très-vaste, ce royaume : deux cents pas vous menaient au bout. Mais il était heureusement coupé et mouvementé; Césara l'appelait une idylle en cinq tableaux.

Premier tableau : la Pelouse. Un cercle irrégulier de verdure et de fleurs, bien assez grand pour ce tour sans fin de promenade amoureuse, qu'on recommence sans s'en apercevoir. Deuxième tableau : le Bois. Un bouquet de quarante-trois arbres, en comptant les arbustes; mais Césara et Miriam, perdus dans les deux sentiers et le rond de verdure, admirèrent comme l'ombre, assez éclaircie déjà par l'automne, y était



encore épaisse et fraîche. Troisième tableau : la Serre. L'atelier des fleurs, le grand laboratoire des boutures ; Miriam aimait les fleurs encore plus que les chimères ! ici elle excellait et elle commandait, et Césara n'était plus que l'écolier et l'ouvrier. Quatrième tableau : le Chêne. Un chêne tout seul, mais splendide, l'orgueil énorme de ce petit jardin ; un chêne de trois cents ans, exhaussé encore par un tertre de gazon, aperçu d'une lieue à la ronde et gazouillant d'un peuple d'oiseaux. Cinquième tableau : la Rivière anglaise. Elle appartenait à la villa voisine ; mais on y avait son coin de berge fleurie et le droit de promenade et de pêche ; et puis, voir c'est avoir, les murs de clôture étaient très-bas, et, de beaucoup de points du jardin et de la maison même, la vue s'étendait sans obstacle sur le parc princier, assez loin pour qu'on pût se croire dans quelque vieux château à cent lieues d'une grande ville.

Il y avait à chaque tournant d'allée, à chaque arbre, à chaque buisson tant et de si chers souvenirs ! les minutes passaient, et Césara ne s'en apercevait pas. Adah montra dans l'allée du Chêne sa longue silhouette effilée. Elle avait la

consigne et l'habitude de rappeler l'heure aux oublieux.

— Monsieur sait, dit-elle, que huit heures sont sonnées depuis pas mal de temps. La voiture attend dans la cour. J'ai fait charger le bagage de monsieur.

— Merci, Adah, je pars. — Allons ! Miriam, il faut se quitter.

— Oh ! pour quelques heures, dit-elle. C'est aujourd'hui notre vendredi, et vous revenez dîner avec moi, tant pis ! Et puis vous me quittez pour votre devoir, monsieur le chef de parti, mon cher grand citoyen. On n'a pas à vous répéter, à vous, ce que Saint-Simon se faisait dire chaque matin : « Rappelez-vous, monseigneur, que vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire. »

Ils remontaient à pas lents vers la maison. Miriam reprit :

— Moi, je reste seule ; mais vous me laissez votre manuscrit. Je vais enfin le connaître, méchant, ce livre que vous venez d'achever à côté de moi sans m'en laisser lire une ligne. Je reste seule, ami, mais seule encore avec toi.

— Oh! oh! dit Césara, crois-tu que tu n'auras pas de visites?

— Nos amis viendront sans doute ce soir selon l'habitude; mais qui pourrait venir dans la journée?

— Eh! vos amoureux, ou, si vous voulez, vos courtisans, ma reine. Salomon Graffen, par exemple. Non? Est-ce qu'il ne vous fait plus du tout la cour, notre glorieux banquier? Est-ce qu'il a renoncé à toute espérance? Mais Sylvius? Ah! Sylvius, je ne serais pas étonné qu'il vous arrivât ce matin!

— Il n'y a pas de danger! Brave Sylvius! le plus timide de tous!

— Oui! oui! mais le plus redoutable. Il est charmant, Sylvius; il a dix ans de moins que moi; il est musicien dans l'âme, comme vous, et il vous a aimée avant moi, coquette!

— C'est même lui qui vous a présenté à moi, ingrat!

Césara reprit sérieusement :

— Je ne suis pas ingrat, Miriam. Écoute. Notre cher Sylvius sera réellement ici ce matin, à onze heures. Je lui ai écrit de Laybach. Je l'ai prié de venir te lire lui-même mon manuscrit

Oui, je désire que vous le lisiez ensemble. Tu es impatiente de connaître ce livre; moi, je suis avide de connaître sur ce livre votre pensée. Votre pensée à tous deux. Il y a là pour moi une épreuve extrêmement importante. Tu sais que c'est intitulé *le Droit nouveau*. Hein! c'est assez grave, ça! C'est de la philosophie politique et sociale, il n'y a pas à dire. Mais, précisément, j'aurais voulu, j'ai essayé... Allons! je ne veux pas te faire de préface. Vous lirez. Tu es femme, vous êtes tous deux artistes, tant mieux! c'est ce qu'il faut. Vous êtes, je ne dirai pas mes disciples, vous êtes mes premiers, mes grands lecteurs, toi l'amante et lui l'ami. Mais vous me direz votre impression bien sincère. Sylvius dînera avec nous. Que je voudrais être à ce soir! Ah! je suis inquiet! je suis inquiet!

— Moi, dit Miriam, je suis tranquille.

Ils étaient alors dans le salon. Césara prit son manteau et son chapeau, et dit encore :

— Miriam! tu ne t'es pas méprise à mon ton de plaisanterie quand je t'ai parlé de la pure et touchante adoration que t'a vouée mon loyal Sylvius. Pourtant, sur d'autres sujets, Miriam, j'ai été longtemps ombrageux, j'ai été souvent

tourmenté, et un peu tourmentant peut-être. Mais aujourd'hui écoute ceci : je ne suis plus jaloux.

Deux larmes de joie jaillirent dans les yeux de Miriam à cette louange, à cette récompense. Elle prit la main de Césara, et lui dit simplement :

— Je te remercie.

Il continua :

— Je ne suis plus jaloux. Ces deux mois ont couronné et achevé ces cinq ans. Nos existences et nos âmes ont pris leur niveau et se sont mêlées. O mon enfant, tu es ma femme. O ma femme, nous la tenons, nous la possédons, la grande joie humaine, la grande joie divine : aimer étant aimé.

Il la tint embrassée un instant en silence. Puis il se dégagea d'elle, comme oppressé d'émotion. Elle le suivit jusque sur le perron.

— Je me sauve, lui dit-il à l'oreille d'une voix qui tremblait. Sais-tu? mon bonheur est trop grand, il me fait peur.

— Poltron ! dit-elle.

Césara partit en hâte pour mieux emporter son sourire.

## III

## VITAI LAMPADA..

Césara donna au cocher de la voiture de place son adresse dans l'Innere-Stadt, en lui recommandant d'aller vite. Il avait annoncé chez lui son retour pour le matin, et il tenait à ce que son arrivée coïncidât avec l'heure du train.

Vis à-vis du monde, Césara avait toujours conduit et réglé ainsi sa liaison avec Miriam : il ne l'affichait ni ne la cachait. Il la tenait aussi loin de la bravade que de l'hypocrisie. Il était d'avis que tout sentiment profond et sincère ne peut se passer de ces deux gardiens : la pudeur et la loyauté.

Il y avait des années déjà, bien plus de cinq années, qu'entre Césara et sa femme s'était formé, s'était élargi, s'était accompli ce divorce moral qui sépare trop souvent les cœurs, lors même que les existences restent unies. Mais Césara respectait et faisait respecter celle qui portait son nom et à qui, jeune, il avait donné son amour.

D'ailleurs, nous avons dit qu'aucune tendresse ne manquait dans ce grand cœur. Il avait un fils et une fille, et il les adorait. Thadée, son fils, n'avait pas encore dix-neuf ans ; Lina, sa fille, en avait seize. Césara ne les avait pas vus depuis deux mois, et il avait peine à réprimer des mouvements de joie impatiente en pensant qu'il allait retrouver et embrasser ses enfants.

Pour Thadée sa hâte avait tout le caractère de la préoccupation. Il y avait là quelque chose, un mot, un secret, qu'il allait savoir. Sa main faisait involontairement le geste nerveux du lecteur arrivé à l'endroit intéressant d'un livre et qui va tourner la page.

Césara habitait, dans la ville intérieure, partie d'un hôtel entre deux rues, lequel avait été sa propriété, mais qu'il avait dû aliéner trois ans auparavant. L'appartement de sa femme et de sa fille et les pièces de réception étaient à l'entresol sur le devant. Thadée avait sa chambre d'étudiant au troisième étage. Césara occupait seul sur la cour un petit bâtiment consistant en un rez-de-chaussée de deux pièces, avec une sortie sur la seconde rue.

Césara venait à peine de descendre de voiture

et faisait ranger son bagage dans son petit vestibule. Thadée, aux écoutes depuis le matin, descendit, accourut, se jeta tout palpitant dans ses bras. Césara l'embrassa à plusieurs reprises.

— Mon enfant ! mon cher enfant ! disait-il. Et il tressaillait en sentant ce jeune cœur battre contre le sien.

— Je vais aller chercher Lina, dit Thadée ; elle m'a bien recommandé de l'avertir dès que tu serais là.

— Oh ! elle est à peine levée, la mignonne ! et j'ai à causer d'abord avec toi, Thadée. Va seulement, et fais dire à ta mère que je suis arrivé et que je lui envoie toutes mes tendresses. Et puis, dis à ta sœur que c'est moi qui tout à l'heure irai l'embrasser avant le déjeuner. Va, et reviens vite. Nous avons des choses à nous dire.

Et Césara entra dans ce qu'il nommait sa tanière, la tanière du travail et de la pensée. Chez Miriam c'était l'élégance, l'art, le repos, l'amour, l'épanouissement de la vie. Ici c'était le labeur, l'action, la lutte. Le cabinet et la chambre de Césara, assez vastes, très-simples et presque sévères, tenaient de l'atelier, de la cellule monastique et de la tente militaire. Des livres, des cartes,



des plans ; deux panoplies d'armes anciennes et d'armes modernes ; quelques gravures de Marc-Antoine, quelques eaux-fortes de Rembrandt ; de larges tables pour étaler les atlas, des pupitres pour écrire assis ou debout ; dans un coin un divan, sur lequel un domestique jetait, le soir, un matelas, et qui devenait une espèce de lit de camp.

Le voyageur se mit à sa toilette, qu'il faisait minutieuse, et qui le tenait, chaque matin, plus d'une heure. Thadée fut bientôt revenu.

— Maman te remercie, dit-il, et te donne la bienvenue de tout son cœur. Lina déclare qu'elle est jalouse de moi à l'excès, et qu'il faudra que tout à l'heure elle t'accapare à son tour.

— Oh ! je ne demanderai pas mieux.

— Maintenant, père, gare à toi ! je t'avertis que le gouvernement sera représenté à notre déjeuner, et sous une forme passablement importune.

— Qui donc ta mère a-t-elle invité ? Waldemar ?

— Lui-même, hélas ! Pourquoi notre diplomatique cousin est-il là le jour de ton arrivée ? Mystère.

— Bah ! je vous aurai, toi et Lina, et ce sera comme s'il n'y était pas. Mais assieds-toi là, près de moi, devant moi, que je te voie.

Césara se retrouvait et se regardait lui-même dans son fils tel qu'il avait été à cet âge. Thadée était blond, mince, délicat, avec des joues qui rougissaient encore et des yeux qui rêvaient déjà. Thadée était charmant.

— Voyons, reprit Césara, pendant que je m'arrange, parle un peu tout seul. Dis-moi ce que vous avez fait, ce que vous avez vu en mon absence. Dans un instant je serai prêt et nous causerons. En attendant, jase.

Thadée y était tout disposé ; son cœur s'ouvrait vite et tout entier pour son père. Pendant ces deux mois, il avait accompagné sa mère et sa sœur aux eaux de Wildbad, on avait fait des excursions dans la Forêt-Noire et sur le Rhin ; il en avait long à conter.

Il parla avec enthousiasme d'Heidelberg, et en fit à Césara, qui y avait passé autrefois un an, une description exacte et colorée. — Sa sœur avait failli s'y fouler le pied en courant dans les ruines. — Qu'elle était bonne et gentille, Lina ! — Ils s'étaient chamaillés tout le temps. Heureuse-

ment, il avait été décidé qu'ils ne parleraient entre eux deux que le français pour s'exercer ; ce qui assurait à lui, Thadée, vu sa science supérieure, un avantage marqué dans les discussions. — Il en avait besoin : Lina avait des idées ! Elle aimait son père autant que lui, mais rien ne pouvait lui ôter de la cervelle qu'il était païen, et même athée : c'était sa désolation. Elle en avait subitement pleuré à chaudes larmes dans l'église de Sainte-Afra, à Augsbourg. — Ah ! c'est là qu'il y a de beaux vitraux ! — Mais, le soir, à l'illustre auberge des Trois-Maures, est-ce que cette gamine n'avait pas failli le griser avec du vin de Schiraz, sous prétexte que c'était du vin de roses ! — On était revenu par Nuremberg, qu'il rêvait moyen âge et qu'il avait trouvée rococo. — Là, ils avaient eu une visite, le père devinerait-il laquelle ? l'autre Waldemar ! Waldemar fils, le jeune Conrad Gradiwil, joli officier, joli uniforme, joli meneur de cotillon. Fort empressé près de Lina. Diable ! Thadée ne serait pourtant pas flatté d'avoir pour beau-frère un sabre. Même joli ! — On était de retour à Vienne le lundi à onze heures, et, à midi, Thadée prenait sa première inscription à l'École de droit.

Son ami Firmian l'avait dirigé dans tout. Ce cher brave Firmian ! quel bonheur ! il allait avoir maintenant bien plus d'occasions de le voir.

Firmian était un étudiant, de deux ans plus âgé que Thadée, plus vieux de dix ans par la souffrance. Il était, lui aussi, d'origine polonaise. Son père, quinze ans prisonnier de l'Autriche, délivré en 1848, laissé pour mort dans la journée du 26 avril, avait été ramassé et guéri pour être condamné et fusillé. Firmian s'était fait cette tranquille promesse : Je continuerai mon père. Il avait su déjà se marquer une place et un rôle dans le parti de l'action. Il était grand admirateur de Césara. Il allait pourtant chez lui le plus rarement possible ; il y avait vu Lina et avait peur de la revoir. Sévère, triste, un peu amer, il s'adoucissait et s'attendrissait pour Thadée, qu'il aimait vraiment comme un frère aîné aime son jeune frère.

Césara écoutait en souriant les gentils propos interrompus de son fils. Il admirait cette fleur de jeunesse, qui sentait encore l'enfance. Thadée avait réellement gardé de l'enfant le geste vif et simple, le regard ingénu et comme hardi, la

parole abondante, la voix fraîche, et par-dessus tout la gaieté, cette jolie forme de la pureté.

Mais les convictions sérieuses, l'idée, la foi, étaient-elles aussi entrées dans ce jeune esprit ? Ah ! le père l'espérait bien ! mais enfin, c'était la question, le *to be or not to be*. L'enfant serait-il un homme ?

Césara allait voir, le moment était venu. Le cœur lui battait un peu.

— La ! fit-il en se levant de sa toilette, me voilà présentable, et maintenant je suis à toi, mon fils. Mais d'abord ouvre le carton qui est posé là, sur la grande malle de cuir. Il y a quelque chose pour toi dedans.

Thadée trouva et prit un dessin, un merveilleux dessin du Bronzino. C'était le portrait d'un jeune gentilhomme, tout jeune, sans barbe encore, vêtu d'un pourpoint de soie noire à crevés de velours, le col droit, la collerette droite et plissée comme une collerette de femme. Il était représenté debout, ou même marchant. La main droite était posée sur le pommeau de l'épée, la main gauche tenait un livre, et il lisait, pensif.

— Ah ! que c'est beau ! s'écria Thadée. Et tu dis, père, que c'est pour moi ?

— Oui; j'ai déterré ça dans un coin, à Plaisance, et je me suis imaginé que ça ferait bien, encadré, dans ta chambrette.

Thadée mit coup sur coup sur la joue de son père trois ou quatre baisers joyeux.

— Ah! merci! Comment! je vais l'avoir là, sous mes yeux, à moi toujours, ce gentil compagnon, ce charmant ami, ce fier modèle! un héros qui lit, qui sait, qui réfléchit! Quelle tournure il vous a! Ah! ce jeune lettré, si fin et si fort, c'est tout un siècle, n'est-ce pas, père? oui, tout cet étonnant seizième siècle italien, intelligent et intrépide, ardent et raffiné, le grand siècle de la résurrection et de la vie, la Renaissance.

Césara, son regard profond fixé sur le visage de son fils, reprit lentement :

— Il y a plus grand que la Renaissance.

— Ah! père, je crois bien! la Révolution!

Ce cri partit comme un coup de feu. On eût dit que des yeux du père l'étincelle avait jailli au cœur du jeune homme.

Césara se sentit pénétré de joie.

Lors des vacances de la précédente année, il avait fait don à son fils de son *Histoire des Slaves*;

jusqu'à ce jour il lui avait demandé de ne pas la lire. En la lui remettant, il lui avait dit : Il est temps, apprends la patrie ; je suis heureux que tu l'apprennes par ton père.

Il avait ajouté :

— Ceci n'est pourtant qu'un commencement. Retiens ce que je vais te dire : Tout homme digne du nom d'homme, naissant en ce siècle, n'a pas seulement sa patrie dans l'espace, il a aussi sa patrie dans le temps. La patrie naturelle, pour nous, est la Pologne ; la patrie morale, pour tous, est la Révolution. Hélas ! nos deux patries, nos deux mères, mon fils, sont pour l'instant des mères bien douloureuses ; qu'elles nous en soient mille fois plus sacrées ! Tu vas connaître, cette année, ta patrie de naissance. Si tu veux m'en croire, tu ajourneras encore à l'année qui vient ton initiation, plus grave et plus haute, à la patrie de l'esprit.

Et cette année cependant, quand Thadée était parti pour Wildbad, Césara ne lui avait pas rappelé son conseil. Mais Thadée s'en était bien souvenu de lui-même, et lui avait dit :

— Père, j'emporte avec moi les Histoires et les Mémoires de toute la période révolutionnaire.

Césara, content de Thadée, n'avait pourtant rien répondu. C'est qu'il lui convenait que sans avis et sans recommandation, sans itinéraire et sans guide, son fils tentât seul sa route. Il voulait lui laisser, comme on dit, la surprise ; il voulait lui laisser surtout le mérite avec le risque. Il savait, lui le volontaire, lui le croyant de la foi nouvelle, qu'on enseigne la science, qu'on enseigne l'histoire, qu'on enseigne la vie, mais qu'on n'enseigne pas la liberté.

Eh ! c'était à Thadée de chercher, de trouver, de comprendre. Il comprendrait, pardieu ! il était intelligent et bon, doué et dévoué ; il verrait la lumière !

— Oui, mais, enfin, s'il allait ne pas la voir ?...

Quand l'enfant commence à faire quelques pas, la mère sent bien qu'il ne saura vraiment marcher qu'en marchant sans son aide ; elle se retire alors à l'écart, et l'abandonne ; mais, de loin, elle le suit des yeux avec anxiété, défiante et présomptueuse, voulant qu'il aille seul, et tremblant qu'il ne tombe. L'espérance de Césara était ainsi au fond pleine d'inquiétude.

Mais, rien qu'à l'accent dont Thadée prononça



le mot « la Révolution, » le père se dit allègrement : « Tout est sauvé ! »

— Oui ! oui ! la Révolution ! reprit-il. Thadée, tu sais maintenant ? tu as lu, n'est-ce pas ? les livres, les récits, les journaux, les discours ?... Eh bien, mon fils ? eh bien ?...

Thadée suspendit un instant sa réponse. Mais il regardait son père en souriant.

— Eh bien, cher père, dit-il d'une voix comme débordante, eh bien, je te reviens ébloui et bouleversé. Ah ! quel spectacle ! quel lever de soleil ! quelle éclosion d'idées ! le nouveau monde du droit révélé, le mot de notre destinée trouvé, des trois grandes évolutions humaines la plus grande accomplie ! quel entassement de prodiges ! quelle lutte de titans ! avec cette différence que les titans cette fois ont foudroyé les dieux.

Il continua, tout animé :

— On vous dit : Mais tout cela, à quel prix ? Hé ! c'était l'avènement de la justice, il fallait bien que la justice commençât par juger. Pourquoi, vous, avez-vous si longtemps étouffé sa naissance et retardé sa venue ? Elle était nouvelle et jeune, elle a été d'abord excessive et terrible ; à qui la faute ? D'ailleurs, faites le compte :

toutes ces suprêmes conquêtes, toutes ces victoires infinies n'ont pas, au total, coûté plus de sang qu'une bataille ordinaire.

Thadée parla longtemps ainsi avec feu et dans une sorte d'ivresse. Césara l'écoutait, ravi, sans songer à l'interrompre. Le jeune homme vint prendre la main de son père.

— Père, tu m'as laissé partir et tu ne m'as rien voulu dire de ta pensée. Mais, cher père, est-ce que je n'avais pas ta vie? Je t'ai suivi partout, j'ai trouvé dans la carrière la trace de tes vertus, comme dit la grande chansonnette. Et maintenant, écoute : Je pense ce que tu penses, je veux ce que tu veux. Comme tu aimes et comme tu admires la Révolution je t'admire et je t'aime. Je crois en toi, je crois en elle.

— Oui, crois en elle, mon enfant, dit enfin Césara transporté, crois en elle! ce qui ne veut pas dire : Adore-la; ce qui veut dire : Juge-la, corrige-la, continue-la, renouvelle-la, fais-la. C'est ce qu'elle te demande, cette religion; c'est sa grandeur, c'est sa force. Pénètre-toi de son libre esprit. Ne sois pas de ce système-ci ou de ce groupe-là, girondin ou jacobin, montagne ou plaine. Qu'est-ce qu'ils sont ici, les hommes?

Quel vivant a rempli cette mesure ? Est-ce Mirabeau, Danton, puissants mais corrompus ? Est-ce Robespierre, Vergniaud, intègres mais étroits ? Non ! de tant de siècles d'oppression et de souffrances, il semble que l'idée seule ait jailli, l'idée ! et elle s'éparpille en langues de feu çà et là, partout, sur la foule ; elle touche n'importe quels fronts, élevés, obscurs, infimes ; l'hymne le plus ardent qui ait jamais enflammé les légions se pose aux lèvres d'un sous-officier ignorant, et c'est à un abbé subtil que vient le mot d'ordre éternel : Liberté, égalité, fraternité. L'idée n'a pas et n'aura pas d'idolâtrie.

Ah ! pourtant — tu as vu — arrive un homme, un grand homme d'action, un grand homme de guerre ! Diantre ! il est capable, celui-là, de réaliser et de représenter l'idée immense ! Pour dépasser et prosterner à jamais l'humanité, il n'aurait qu'à la servir en s'oubliant lui-même. Mais non ! il y a dans cette capacité énorme ces deux petites lacunes : le cœur et la pensée. Il est personnel, cet imbécile génie ! il se fait couronner par le pape, ce militaire ! il épouse une archiduchesse, ce parvenu ! Il aurait pu être un Mahomet multiplié par la puissance européenne, un

césar centuplé par un messie ; il n'est qu'un Darius qui charge l'Océan de chaînes. Grâce à Dieu, le dieu avorte en empereur. —

Césara et Thadée se prirent tous deux à rire.

Ils étaient assis sur le divan l'un près de l'autre, le bras de Césara passé autour du cou de Thadée, leurs mains sejoignant, familiers, égaux ; deux hommes. Deux hommes qui communiaient dans la même pensée, qui riaient de la même joie. Césara contemplait son fils ; un bonheur immense inondait son être ; il voyait maintenant que le vaillant jeune homme ne lui ressemblait pas seulement par les traits, mais aussi par le cœur ; il se souvenait et il espérait, il avait les deux prises accordées à l'homme sur le temps, et il répétait en lui-même la belle parole indienne du père à la naissance de l'enfant : « Te voilà donc née de nouveau, mon âme ! »

#### IV

##### NUANCES DE L'AMOUR DU PÈRE POUR SA FILLE.

— Thadée, fit Césara en se levant, je crois qu'il doit être largement l'heure qui appartient

à ta sœur, et où il va falloir « qu'elle m'accapare. »

Il prit sur sa table un petit écrin ancien de maroquin bleu. Ils traversèrent la cour en se tenant par le bras, et Césara hâta le pas, désireux de retrouver plus tôt sa fille.

L'amour que Césara portait à son fils était empreint de gravité. L'amour qu'il ressentait pour sa fille s'appellerait mieux du nom de tendresse. Dans cette tendresse il entra même un peu de faiblesse. Certes, il était un vrai père pour son fils, mais pour sa fille il était aussi un peu une mère. Il était plus fier de lui, il était plus heureux par elle. Il se réjouissait de le voir un homme, elle était toujours pour lui un enfant. Il ne l'avait pas vue grandir.

Il s'était peu, trop peu, mêlé jusqu'ici de son éducation. Il l'avait laissée à la mère, qui sur la religion et l'autorité avait des idées diamétralement opposées et même hostiles aux siennes. Césara se reprochait parfois cette abdication de son droit et de son devoir. Mais, d'un autre côté, pouvait-il exposer la chère fillette à ses dangers et à ses aventures? Fallait-il l'emmener sur la mer dans la tempête? Rien qu'à cette idée il se

sentait saisi de pitié et d'épouvante. Elle était femme et destinée à vivre dans le monde et comme le monde. On aurait déjà quelque peine à lui pardonner la terrible renommée de son mécréant de père ; était-il possible de lui faire partager à elle cette réprobation ? L'audacieux Césara n'avait pour son enfant nulle intrépidité. Elle devait, un jour, quitter son père pour son mari. Que serait ce mari ? Un combattant de la trempe de Césara ? un révolté tel que Firmian ? Ce serait plus beau sans doute et plus héroïque ; oui, mais alors Lina risquerait d'être avant peu la femme d'un proscrit ou la veuve d'un condamné. Ah ! toute la paternité s'émeut dans les entrailles à la pensée de donner au malheur de si chers et de si tendres otages. Enfin ! les hommes laissent les femmes à la maison quand ils vont se battre !

Et les années passaient, et Césara les laissait passer sans prendre de parti. Il n'avait peut-être pas d'ailleurs tout à fait tort d'imaginer que sa fille était toujours un peu une petite fille et n'avait pas encore l'âge de raison. Cette rieuse serait-elle jamais sérieuse ? cette âme légère pourrait-elle porter le poids des idées ? Il semblait qu'on

eût fait pour Lina la chanson *Une fille est un oiseau*. Césara, jouant sur le mot français, l'appelait souvent sa linotte. Fallait-il charger ces ailes fragiles de ces lourds fardeaux, l'abnégation, le sacrifice, la responsabilité? N'était-il pas plus naturel et plus doux de la laisser aller chantante dans son insouciance et dans sa grâce? Césara ne trouvait pas le courage de se retirer à lui-même cette fête et cette joie.

Pendant qu'égoïste sur un seul point, ce père voulait ainsi garder son amulette, il ne s'apercevait pas qu'on lui prenait son enfant.

La comtesse Zanoski (elle portait son titre, elle) avait eu, jeune fille, pour confesseur et directeur un prêtre impérieux et sévère, alors curé de Sainte-Marie des Neiges à Prague, aujourd'hui archevêque-cardinal de Vienne. Lorsqu'elle lui avait été confiée, il avait déjà plus de cinquante ans ; il en avait maintenant plus de quatre-vingts. Ce prélat austère, absolu, et d'autant plus redoutable qu'il était irréprochable, exerçait hautainement la triple autorité qu'il tenait de son âge, de son titre et de sa vertu. Dans la vénération qu'il inspirait à la mère et à la fille il entraînait sans doute une bonne part de

terreur. On ne le voyait qu'à l'archevêché ou à la cathédrale ; mais, absent de la maison, il était dans la maison le vrai maître. Maître tout-puissant, celui que les femmes, quand elles en parlent, appellent Monseigneur ! Tout ce qu'il y avait d'un peu sérieux dans l'esprit mobile de Lina obéissait à cette influence souveraine.

Et contre cet ennemi invisible Césara ne songeait même pas à lutter et à se défendre. Au lieu d'éclairer et de reconquérir son enfant, il jouait à se laisser gronder et sermonner par elle. Rien ne l'amusait comme de lui voir prendre un petit air supérieur pour dire : « Oh ! mon bon père, quand donc aurez-vous la foi ! » Ou bien : « Si seulement, pour me faire plaisir, vous vouliez aller une fois à l'église, quand ce ne serait que le saint jour de Pâques ! » Un peu plus, il y serait allé !

Il se contentait de prendre sur d'autres points sa revanche. Ainsi Lina avait un très-vif sentiment de tout ce qui touche aux arts extérieurs et plastiques, et le goût, l'entente des costumes, des étoffes, des ornements ; Césara mettait avec un empressement inépuisable au service du jeune amateur son expérience d'antiquaire et ses con-



naissances de *bibelophile*. Elle avait le cœur charitable et bon, il avait éclairé sa bonté. Faire le bien n'est pas une science si facile, ni pour les autres, ni pour soi-même ; on pourrait dire qu'il lui avait appris à donner. Sur tout cela et sur bien d'autres détails encore Lina consultait, écoutait, admirait son père. Mais sa vie et sa foi profonde appartenaient au « guide spirituel, » à l'étranger, au prêtre.

Elle n'en aimait pas moins tendrement ce père dont elle se sentait si doucement adorée. Césara mettait à peine le pied dans l'antichambre, Lina, qui le guettait, ouvrit sans crier gare la porte du salon, et joyeuse, émue, s'élança, se suspendit à son cou avec un abandon d'enfant.

Lina était délicieusement jolie : blonde et rose, vive et fleurie, légère de marche, souple de taille. Elle avait dans ses grands yeux clairs la bonté, la gaieté, l'innocence, un peu de moquerie, et pas l'ombre de réflexion.

— Mon bon père ! mon cher père ! disait-elle, que je suis contente ! comme je m'ennuyais de ne pas vous voir !

— Ma petite Lina ! tu as donc pensé à moi ?

— Oh ! oui, j'ai pensé à vous !... J'ai prié pour vous ! ajouta-t-elle étourdiment.

— Tu as prié pour moi, chère fille ? je te remercie, dit Césara sans la moindre ironie.

Ils entrèrent dans le salon, où Césara trouva sa femme et son cousin Waldemar. Il alla vivement à sa femme, et lui baisa la main avec un affectueux respect.

— Il me semble, ma chère Outilie, lui dit-il, que Wildbad vous a merveilleusement réussi.

Il donna ensuite d'assez bonne grâce la main à Waldemar. Non pas qu'il prît jamais la peine de le haïr ; mais entre ce personnage officiel et ce libre esprit il n'y avait, il ne pouvait y avoir aucun rapport et aucune sympathie.

Il était impossible, en effet, de se ressembler moins que ces deux cousins. Waldemar était conseiller de section au ministère de l'extérieur ; il s'appelait Waldemar Gradiwil, et il était baron, baron, baron ! Fait et créé d'ailleurs pour ces fonctions, dignités et titres ; correct, réservé, poli ; au fond pétri de suffisance, à la surface aimable et bienveillant, de cette bienveillance impertinente qui met en colère les gens d'esprit et qui attendrit les imbéciles ; parfaitement nul au

reste, et plus que nul, médiocre ; un zéro avantageusement placé ; une de ces lourdes insignifiances qui entrent forcément en qualité de lest dans le « vaisseau de l'État ; » dévoué, non ! dévot aux faits accomplis et aux platitudes consacrées, et fidèle piéton de cette immense grande route qui s'intitule modestement « la routine. »

Eh bien, par une antithèse ironique du sort, ce compatriote et parent de César, si différent de César, l'avait presque constamment côtoyé dans la vie, et avait exercé et exerçait encore, sinon sur lui sur les siens, une fâcheuse et désastreuse influence.

Dès le commencement il avait été mêlé à l'histoire du mariage de César. Une assez commune et assez triste histoire.

Otilie, jeune, était remarquablement belle. Waldemar la recherchait en mariage quand elle connut César. Le cœur de la jeune fille alla tout de suite au fier jeune homme, si ardent, si généreux, si pur, et qui respirait la passion et l'enthousiasme. Waldemar, évincé, chercha et trouva femme ailleurs.

Entre les amoureux il y eut d'abord de terribles obstacles. La famille d'Otilie, une vieille

famille de Bohême, austèrement catholique et profondément dévouée à l'empire, n'admettait pas ce jeune insurgé, toujours prêt à l'attaque contre la foi et à la révolte contre le maître. Otilie, à force d'adresse et de volonté, parvint à vaincre toutes les résistances. Chose étrange ! elle y fut aidée et encouragée par le curé de Sainte-Marie des Neiges. L'ambitieux prêtre était de nature conquérante ; il voulait par Otilie gagner et convertir Césara. Elle répondait de soumettre le titan et de ramener le satan. N'est-ce pas la tâche des anges de sauver les démons ?

Seulement, il arriva que ce fut le démon qui essaya d'entraîner l'ange. Césara aimait éperdument sa femme ; pour elle il aurait donné sa vie, mais il ne pouvait lui sacrifier ses raisons de vivre : la patrie, la conscience, l'honneur. Il demeura inflexible et rebelle. Otilie devint hautaine et courroucée.

Elle avait dans le caractère de la raideur et de l'orgueil. Elle n'était pas méchante, mais elle était sévère. A son humeur un peu aigre il manquait ce que Shakespeare nomme « le lait de la bonté humaine. » Elle ne savait pas pardonner. Elle ne pardonna pas à Césara d'avoir échappé à

la conversion qu'elle avait promise. De son côté, Césara souffrit beaucoup en s'apercevant que sa femme n'avait épousé que son sort, et qu'elle répudiait son âme. Le douloureux malentendu s'accentua et s'aggrava entre eux de jour en jour ; ils se parlaient encore, mais ils ne se comprenaient plus.

Césara était d'ailleurs de l'espèce de ceux qui ne triomphent pas très-fréquemment en ce monde. Il allait volontiers de revers en désastre, et de ruine en naufrage. Il allait, il allait toujours ! mais amendes, blessures, prison, proscription grêlaient sur son escalade.

Pendant ce temps, le sage Waldemar faisait, lui, tranquillement son petit bonhomme de chemin ; il ne lui arrivait qu'un seul malheur, c'était de perdre sa femme ; il ne reniait pas sa patrie et ses dieux, si donc ! il y renonçait ; il emboîtait avec un soin religieux le pas derrière le plus fort ; il « embrassait » avec une chaste constance « la ~~carrière~~ diplomatique, » simple consul d'abord, puis secrétaire de légation, envoyé, chargé d'affaires, aujourd'hui enfin casé à Vienne au ministère même ; et, sur sa route, jaloux de la considération publique, entouré de tas

d'estimes princières et même souveraines, il collectionnait précieusement sa petite série d'ordres nationaux ou étrangers, il élevait ses croix à la brochette.

Tous ces honneurs, tous ces bonheurs de son ancien prétendu, Otilie les jetait trop volontiers dans les roues cahotées de son mari. Et s'il les accueillait d'un haussement d'épaules, elle avait un imperceptible sourire pour dire : « Ils sont trop verts ! » De temps en temps elle tendait à Césara un journal, en s'écriant : « Mais voyez donc ce Waldemar ! »

Un jour, en présence de son mari, elle félicitait Waldemar lui-même sur quelque promotion. L'heureux dignitaire fit avec condescendance : « Eh ! mais quand Césara voudra !... » Ah ! la piqûre du moucheron mordit le lion ; et Césara, tutoyant Waldemar comme dans leur enfance : « Bien ! cousin ! dit-il, défends-moi ; je te défends aussi. Ils prétendent dans l'émigration que tu sais parfaitement ce que tu fais, ils t'accusent d'être intelligent ; mais va, je te soutiens, et j'affirme que tu es stupide. » Là-dessus Césara sortit, laissant Otilie tremblante. Mais croit-on que Waldemar fut troublé ? Il leva les yeux et les

mains au ciel : « Pauvre ami ! magnifique talent dévoyé ! merveilleux dons gaspillés ! quel dommage ! »

L'accord des deux cousins était donc loin d'être toujours fraternel. Mais, ce matin-là, Waldemar avait probablement ses raisons pour être gracieux, Césara se sentait riche de liberté, de force et de joie, et tenait dans ses mains la petite main de Lina. Il devait y avoir trêve et désarmement entre les incompatibles.

Césara prit la boîte en maroquin qu'il avait apportée, et la présenta ouverte à Lina.

— Ah ! une parure en filigrane d'argent ! s'écria-t-elle. C'est pour moi !

Elle ne remercia pas autrement son père. Elle était femme, le cadeau lui était dû. Elle reprit vivement :

— Père, laissez-moi dire. C'est un travail génois. De la fin du seizième siècle, ou du commencement du dix-septième. Est-ce ça ? Oh ! l'argent a pris une patine ! Dit-on *patine* pour l'argent ? Oh ! les petits points d'émail bleu ! quels amours ! En voilà une vraie parure de jeune fille !

Et, courant devant un miroir :

— Si on croit que je ne vais pas la mettre tout de suite !

Elle défit lestement les boucles d'oreille qu'elle portait, y substitua les pendants de filigrane, s'agrafa le collier, tout en disant :

— Il y a des coups du ciel ! j'ai justement une robe blanche brodée de bleu. J'avais un pressentiment.

Elle vint ensuite, ainsi parée, faire à son père une grande révérence :

— « Seigneur Faust !... »

Et elle répéta les paroles mêmes de Marguerite :

— « Oh ! si ces bijoux étaient à moi ! comme cela change un visage ! »

On vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Tout est bien ! dit Lina ; monsieur le baron va donner le bras à maman, et moi j'aurai pour cavalier le seigneur Faust... « Si monsieur s'abaisse jusqu'à une fille simple comme moi, afin de ne pas l'humilier. »

Tout ce babil léger enchantait Césara. A table, Lina était auprès de lui, il fut plein d'esprit et d'entrain ; il raconta avec une verve amusante deux ou trois aventures de son voyage, entre au-



tres l'histoire d'un aubergiste gastronome, et il ajoutait, il inventait à mesure quelque détail drôle pour entendre encore le bon rire musical de l'enfant.

Il parla aussi des choses qui intéressaient Lina, de la fabrication de la marqueterie à Milan, des soieries de Savone. Elle eut même à rectifier une grosse erreur où il était au sujet du velours de Gênes, et on pense si elle était fière de pouvoir en remontrer à son maître !

Césara, dans sa gentilhommerie parfaite, ne négligeait pas non plus Otilic. Sa bonne humeur s'étendait jusqu'à Waldemar. Il lui arriva de dire que c'était un goût de bourgeois de ne trouver beau que ce qui est cher. Il ne croyait pas faire la moindre allusion au baron ; mais Waldemar reconnut une de ses opinions ordinaires, et repartit d'un air pincé :

— Eh ! je suis, moi, un bourgeois !

— Oh ! se récria Césara, parce que vous ne vous retenez pas.

Et l'impertinence fut si bien dite, veloutée de tant de grâce, accompagnée d'un si aimable salut, que Waldemar, flatté, s'inclina comme devant un compliment.

Que faisait Waldemar à Césara ! il voulait qu'aucune dissonance ne troublât en ce moment son bien-être. Sa fille était là, sa fille, la récréation de ses yeux, le repos de sa pensée. Quand elle était petite, il la regardait dormir ; maintenant il la regardait aller, venir, il la regardait parler ; il n'écoutait pas beaucoup ce qu'elle disait, mais, immobile, souriant, charmé, il la regardait, — comme on respire une fleur.

Cependant un domestique vint apporter trois ou quatre cartes à Césara. C'étaient les choses sérieuses, c'était l'action, c'était le devoir qui venaient le réclamer et le reprendre.

— Oh ! dit-il, on sait mon retour, il faut que j'attende d'assez nombreuses visites aujourd'hui, et les voilà qui arrivent.

Il jeta un coup d'œil à son fils.

— Thadée, Firmian est là ; viens m'aider à recevoir mon monde.

Il prit congé d'Otilie et de Waldemar. Lina vint apperter son front à son baiser. Et, touchant du doigt son collier de filigrane :

— Vous êtes un bon père ! lui dit-elle. Je vous remercie encore.

— Allons ! c'est bien, dis-le donc, reprit-il, tu me remercies d'être jolie.

Il sortit ; mais, comme il refermait la porte, il ne put s'empêcher de rire, de rire surtout dans son cœur, car il entendit Lina faire à sa mère et à Waldemar cette ferme déclaration :

— Eh bien, c'est tout de même, il est ravissant, ce père !

## V

### COMMENT IL SE FAIT QUE VINGT PEUVENT ÊTRE HUIT MILLE.

La loi de l'Autriche, et de quelques autres pays non moins avancés dans la civilisation, interdit les réunions publiques au delà de vingt personnes. La juste rigueur de cette sage prescription avait inspiré, dans Vienne même, à plusieurs esprits récalcitrants l'idée taquine de l'éluder.

Ces mutins étaient des hommes qui avaient marqué dans les derniers troubles et dans les dernières guerres. Ils avaient écrit, ils avaient parlé, ils s'étaient battus. Ils avaient des nationa-

lités, des conditions et des fortunes diverses. Mais, pour la plupart, c'étaient des noms, c'étaient des têtes.

Naturellement, ils se connaissaient entre eux, et ils se voyaient quelquefois. Ils résolurent de se rencontrer plus souvent et avec plus de régularité, non pas vingt et un, dieux immortels ! mais non pas moins de vingt.

Qui croirait que de cette cordiale pensée sortit une association vraiment formidable ? et cela par un mode de formation particulier : dans les sociétés secrètes, c'est ordinairement le nombre qui choisit les chefs ; ici ce furent les chefs qui désignèrent les soldats.

Les vingt premiers amis réalisèrent sans difficulté leur bonne idée. Ils se retrouvaient et se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à dîner, en soirée, en visite. Seulement, pour plus d'ordre et de simplicité dans les invitations, rendez-vous et autres décisions communes, ils remirent un certain pouvoir de direction à l'un d'eux, qu'ils nommaient familièrement entre eux le Président.

Ils se trouvèrent si bien de ces excellentes relations, qu'ils prirent le parti de les étendre.

Chacun des Vingt réunit à son tour vingt amis. Puis chacun des Quatre Cents eut de même ses vingt habitués. Deux simples opérations de multiplication. Ils n'étaient jamais que vingt et ils étaient Huit Mille.

Pas de listes, pas de livres, pas de procès-verbaux de séances; rien d'écrit, nulle trace. On avait à retenir les noms de vingt camarades, voilà tout.

Et cependant cette vaste association rayonnait sur tous les pays que l'Autriche appelle « les Pays de la Couronne. » Les racines étaient à Vienne, les branches se ramifiaient partout, en Hongrie, en Bohême, en Galicie, dans le Lombard-Vénitien. Les résolutions se communiquaient par les Vingtaines comme par des trainées de poudre. Une étincelle pouvait mettre le feu à l'empire. Rien n'était plus redoutable — et plus commode

L'État sans doute devait s'être ménagé là quelques-uns de ces amis modestes et discrets qui sont comme ses oreilles. On doutait toutefois qu'il pût en avoir dans la Vingtaine suprême. Et si la police, dans un moment de crise, prenait sur elle de s'emparer, par mesure légale ou illé-

gale, peu importe, de douze ou quinze des chefs sur vingt, les Quatre Cents alors devenaient têtes. La société dans son ensemble était difficile à saisir et laissait réellement peu de prise.

Que voulaient les Vingtaines ? Oh ! des énormités, il faut le dire : les grands principes qu'elles appelaient les lois nécessaires de la Révolution, la souveraineté directe et réelle du peuple, la forme république avec le plus d'éducation et le moins de gouvernement possible, l'indépendance autonome des nationalités historiques, la fédération des Peuples-Unis de l'Autriche, commencement et fragment des Etats-Unis de l'Europe.

Césara était, pour la présente année, le Président des Vingt, c'est-à-dire le chef des Quatre Cents, c'est-à-dire le chef des Huit Mille.

Le Président n'était élu que pour un an, mais il était toujours rééligible.

L'élection avait lieu chaque année le 15 novembre. On était au 25 octobre.

Cette armée, à la fois nombreuse et choisie, représentait une telle force, une telle force morale surtout, qu'un esprit de la trempe de Césara devait singulièrement tenir à la rallier et à la

conduire. Il avait d'ailleurs toute espérance et toute chance d'être réélu.

On n'avait pas fait, pour ce jour-là, de convocation régulière des Vingt. Mais Sylvius, qui était l'un d'eux, les avait avertis du retour de leur Président. Il est tout simple que des amis viennent serrer la main de leur ami après deux mois d'absence. Césara, ainsi qu'il l'avait annoncé à sa femme, eut donc, toute cette après-midi, bon nombre de visites.

Il recevait dans son cabinet les chefs de la Vingtaine suprême.

Quant aux affiliés de sa Vingtaine à lui, dont Firmian faisait partie, ils étaient introduits dans l'autre pièce, qui avait son entrée sur la cour. Césara présenta Thadée dans ce groupe dévoué. Une vacance s'y était produite ; il voulait, aidé de Firmian, y faire appeler son jeune néophyte. Par Firmian, par Thadée, il atteindrait les étudiants de l'université de Vienne.

Césara passa ainsi en revue presque tous ses généraux et lieutenants. Sylvius fut le seul manquant peut-être, mais il était peut-être pour Césara le plus présent de tous. En ce moment, il lisait à Miriam le livre de leur ami, et la pensée

de Césara s'envola plus d'une fois vers la petite salle arabe.

Les deux premiers arrivés étaient Salomon Graffen, le grand banquier, et Franz Golling, le grand propriétaire, lesquels représentaient dans l'association l'argent, qui est bien aussi parfois le nerf de la guerre des idées.

Il est assez rare de voir des millionnaires aventurés ainsi dans les partis extrêmes. On pouvait donner deux raisons de la hardiesse de Salomon Graffen : d'abord un esprit réellement élevé et ouvert à toutes les aspirations et à toutes les idées de progrès ; ensuite un système spécial sur le crédit et la banque, dont il était l'inventeur, et auquel la Révolution semblait seule pouvoir prêter quelque avenir. Salomon trouvait que le billet de Banque, improductif et fondé sur le seul crédit métallique, est pour le papier l'enfance et la barbarie ; il le voulait représentant tous les crédits : foncier, immobilier, mobilier, industriel, commercial, intellectuel, etc., productif d'intérêt, muni de ses coupons, et multipliant, volatilisant toute la richesse et toute la production humaine. Aux deux raisons du radical banquier s'ajoutait encore un appoint : la riva-



lité, la haine, la guerre déclarée entre lui et Moïse Reinwald, le banquier gouvernemental, qui était plus gros millionnaire et qu'on disait plus grand financier que lui. Il eût suffi que Moïse fût monarchiste pour que Salomon fût démocrate.

Franz Golling n'était pas riche encore quand il avait commencé à écrire sur les classes pauvres des livres très-généreux, mais, hélas ! fort peu lus. Subitement, la mort d'un oncle, tué avec ses deux fils dans un accident de chemin de fer, l'avait fait héritier d'une fortune territoriale énorme. Franz Golling non-seulement n'avait pas modifié ses théories, mais il les avait mises bravement en pratique ; il laissait les envieux chuchoter que ses largesses n'étaient qu'une prime d'assurance payée à la peur, et il ne cessait d'ouvrir sa bourse toute grande à toutes les entreprises et à toutes les infortunes du parti. Il n'avait qu'une faiblesse et qu'un chagrin : il continuait à écrire des livres, et ils étaient plus généreux encore, mais ils étaient toujours aussi peu lus !

Arriva ensuite un ami de Franz Golling, l'élégant Albert Laufen, qui s'était fait remarquer dans la guerre des rues par ses bottes vernies et

son intrépidité. Il accompagnait le docteur Kaleff, brillant, bruyant, original, profond et fantasque. Le docteur Kaleff disait : « Le corps, le sang, les nerfs, tout est âme. » C'est pourquoi, généralement, on l'appelait matérialiste.

Il faut bien omettre plusieurs figures, grandes ou curieuses : le vieux général hongrois Sombor, le manufacturier Miklas, Bunzlau, le prote d'imprimerie.

Sur le tard, apparurent les excentriques et les excessifs, que les partis ont tort quelquefois d'accuser ou de mépriser, qu'ils ont souvent raison de craindre ; faibles, donc redoutables ; violents, donc souffrants ; utiles aux adversaires, dangereux aux amis ; des armes qui éclatent. Sans le croire et sans le vouloir, ils font faire des fautes graves à la liberté, et de fortes économies à la police.

Il y avait là Hartmann, le journaliste implacable, implacable surtout pour les siens, qui s'était érigé juge, on ne savait du haut de quoi, mais qui jugeait, jugeait sans cesse, et condamnait, condamnait toujours ; Jean Myron, le penseur sophiste, le philosophe bourru, foulant tous les orgueils sous un orgueil plus gros ; Nahum

Schwerz, démocrate absolutiste, nihiliste fanatique, prophète du fond du trou. Il y avait Michel Coppola, pâle, doux et froid, qui provoquait tranquillement aux mesures extrêmes et aux coups désespérés, et, repoussé ou ajourné, ripostait seulement par un sourire amer dont le silence disait : Tas de lâches !

Le dernier visiteur, mais non pas le moins considérable, ce fut Ludwig Stern, l'avocat célèbre, qu'on avait opposé à Césara dans la dernière élection. Un digne rival, certes, et que Césara reçut avec les marques de la plus cordiale estime. Talent moins vaste, esprit moins haut que Césara, Ludwig Stern faisait admirer à ses adversaires le cœur le plus dévoué, la conscience la plus droite, le caractère le plus ferme. Un mot peindra cet honnête homme : il avait voté pour Césara.

Nous n'avons pas besoin de dire que, dans tous ces va-et-vient, il n'y avait pas de conférence en règle et pas de longs discours. On causait. Seulement, on causait politique. On se recordait. Ceux qui avaient quitté Vienne apportaient les nouvelles du dehors. On commentait, avec quelque vivacité, la nouvelle loi sur la presse, qui effaçait,

bien entendu, la loi de 1848 : la presse pourtant restait libre et la clef était sur la porte en dehors, mais il y avait des verrous et des casse-cou en dedans.

A ce propos, on interrogeait Césara sur son livre du *Droit nouveau*, que tous ils attendaient avec avidité. Césara les remerciait : Oui, le livre était achevé, il allait le faire paraître, il y avait mis le meilleur de son esprit et de son âme. Et, tout en causant, il songeait en lui-même : — Qu'est-ce qu'en pensent Miriam et Sylvius ? qu'est-ce qu'ils en disent ?

On ne parla même pas à Césara du prochain renouvellement de ses pouvoirs, lequel ne paraissait faire question pour personne. L'empressement de tous à venir se ranger autour de lui ne semblait-il pas de nouveau le saluer chef ? Il n'avait assurément rien perdu de son influence et de son prestige, et il était plutôt ce jour-là en veine et en verve de les augmenter encore.

En même temps qu'il pouvait s'élever à la grande éloquence ailée de la tribune, Césara excellait dans la preste éloquence de plain-pied du salon et du cabinet. Il savait dire, il savait aussi faire dire. Il menait en admirable chef d'or-

chestre la multiple causerie de ses amis, animant les timides, calmant les insoumis, tirant de chacun ce qu'il avait de meilleur, éveillant chez tous l'enthousiasme, l'ardeur, la pensée, et, ce qui vaut mieux que tout, la sympathie. Comme un musicien qui a laissé quelque temps reposer son instrument, fait rapidement voler ses doigts sur tout le clavier, pour en essayer et en retrouver la docilité, Césara se plaisait à ressaisir et à exercer le don qu'il avait de toucher les esprits.

Et ces esprits-là, nous l'avons dit, n'étant pas les premiers venus, il y avait grand honneur à en être le centre. Le petit nombre faisait le choix, et Césara pouvait se sentir d'autant plus fier de marcher à la tête de cette élite qu'elle était une minorité. Il saisit l'occasion de leur servir en façon de remerciement ce paradoxe-vérité.

En reconduisant jusque dans la cour ses derniers visiteurs, il disait à Ludwig Stern qu'il irait sous peu le voir à son tour ; la Diète, où ils étaient députés tous deux, allait ouvrir le mois prochain, et ils avaient à s'entendre sur ce qu'il y aurait peut-être à faire.

— Oh ! que pouvez-vous faire ? dit aigrement le doux Coppola ; vous êtes l'imperceptible minorité.

— Ah ! tant mieux donc ! s'écria gaiement Césara. Eh ! nous aussi, messieurs, avec tous nos amis présents ou absents, lointains ou proches, ne sommes-nous pas la minorité dans ce vaste empire ? Mais je ne changerais pas contre l'immense armée des Perses notre petite phalange athénienne. Vive la minorité, la mal nommée ! elle est le bataillon sacré des esprits majeurs. Vive la minorité qui mène le monde ! la locomotive est la minorité du train.

## VI

## MONSIEUR MATHIAS.

L'heure enfin était venue où Césara, impatient, allait pouvoir rejoindre Miriam et Sylvius, et il se disposait à partir. Son domestique lui remit un pli cacheté, en disant :

— La personne est dans le salon, qui attend la réponse.

Césara rompit l'enveloppe, et lut sur une carte ces mots écrits au crayon : *De la part de M. Mathias.*

Il hocha la tête, et un sourire effleura ses lèvres.

— C'est bien, dit-il ; je vais porter la réponse moi-même.

Il trouva au salon un individu ni vieux ni jeune, ni grand ni petit, ni bien ni mal mis, un individu couleur de muraille, fait pour n'être pas remarqué, vu, aperçu, bref d'une insignifiance parfaite.

Ils se saluèrent, et Césara lui dit à demi-voix :

— Vous venez de la part de M. Mathias ?

— Oui, monsieur. Il aurait à vous parler.

— Quand ?

— Le plus tôt possible.

— Eh bien, s'il veut, demain.

— Il tiendrait à vous voir dès aujourd'hui.

— Est-ce donc si pressé ?

— Il paraît.

— Et où nous verrions-nous ?

— Il vous prie de désigner vous-même l'endroit et l'heure.

— Eh ! c'est toujours assez difficile ! le mystère même risque encore de me compromettre.

— M. Mathias hasarde peut-être aussi quelque chose.

— Ce n'est pas moi qui vais à lui !

— Veuillez donc avoir égard à ce que c'est lui qui vient à vous.

— Allons ! soit ! Eh bien, le plus simple est, je crois, que nous nous voyions ici, dans mon pavillon, qui donne sur une rue assez écartée.

— C'est, en effet, ce que M. Mathias préfère.

— Quant à l'heure, il faut, n'est-ce pas, que ce ne soit ni trop tôt dans la soirée, ni trop tard dans la nuit. Je serai rentré à onze heures, et je l'attendrai. Il frappera deux coups à ma petite porte, et j'irai lui ouvrir moi-même. Est-ce entendu ?

— C'est entendu. A onze heures.

— A onze heures.

L'envoyé secret et discret salua profondément Césara et disparut.

Cet incident apportait-il à Césara quelque inquiétude d'esprit ou quelque nouvelle attesta-



tion de son pouvoir ? Il sembla en être à la fois flatté et ennuyé, comme on l'est d'un compliment qui gêne ou d'une avance qui choque. Il faut convenir cependant que la satisfaction d'amour-propre parut être la plus forte, et il haussait bien un peu les épaules, mais il souriait avec complaisance en se murmurant :

— Il est fièrement obstiné, « monsieur Mathias ! »

« Monsieur Mathias, » dans l'Almanach de Gotha de l'année, c'était « Monsieur le Conseiller intime Charles Mathias, chevalier Brenner, Ministre de l'Industrie et des Constructions publiques de l'Empire d'Autriche. »

## VII

### NOS TÉMOINS.

Césara voulut aller chez Miriam à pied pour prendre un peu l'air et pour recueillir un peu sa pensée. Il touchait encore à une minute grave. Quelle allait être sur son livre l'impression de ses amis ? Nous savons déjà que ce n'était pas là

pour lui l'intérêt le moins vif, la question la moins palpitante de cette journée si pleine.

D'abord, à cause de son livre même. On est sans doute heureux et glorieux d'avoir sa part, et une part importante et efficace, dans l'œuvre collective de son pays et de son temps. Mais notre œuvre personnelle, celle qui est de nous seul, qui est notre vie et qui nous survivra, cette œuvre tient par de bien plus fortes racines à notre conscience et à notre âme. Césara s'était donné et exprimé tout entier dans ce livre : il n'avait mis que trois mois à l'écrire, mais il avait mis trente ans à le faire.

Et cependant, il pensait peut-être encore avec moins d'ardeur et d'attente à son livre qu'aux êtres chers qui, en ce moment, le lisaient.

La vie est un combat. Un combat qui se prolonge et se perpétue. Il faut lutter pour tout, pour se nourrir, pour se vêtir, pour se bien porter, pour savoir, pour croire ; lutter pour aimer, lutter pour être bon, lutter pour être juste. On n'est pas plus tôt délivré sur un point qu'on est attaqué sur un autre. Enfin, vous avez la victoire ! non : vous avez à vaincre la victoire même, plus

funeste parfois que la défaite. Ceux qui vous haïssent sont redoutables ; eh bien, et ceux que vous aimez, donc ! La misère est dure, la richesse est lourde, le travail est « acharné, » l'art est « difficile, » l'amour est un piège, la grandeur un danger. Sous toutes les formes et à tous les instants, c'est le duel, le duel à outrance, sans merci ni trêve, qui recommence, et qui n'en finit pas.

N'importe ! dans ce duel, loi de la vie, n'écartez, ne redoutez qu'une seule condition, impossible celle-là, horrible, désespérée : être seul.

Mais vous irez sur le terrain sans peur, et vous y serez calme et fort, si, près de vous, avec vous, vous avez vos témoins.

Nous disons des témoins, non des spectateurs. Oh ! les spectateurs, ils vous gênent plutôt et ils vous troublent. Ce ne sont que des curieux, toujours indifférents, quelquefois hostiles. En avoir beaucoup, cela s'appelle la renommée ou la gloire ; mais que c'est souvent importun et triste ! Si vous chancelez, ils vous raillent ; si vous tombez, ils vous insultent ; si vous triompez, ils vous envient.

Vos témoins, eux, vous aiment. Leur vœu ardent, leur espérance muette, leur seule présence double votre courage. Ils sont, dans toute l'acception du terme, vos seconds. Ils n'ont pas besoin d'être forts eux-mêmes ; au contraire, les plus faibles valent souvent mieux. Rien qu'en vous regardant, ils vous aident. Vous vous sentez suivi, défendu, protégé par leurs yeux attendris et fidèles. Vous pouvez, dans ce duel de la vie, être tout au combat, à l'attaque ou à la parade : ils veillent, ils vous gardent. Vous savez que, si vous êtes blessé, il y a là quelqu'un pour vous secourir, et, si le coup est mortel, quelqu'un pour pleurer. Vous savez que vous avez là des mains prêtes à se tendre vers vous, des cœurs à vous qui battent, et vous êtes tranquille parce qu'ils sont émus, et vous êtes rassuré parce qu'ils tremblent.

Ces témoins, l'heureux Césara les avait. Il se les était faits, il les avait acquis, conquis, il les avait façonnés lui-même. C'était Miriam et c'était Sylvius ; c'était le couple dévoué qui, lui absent, assistait, depuis le matin, à cet acte important de sa vie, à son œuvre.

Et Césara, se hâtant vers eux, repassait dans

sa mémoire, ou plutôt revoyait dans son cœur tout ce qu'il avait été pour eux, tout ce qu'ils étaient pour lui.

### VIII

#### CELUI A QUI ON N'A PAS DE QUOI RENDRE.

Sylvius devait beaucoup à Césara. Il ne lui devait pas assurément son grand cœur et son âme exquise ; mais il avait coutume de dire en riant que Césara lui avait appris la manière de s'en servir.

Sylvius Lewin était né en Hongrie, dans un village des environs de Bude. Son père était le ménétrier de ce village, et lui avait montré à racle du violon et à lire ; c'était à peu près tout ce qu'il savait. Sylvius y gagna d'avoir le meilleur des maîtres, c'est-à-dire lui-même : il fut obligé tout seul de s'apprendre tout. Mais aussi l'enfance et la première jeunesse furent rudes. Il fallait gagner de quoi manger, et puis chercher, deviner, donner pour vivre des leçons de ce qu'il ignorait, saisir à la volée un renseignement, un

conseil, une idée, emprunter un livre qu'il copiait, un morceau de musique qu'il retenait, refaire ce qui avait été fait cent fois, inventer ce qui était cent fois connu.

Un jour, il découvrit un nouveau monde, qui était tout bonnement Beethoven.

Il avait accompagné son père à une soirée, dans une maison de la ville, pour faire danser de bons bourgeois. On mit sur leur pupitre une contredanse. C'était celle que Beethoven a bâtie sur le motif de *Prométhée*, et qu'on retrouve dans le finale de la Symphonie héroïque. Voilà Sylvius ébloui, frappé, transporté. Il avait entrevu le jour, il avait trouvé son maître et son dieu. *Prométhée*, une fois de plus, avait fait un homme.

Sylvius vécut de pain et d'eau pour se procurer tout ce qu'il put de l'œuvre de Beethoven. Cette musique, qui n'a pas été écrite, qui a été soufferte, lui révéla le monde supérieur de l'idée, de la passion et du rêve, et, par surcroît, la grande forme de l'art. Il apprit par cœur — par cœur est le mot — cet immense génie, cette douleur immense.

Quand il eut vingt ans, il n'y put tenir, il voulut à toute force entendre exécuter les Sym-

phonies ; il quitta Bude et vint se fixer à Vienne.

Là, ce qui arriva de lui, ce qu'il devint, et, ma foi ! ce qu'il était encore un peu resté, il faut, pour le comprendre, qu'on nous permette une comparaison et une hypothèse.

Supposez donc un voyageur arrivant dans un hameau perdu au milieu des montagnes, à vingt lieues de tout endroit civilisé, et où personne ne sait lire. Le voyageur a dans son portefeuille un million, un million en billets de banque ou en bons du Trésor, mais il n'a pas dans sa poche une seule pièce d'or, d'argent ou de cuivre. Il demande à souper et à loger ; on demande à voir sa bourse. Il ouvre son portefeuille, et présente un billet dont il énonce la valeur. Mais personne, bon Dieu ! n'a de quoi lui rendre. Peu importe ! il est immensément riche, il laissera tout le billet. Ce chiffon de papier ? mais on ne l'accepte pas ! Il en offre deux, quatre, dix, vingt, et plus il en offre, plus on le refuse, et le pauvre millionnaire va mourir de froid et de faim, si on ne l'héberge par charité.

Eh bien, Sylvius fut toujours un peu, dans la ville et dans la vie, celui qui n'a pas de monnaie.

Il avait de bien autres trésors ! il avait la bonté, une bonté d'ange, prête au dévouement, ardente au sacrifice, empressée au pardon ; il avait le talent, un talent supérieur d'exécutant, un talent rare de compositeur ; il avait la pensée, l'enthousiasme, l'idéal ; il avait le cœur et l'âme.

C'était beaucoup, n'est-ce pas ? C'était beaucoup trop ! Le monde n'en demande pas tant. Toutes ces perfections-là n'y sont pas d'usage facile et d'emploi commode. Sylvius ne possédait d'ailleurs, pour les faire valoir ou les faire passer, aucune des vertus plus courantes et des qualités plus portatives. Il n'était pas empressé, prévenant, plaisant ; il n'avait pas le menu esprit de la conversation ; il se sentait paralysé surtout par une invincible timidité. Nous avons tant de gens charmants, aimables et médiocres, qui sont dans la vie comme le poisson dans l'eau ! Sylvius, lui, ne pouvait s'y faire. Il manquait totalement d'aplomb et d'aisance. La gêne et l'embarras trahissaient et calomniaient ses dons les plus précieux : son inaltérable douceur passait à première vue pour de la faiblesse ; les plus indulgents qualifiaient naïveté son admirable simplicité d'âme.

L'art même ne lui était pas beaucoup plus



accessible. Il avait devant les yeux un idéal trop élevé, il désespérait d'y atteindre. Il n'était jamais content de ce qu'il faisait : ce n'était pas assez beau, ce n'était pas assez digne. Il n'osait pas oser, ou bien il dépassait le but à force d'y tendre. Beethoven, son dieu, lui faisait une peur affreuse. Il se tenait ainsi en dehors des portes du sanctuaire, n'y entrant pas par religion. Cependant, comme il fallait vivre, il se rabattait au métier, et ne s'apercevait pas qu'il y mettait l'art dont il se croyait si loin. Il donnait des leçons, il était second violon dans un orchestre en plein vent, il composait pour un faiseur de musiquette à la mode des airs et des valse, que l'autre était obligé de vulgariser pour se les approprier. Par exemple, Sylvius ne prenait pas cher pour ces diverses besognes ; en voilà un qui ne se surfaisait pas ! il se trouvait toujours trop payé, et restait encore reconnaissant à ceux qui voulaient bien l'exploiter.

Si l'art, qui vit et se suffit solitaire, était interdit au pauvre Sylvius, qu'est-ce qu'il en devait être pour lui de l'amour ! Le dévouement et la tendresse étaient pourtant l'ardente soif et le besoin immense de cette sensibilité débordante. Se

donner, se donner, et se donner encore, était sa grande avidité. Il était bien fait de sa personne, et vraiment beau de visage, ayant surtout ce regard si doux et si pur. Mais il avait l'air gauche, mais il s'habillait mal, mais il ne se tenait pas bien. Et puis, il témoignait aux femmes un si profond respect, est-ce qu'elles pouvaient faire autrement que d'y répondre par le plus parfait dédain ? Elles riaient sous éventail en le regardant. Du reste, il donnait... qu'est-ce qu'il donnait ? Tout ! est-ce que cela compte ! Il était invraisemblable. Ah ! c'est là, c'est dans ce bon petit village de Vienne, aux mœurs primitives et faciles, qu'on n'avait pas de quoi lui rendre ! Il n'était pas galant du tout : il mettait à vos pieds sa vie, son cœur, son âme, et il ne pensait seulement pas à vous offrir une bague, un verre de bière, ou un gâteau anisé !

Il se trouva cependant une fillette avisée qui prit une fois Sylvius au mot. Elle s'appelait Katti, c'était la fille du logeur chez qui Sylvius était installé. Elle avait dix-sept ans, une assez jolie figure et une assez jolie voix. Sylvius se proposa pour lui donner des leçons de musique et de chant, et elle daigna l'accepter pour maître. Ah ! le malheureux esclave !



pendant dix-huit mois, il perdit en elle et pour elle son temps, son énergie, son talent, la serinant des heures entières, composant des airs exprès pour sa voix, inventant des méthodes pour lui épargner la peine d'apprendre. Il laissa là le peu qu'il possédait, tout ce qu'il gagnait, et s'endetta pour assez longtemps. Qu'importe ! il était en extase devant sa Katti, la trouvant admirable de tout ce qu'il lui prêtait.

C'en était fait peut-être à jamais du bon Sylvius. Katti lui avait demandé s'il l'épouserait bien ; il ne demandait pas autre chose. Heureusement le père, ne voulant pas compromettre l'avenir de sa fille, s'opposa à cette mésalliance. Un jour, Sylvius, qui était au bout de toutes ses ressources, reçut un double congé : congé du père, à qui il devait quinze jours de loyer et qui lui retenait ses effets, selon l'usage ; congé de la fille, que le galant impresario d'un petit théâtre venait d'engager comme chanteuse très-légère. Sylvius était sauvé. Il n'en tomba pas moins dans un violent désespoir, et faillit mourir de sa guérison.

Ce fut vers ce temps-là que Césara et Sylvius se rencontrèrent. Césara créait alors un journal.

Sombor, qui avait connu Sylvius à Bude, proposa pour la critique musicale son jeune compatriote et le conduisit chez Césara.

Cet oiseleur des esprits reconnut aussitôt la haute valeur et la qualité rare de celui-ci. Il résolut d'appivoiser le doux sauvage. Il entreprit, sans lui couper ou lui rogner les ailes, de ramener sur terre ce rêveur toujours envolé.

Il vit bien que ce jeune homme était resté un enfant dans la vie et qu'il fallait la lui rapprendre par les éléments. Sylvius n'entendait guère que la langue céleste du sentiment ou de l'idée; Césara, qui la parlait aussi, l'accoutuma à l'appliquer et à la traduire dans le langage humain. Il rétablit dans cette vaste et vague intelligence la proportion, la mesure et l'harmonie. Il lui montra comment, de l'or en bloc de sa pensée, il pouvait, il devait, non pas frapper des monnaies courantes à de vulgaires effigies, mais ciseler de fines médailles à son empreinte originale. Sylvius, sous son inspiration, commença cette critique pleine de poésie dont s'émerveilla le monde musical.

Il n'est pas besoin de dire quelle profonde et inaltérable reconnaissance Sylvius avait vouée

tout d'abord à celui qu'il appelait son révélateur. Il le plaça dans son cœur à côté de Beethoven. C'était la première fois qu'il était compris, et, convenons-en tout bas, qu'il se comprenait lui-même.

Césara voulut, du même coup, ouvrir à son jeune disciple tout un ordre d'idées pratiques et vivantes, et lier, associer à lui son jeune ami par une nouvelle communauté d'actions et d'idées. Songeant, un jour, à cette vaillante nature de Sylvius, droite, fière, indépendante, altérée de justice, éprise de fraternité :

— Vous savez, Sylvius, lui dit-il, que vous êtes républicain.

— C'est possible, répondit Sylvius ; seulement expliquez-le-moi un peu, je vous prie.

— Oui, sur ce point comme sur d'autres, vous êtes resté égaré et isolé. Mais il n'y a qu'à vous ramener et à vous rattacher au groupe dont vous faites partie.

Et Césara parla à Sylvius de son droit comme citoyen et comme esprit intelligent et libre. Sylvius fut attentif ; mais son droit, il n'en était pas très-pénétré encore. Césara lui parla de son devoir, comme fils d'une patrie oppri-

mée, comme combattant d'une cause vaincue. Son devoir, Sylvius, le concevait mieux, il était toujours plus frappé de ce qu'il devait que de ce qui lui était dû. Césara lui parla enfin de Beethoven et de ce que pensait, de ce que voulait Beethoven. Sylvius, surpris, se rapprocha de Césara, fixant sur lui ses grands yeux interrogateurs ; là, il se croyait aussi instruit que son maître.

Césara reprit en souriant :

— Écoutez un peu. Un matin, ici, à Vienne, Beethoven vient d'achever la troisième symphonie, il a songé en la composant à un consul français, qu'il estime plus grand que les plus grands consuls romains, et, en tête de son œuvre, il écrit pour titre ce nom : *Bonaparte*. Mais voici qu'on lui apporte une nouvelle : le consul s'est fait empereur. Beethoven se lève, indigné : « Ah ! ce n'est donc qu'un homme ordinaire ! » Il saisit la feuille de titre, la déchire, la jette à terre, et, sur la première page, il écrit : *Symphonie héroïque*. — Si bien qu'un jour la postérité verra moins Napoléon sacré par le pape que Bonaparte dégradé par le génie.

— Beethoven était-il donc républicain ? demanda Sylvius.

— Je n'en sais rien, reprit Césara ; mais vous rappelez-vous ce qu'il écrivait de Tœplitz, en 1812, à Bettina d'Arnim ?

Césara ouvrit un livre et lut ce fragment de lettre :

« ... Hier, Gœthe et moi, nous avons rencontré la famille impériale. Nous l'aperçûmes de loin, et Gœthe m'e quitta pour se ranger de côté et s'arrêter. J'eus beau dire, je ne pus le faire avancer d'un pas. Quant à moi, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête, je boutonnai ma grande redingote, et, les bras croisés, je passai à travers le cortège impérial. Les pages, les princes marchaient en ligne, l'archiduc Rudolph leva son chapeau, et l'impératrice me salua la première. Ces gens-là me connaissent. Je m'amusai à voir ensuite la procession défilér devant Gœthe. Il se tenait courbé, le chapeau à la main. Ah ! je l'en ai raillé sans pitié ! »

— Vous avez raison, dit Sylvius à Césara, je suis en effet républicain.

Il le devint, du moins. Tellement, que, le 13 mars 1848, quand on lui dit chez Césara que son ami était allé se battre, il alla tout du même pas se battre aussi.

On le vit arriver dans une barricade, harnaché d'un grand gueux de sabre de cavalerie qui lui traînait dans les jambes et le gênait horriblement. On se moqua un peu de son arme blanche.

— Bah! dit Sylvius, si la barricade est prise ou si nous chargeons la troupe, on verra manœuvrer mon sabre. J'attendrai.

Et il attendit, paisible. Les balles et la mitraille commençaient à pleuvoir assez dru. On lui criait de se mettre au moins à l'abri. Mais il ne ressentait aucune crainte, il resta dans le feu, attendant toujours. A côté de lui, un étudiant qui épaulait pour viser tomba mort, frappé d'une balle. Sylvius jeta un cri d'indignation, « Prenez son fusil, vengez-le! » lui dit un des insurgés. Sylvius saisit le fusil d'une main ferme, et il épaula à son tour. Il visa un jeune officier qui se découvrait, insouciant, animé, donnant des ordres. Sylvius sentit tout à coup que le cœur lui battait très-fort : « Si j'allais le blesser! » pensait-il. Et il ne tirait toujours pas, et ses jambes tremblaient, sa tête vacillait, il se disait : « Serais-je un poltron? » On lui cria : « Mais faites donc feu! » Il pensa : « Heureusement je



ne dois pas savoir tirer. » Il prit pour point de mire l'angle d'une enseigne et lâcha son coup. L'angle de l'enseigne vola en éclats. « Allons ! bon ! se dit Sylvius, je suis adroit à faire frémir ! » Il se donna ainsi deux ou trois buts inoffensifs, tout coup portait, il avait une justesse de coup-d'œil désespérante. Un autre insurgé fut blessé près de lui. « Ah ça ! mais je suis gentil ! pensa soudainement Sylvius ; qu'on me tue, moi, rien de mieux ; mais ceux que je ne mets pas hors de combat mettent hors de combat les nôtres ! O lâche ! lâche ! lâche ! »

En général, dans la barricade, toute blessure reçue était accompagnée de quelque blasphème énergique, de quelque juron bien accentué, de quelque *tausend sapperment !* de rage. On entendit un soupir de soulagement et une voix musicale qui murmurait : « Ah ! Dieu soit béni ! » C'était Sylvius qui s'évanouissait avec béatitude, ayant reçu enfin une forte balle dans l'épaule.

Mais Sylvius avait décidément éprouvé là que ses opinions très-hardies n'étaient pas servies par des instincts bien sanguinaires. Il n'en fit pas moins, aux côtés de César, toute la guerre

de Hongrie, et s'y comporta en héros. Voici comme.

Quand on allait au combat, il marchait à la tête du bataillon, et il jouait sur son violon l'hymne de Rakoczy, la Marseillaise hongroise. Il le jouait avec une verve, une vigueur, une flamme qui électrisait tous ses braves compagnons. Quand la fusillade devenait trop forte et l'empêchait d'être entendu, Sylvius mettait son violon en bandoulière et allait ramasser les blessés sous les balles.

Telle fut l'histoire de Sylvius pendant les campagnes de l'insurrection.

Aujourd'hui il était rentré à Vienne. Il était de la Vingtaine suprême, où on estimait très-haut sa fermeté modeste et loyale. Il faisait son feuilleton de critique musicale, qui était devenu dans toute l'Allemagne une autorité. Il ne jouait jamais de morceau pour violon seul, mais il faisait admirablement sa partie dans les quatuors, et surtout dans les sonates pour piano et violon quand Miriam était au piano : il aimait à mêler à l'art l'amitié. Il avait composé des romances sans paroles d'une suavité adorable. Il gagnait par an ses deux bons mille florins, il en

envoyait huit cents à son père et à sa mère. Il se trouvait parfaitement heureux. Il habitait, dans le faubourg de Léopoldstad, un logis simple, clair, gai, charmant. Il faisait son ménage lui-même, il faisait lui-même cuire les œufs et brûler le café de son déjeuner. Il avait maintenant en politique ses idées personnelles, il disait : « Le républicain est celui qui est à lui-même son empereur — et son domestique. »

## IX

FAIRE UN SORT ET JETER UN SORT, CE N'EST PAS  
TOUJOURS DEUX.

La chère âme saine et riche de Sylvius, Césara n'avait eu que la peine de l'éclairer et de la conduire. La pauvre âme perdue et brisée de Miriam, c'est autre chose, il avait eu la joie de la retrouver et de la refaire.

Miriam était la fille d'un pauvre ouvrier israélite, nommé Elul, qui exerçait l'industrie de cordier à Hernal, au delà du faubourg de la Josephstadt. Il y habitait une petite mesure au bord

d'un ruisseau. Sa femme, la mère de Miriam, tremblait continuellement la fièvre et ne pouvait travailler. Le bonhomme Elul avait bien de la peine à gagner le pain de la famille. Il ne le gagnait même pas quotidien, il y avait pas mal de jours où on était réduit à la demi-ration.

Elul était triste, silencieux et doux. Il aimait tendrement sa petite Miriam, qui le lui rendait de tout son cœur. Miriam se rappelait, depuis, que, dans ce misérable temps-là, elle avait été heureuse. Les bonnes natures d'enfant n'ont pas tant besoin de pain que de caresses. C'est même un peu ainsi pour les « grandes personnes. »

Miriam avait appris très-vite à lire et à écrire; ce fut toute sa première éducation. Elle aidait son père dans son métier, selon ses petites forces. Quand c'était l'été, elle passait des heures, assise, les jambes pendantes, au bord du ruisseau, à regarder la prairie à travers les saules. Ou bien elle s'éloignait de la maison, et s'en allait par les champs et les villages d'alentour, pour aller, pour errer, pour voir. Elle était à la fois déjà rêveuse et curieuse.

Enfant; elle était chétive, maigre et noire. On la trouvait généralement laide. C'était surtout

l'avis de la sœur de son père, la tante Judith, qui parlait haut et qui avait du poids dans la maison.

La tante Judith tenait dans Josephstadt, Alsergasse, une boutique de mercerie. Relativement au pauvre ménage, elle était à son aise, et elle apportait de temps en temps quelque cadeau utile. Elle avait pu acheter déjà, à Setteldorf, à quinze lieues de Vienne, un joli terrain bien planté, elle y ferait bâtir une petite maison, et elle y abriterait doucement ses dernières années, quand elle aurait casé sa fille. Il n'était jamais question du mari, vivant ou mort, de la tante Judith, elle avait cependant cette fille, appelée Noémi et plus âgée que Miriam de deux ans.

Noémi promettait de devenir une merveille de beauté. Elle avait la ligne et elle avait l'éclat ; d'abondants cheveux noirs, naturellement ondes et crespelés, de grands yeux noirs, le nez fin, net, droit, la bouche petite, d'une pourpre vivace, arquée et modelée à ravir ; un teint éblouissant, une forme parfaite. Elle était stupide.

Miriam restait en contemplation devant sa cousine comme devant une poupée prodigieuse.

Noémi inconsciente, passive, lente et rare de parole, l'air toujours étonné, ne comprenait même pas l'admiration. Mais sa mère la comprenait de reste, et, promenant avec orgueil de sa fille à Miriam ses petits yeux ternes :

— C'est vrai, disait-elle, que Noémi paraît encore plus belle à côté de toi, ma pauvre laideronnette!

La tante Judith trouvait que Miriam était une laideronnette, et Miriam la croyait, la mère la croyait; le père seul ne la croyait pas. Mais il n'osait pas le dire. Il n'osait pas le dire à sa femme; il n'osait pas même le dire à Miriam. Seulement, il regardait les yeux parlants de sa fille, et il pensait : Elle a je ne sais quoi pourtant ! Il était le seul qui ne se trompât pas, le pauvre bonhomme de père : elle avait, en effet, le je ne sais quoi, qui est l'étincelle d'on ne sait où.

Miriam avait dix ans quand elle perdit, dans la même année, sa mère au printemps, son père à l'automne.

La tante Judith vint, avec Noémi, à l'enterrement de son frère. Elle trouva Miriam dans un désespoir au-dessus de son âge.

— Allons! lui dit-elle, ne pleure pas. Je vais te prendre avec moi. Je verrai à te « faire un sort. » Viens, ne pleure pas. Tu amuseras Noémi.

Elle emmena l'orpheline à son magasin d'Alser-gasse, et la mit dans un cabinet éclairé par une lucarne, à côté de la chambre de Noémi.

Miriam, habituée au grand air et aux bons baisers, avait de la peine à se faire à sa cellule étroite et à la raideur pincée de sa tante. On l'avait prise comme distraction et repoussoir de Noémi, elle le sentait, elle sentait son humiliation. Elle ne se consolait pas, elle pleurait son père, elle souffrait, et, silencieuse près de la silencieuse Noémi, restait des matinées sur sa chaise, songeant... à quoi? A quelque chose qu'elle n'avait pas connu, et dont elle se souvenait.

Cependant, la tante Judith pensait à donner à Noémi « une éducation brillante. » Et un jour, elle amena dans la chambre des petites le père Bakesch, qui demeurait en face; accordeur et professeur de piano; professeur parfait, accordeur détestable; mais il était déjà trop mal tenu pour un accordeur! Il était vieux, laid, sale; il empestait la pipe. Ce fut dans la vie de Miriam l'entrée de l'idéal.

Le père Bakesch devait donner à Noémi des leçons de piano. Noémi n'y comprenait goutte. Mais Miriam était là, qui comprenait, qui devinait, qui saisissait. Elle retrouvait dans la musique sa voix secrète, son instinct, son rêve. Et voici ce qui arriva et ce qui s'arrangea bientôt : la leçon était donnée à Miriam, qui ensuite l'expliquait et la facilitait à Noémi ; l'enfant était pour un autre enfant plus intelligible et plus claire. Seulement, Miriam pressait, avançait, dévorait son professeur, et le père Bakesch, excellent musicien, était vivement intéressé, mais un peu intimidé par sa terrible élève.

Noémi, pour qui sa mère était au moins indifférente, donnait à Miriam tout le peu d'amitié dont son pauvre cœur infirme était capable.

Un jour, Miriam — elle avait alors douze ans — prit Noémi par la main, et la mena résolûment devant les affiches des spectacles et concerts collées à deux pas de la boutique. Elle posa le doigt sur le nom en forte vedette d'un illustre pianiste.

— Écoute, Noémi, lui dit-elle solennellement, je te promets et je te jure qu'avant six ans d'ici, tu verras dans Vienne mon nom imprimé en let-



tres aussi grosses que celles-là, et peut-être plus grosses encore !

Cela était bien égal à Noémi. Mais Miriam, à défaut d'autre, la prenait pour sa confidente. Elle pouvait compter sur sa discrétion.

C'était à elle-même, d'ailleurs, que la précoce enfant faisait ce serment, qu'elle devait tenir. Ce fut en elle la première manifestation de cet esprit de décision énergique, audacieux, soudain, qui eut sur toute sa vie tant d'influence heureuse et funeste.

Miriam, toujours seule et livrée à elle seule, sans guide, sans appui, sans lumière, s'habitua aux partis rapides et aux hasardeux coups de tête. Elle était chargée dans la maison de ce qu'on appelle les courses. Elle fut contente de reprendre dans la ville ses marches et ses échappées des champs. Elle faisait les provisions, allait chez les pratiques, touchait les factures. Elle prit des allures et des façons de garçon. Rien ne l'embarassait, ne l'étonnait, ne l'effrayait. Il ne fallait sur rien se moquer d'elle ; il ne fallait, non plus, hélas, la défier en rien. Mais cette hardiesse, par bonheur, était encore celle de l'innocence.

Les années passaient. Noémi à dix-sept ans

était dans toute sa beauté, Miriam à quinze ans dans toute son étrangeté.

Une après-midi, la tante Judith dit à Noémi d'aller mettre une robe qu'on avait apportée le matin pour elle. Noémi obéit sans observations, comme toujours. Pendant que Miriam l'aidait à s'habiller, un coupé s'arrêta devant la boutique. Il en descendit un personnage sérieux et âgé, en habit noir et en cravate blanche à quatre heures. La tante Judith monta dans la chambre, prit Noémi à part, et lui parla quelques minutes à l'oreille. Elle redescendit ensuite, en lui recommandant de se hâter.

— Où donc vas-tu? demanda Miriam à Noémi. A la promenade? en visite? Que t'a dit ta mère?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas bien compris. Il me semble qu'elle a dit que j'allais chez le prince R...

Miriam descendit avec elle. La tante Judith dit encore quelques mots tout bas à Noémi, l'embrassa, contre son habitude, à deux ou trois reprises, fit le simulacre d'essuyer une ou deux larmes, et finit en disant :

— Allons! va, chère enfant, va. C'est pour ton bien.

À l'heure du dîner, Noémi n'était pas rentrée. Miriam s'inquiéta et s'informa.

— Il ne faut pas attendre Noémi, dit la tante Judith.

Elle ajouta, en quelques mots brefs et secs :

— Il y a d'autres nouvelles. J'ai cédé mon fonds de mercerie. Ma maison de Setteldorf est bâtie. Je compte aller m'y installer sous peu. Je crois que j'ai bien gagné de me reposer.

— Mais moi ? dit Miriam ; moi, je ne vais pas m'en aller de Vienne !

— Eh bien, tu ne t'en iras pas, si tu veux.

Cinq jours après, le soir, à dix heures, on fermait la boutique, la tante Judith dit à Miriam d'aller sur-le-champ porter chez un client un petit paquet de marchandises.

— A cette heure-ci ? demanda Miriam étonnée. Ce n'est donc pas loin ?

— C'est à l'Institut d'équitation militaire, chez M. Sturmer, le directeur du manège. Un grand bel homme d'une quarantaine d'années, avec des moustaches blond ardent. Il est venu quatre ou cinq fois ce mois-ci. Tu ne te le rappelles pas ?

— Du tout. Mais c'est à une demi-heure de chemin !

La sorcière fixa sur Miriam son petit regard mauvais, et, avec un sourire narquois :

— De quoi as-tu peur? dit-elle.

Miriam ne répondit rien. Seulement, elle se hâta de partir.

Le domestique de M. Sturmer ne voulut pas recevoir son paquet, et l'introduisit dans un salon. M. Sturmer s'y trouvait. Il prit le paquet, invita d'un air gracieux Miriam à se reposer un instant, alla fermer la porte à double tour, et mit la clef dans sa poche.

Miriam, inquiète, dit qu'il était tard, qu'elle voulait s'en aller tout de suite, que sa tante l'attendait.

M. Sturmer se mit à rire, et lui répondit que sa tante ne l'attendait nullement : — Il était d'accord avec elle. Il y avait un billet d'elle, là, sur la table. Miriam ne devait plus s'en aller, et elle ne s'en irait pas.

Miriam effarée s'élança vers la porte en appelant au secours.

M. Sturmer, toujours en riant, lui fit remarquer que ses appels et ses cris étaient inutiles. Il occupait seul ce pavillon. Il avait bien fermé la porte, et les barres étaient aux volets.

Miriam, éperdue de frayeur, courait autour de la chambre, cherchant une issue avec la ténacité obstinée d'un oiseau pris au piège et la seule idée fixe et trouble de s'en aller, de sortir, de se délivrer.

Ce qui, dans sa mortelle épouvante, l'exaspérait, l'aveuglait, la rendait folle, c'est que M. Sturmer riait toujours, tranquille, sans se fâcher, lui parlant, la calmant d'un ton supérieur et railleur, mais indulgent et aimable :

— La, la, petite cavale rétive! tu fais la méchante! Mais j'en ai réduit de plus sauvages. Allons! allons! va, ma petite! prise tu es, prise tu resteras.

Il fallut bien, en effet, qu'elle restât prise, la pauvre enfant.

C'est de cette façon qu'elle apprit la vie — et l'amour.

Puissances éternelles! c'était là pourtant une âme précieuse et rare! et le songeur fraternel frémit et pleure en pensant qu'enfin vous ne les formez pas, ces âmes choisies, sans des éléments nombreux et lointains; qu'il vous faut sans doute on ne sait quels mélanges de races, quelles migrations de peuples, quelles élections de famil-

les ; que pour les composer vous avez besoin peut-être des événements de l'histoire, des efforts de l'humanité, du travail lent et patient et des essais pris et repris de la grande recommenceuse, la nature ; que c'est là au bout du compte une œuvre autrement difficile, parfaite et profonde que le cristal de la montagne ou que la perle de la mer ; et que cependant, pour la souiller et la briser, cette œuvre exquise et mystérieuse du temps, du monde et de l'ombre, il suffit donc du caprice fangeux et de la complicité infâme d'une marâtre cupide et d'un butor libertin !

## X

## BRISÉE EN DEUX.

Il y a, dit-on, en nous deux principes, le principe du bien et le principe du mal ; les meilleures natures ont leurs mouvements mauvais ; au milieu des plus purs sentiments les instincts pervers souvent se réveillent. Mais peu importe, l'âme est une : elle est là qui juge, qui choisit, qui domine ; et ces tentations, ces défauts-

lances, ces luttes font justement sa grandeur et sa force, et s'appellent sa liberté.

Soit ! mais quand l'âme n'est pas une ? quand elle n'est plus entière et intacte ? quand un choc, un malheur, un crime qui ne vient pas d'elle l'a brisée ?

L'âme de Miriam avait été brisée ainsi, brisée en deux, et désormais il y eut véritablement deux êtres en elle.

Que ces deux êtres aient été contenus déjà dans l'enfant, c'est possible. On vous montre tel pur marbre antique dont il ne reste que la moitié, et on vous fait remarquer parfois que la brisure s'est produite à quelque filon plus fragile, à quelque fente ténue qui courait imperceptible dans le bloc primitif. C'est égal ! le chef-d'œuvre n'en aurait pas moins duré entier et impérissable sans le fer brutal ou le talon impie qui l'a mutilé.

Donc, il y eut désormais en Miriam deux personnes, deux personnes dissemblables et opposées, deux ennemies.

Il y eut l'être humilié et flétri, qui devient amer, farouche et hostile, puis insouciant, puis effronté, qui veut se venger, qui veut s'étourdir,

qui prend son parti de son malheur, qui arrive à s'en vanter et à en rire, qui s'y jette et y jette les autres, et qui, tant pis ! se détermine à en connaître et à en épuiser ce qu'après tout il peut contenir : le plaisir, l'oubli, le bruit, le délire, l'ivresse.

Mais en même temps, grâce à Dieu, Miriam resta toujours l'esprit qui se rappelle le beau, qui cherche le grand, que l'idéal attire, que la musique fait pleurer, et que les larmes sauvent.

Elle fut — on pourrait dire séparément et à la fois — l'aventurière et l'artiste.

L'aventurière apporta dans ses tristes joies et dans ses atroces distractions les forces qui auraient fait sa sérieuse grandeur : sa fierté, sa volonté, son indépendance.

Elle prit, elle s'arrogea les audaces, les caprices, les libertés de l'homme. Hélas, elle eut des amants, comme on a des maîtresses. Elle chassait ; elle avait des fusils, des révolvers, des cravaches, des collections d'armes orientales, des montagnes de cigarettes ; elle n'avait pas d'éventail. Elle compromit ainsi, elle altéra gravement en elle les deux dons charmants et sacrés de la femme : la grâce et la pudeur.



A ces jeux de l'amour on risque plus encore, on risque la puissance même d'aimer. Miriam aurait-elle voulu aimer ? Peut-être. Mais la fantaisie seule trouve tant qu'elle veut des complices. Le fait est qu'elle n'aima personne. Les amours ne sont pas l'amour.

A défaut de son cœur, les changements et les amusements remplissaient-ils du moins sa vie ? Alors pourquoi son humeur était-elle si inégale ? pour uoi allait-elle d'un extrême à l'autre ? pourquoi aujourd'hui insolente, dédaigneuse, hautaine ; demain humble, abattue, résignée ? pourquoi faisait-elle fi des louanges les plus délicates, pour, un moment après, aider les sots à la rabaisser, et, cynique, s'avilir, se calomnier elle-même ? Le fond de ces agitations était la souffrance. Heureusement pour elle, elle était malheureuse.

L'artiste seule consolait la viveuse. Miriam, en réalité, mit dans l'art sa vraie vie. Elle avait fait rapidement des progrès immenses. Elle avait pu s'adresser à des professeurs autrement forts que le père Bakesch, au célèbre pianiste entre autres dont elle avait montré le nom sur l'affiche à Noémi. Ils lui donnèrent, ou elle surprit, à peu

près tous les secrets de leur exécution. Elle s'appropriâ avec sa volonté ardente et pénétrante leur science et leur habileté. Quant aux intentions, à la pensée, au sentiment des maîtres, ici elle était restée femme, elle avait son cœur !

Mais il ne suffisait pas de comprendre, il fallait créer, il fallait qu'elle fût elle-même. Elle chercha longtemps sa veine et sa voie. Une chanson qu'elle entendit chanter dans le Tyrol à un petit gardeur de chèvres fut pour elle la révélation. Elle s'empara de tous les *hieds* populaires, de tous les airs nationaux. Elle recueillit toutes ces voix naïves, charmantes, douces, tristes, farouches, des foules ignorées. Elle fit de son œuvre une espèce de Flore de toutes ces plantes agrestes, de tous ces parfums sauvages. Est-ce parce qu'elle était fille du Peuple errant, ou parce qu'elle avait perdu si jeune son père et sa mère ? l'orpheline retrouva et ressuscita avec une intuition merveilleuse la musique des peuples orphelins.

En Autriche, au centre de tous les « Pays de la couronne, » elle était admirablement bien placée pour faire sa récolte. Et, un jour, à Vienne, elle donna un concert où, pendant trois heures, Magyars, Slaves, Tyroliens, Dalmates, Styriens, Bo-

hèmes entendirent chanter, se plaindre, se souvenir, rire et pleurer les Patries.

Le lendemain, le nom de Miriam était dans toutes les bouches. Elle n'avait pas dix-neuf ans ; elle avait tenu la parole qu'elle avait donnée à Noémi et à elle-même.

Sa réputation était faite, et il ne tenait qu'à elle de faire du même coup sa fortune. Mais elle ne paraissait pas tenir beaucoup à l'argent. En rentrant de ses tournées, quand il lui restait quelque somme, elle l'envoyait chez son banquier, Salomon Graffen ; c'était là toute sa prévoyance.

L'intérêt, Dieu merci, n'était jamais entré pour rien dans ses erreurs et dans ses folies. Cette tache lui avait été épargnée. Avoir été vendue, cela peut préserver d'être vénale.

Salomon Graffen, jeune encore, et avec des prétentions que ne justifiait pas seulement sa grande fortune, essaya de faire la cour à sa gracieuse cliente. Mais Miriam lui dit en le saluant et en riant :

— Vous êtes un trop fort millionnaire !

Vers le même temps, elle retrouva Noémi, qui décidément était devenue la maîtresse du vieux

prince R. Le prince l'aimait beaucoup, mais elle l'ennuyait passablement. Il lui avait donné en toute propriété, dans la Landstrasse, un charmant petit hôtel dépendant de sa villa, et où avait été autrefois son intendance. Là, Noémi, bien servie, bien choyée, était heureuse — comme une rose. Elle fut pourtant contente de voir Miriam. Le prince, lui, en fut charmé. Il se risqua même à le dire à la spirituelle artiste. Mais elle lui fit en riant la même révérence qu'à Salomon Graffen, et presque la même réponse :

— Vous êtes un trop puissant prince !

Peu après, Miriam, à Prague, où elle donnait des concerts, reçut un télégramme de Vienne l'avertissant que Noémi était gravement atteinte d'une fièvre maligne.

On avait fait d'abord prévenir la tante Judith ; mais cette rentière avait répondu qu'elle s'en remettait en toute confiance à la haute sollicitude du prince.

Miriam, elle, ne craignit rien. Hé ! qu'avait-elle à craindre ! Elle s'installa auprès de celle qui avait été sa compagne d'enfance, la veilla, la soigna, l'aima. Grâce à cette tendresse de sœur, la merveilleuse créature mourut sans trop s'en

apercevoir, à peu près comme elle avait vécu.

Le prince, trop grand seigneur pour reprendre ce qu'il avait donné, mais qui avait en horreur la tante Judith, avait fait dicter à la bonne Noémi un testament en valable forme par lequel elle légua son petit hôtel à sa cousine germaine, Miriam Elul. Le prince mourut lui-même dans l'année, mais le testament fut respecté.

Miriam était donc déjà installée « chez elle, » quand elle y reçut Sylvius Lewin, amené par Salomon Graffen.

Sylvius avait fait, sur un concert de Miriam, dans la *Gazette musicale*, un chaleureux compte rendu, une vraie page de poète, digne d'être comparée pour l'émotion et l'accent à l'admirable analyse du *Don Juan* par Hoffmann. On devine avec quelle cordialité Miriam accueillit et remercia Sylvius. Il fut touché, un peu atteint. Il promit de revenir quelquefois, il revint souvent. Bientôt il fut plus qu'un visiteur, il fut un ami.

Le cœur si grand ouvert de Sylvius invitait à la confiance. Miriam en dit plus long de sa vie et de sa pensée à ce héros au regard de femme qu'elle n'en avait dit jamais à personne, qu'elle ne s'en était peut-être dit encore à elle-même.

Sylvius, un jour, la trouva qui avait des larmes plein les yeux. Il lui demanda si elle était en train de faire de la musique. Elle lui dit que non, que c'était seulement un méchant roman qu'elle relisait. — Quel roman donc ? — Elle parlait de son roman à elle, du roman de l'aventurière. Seulement, ce fut l'artiste qui en parla. Ce fut la charmeresse qui raconta la démonsse. On ne pouvait pas non plus tout dire au virgilien Sylvius ! D'ailleurs, il fut, lui aussi, aveuglé par les larmes de Miriam. Tout ce qu'il comprit clairement, c'est qu'elle était malheureuse.

Eh quoi ! Miriam ! Miriam qui jouait avec tant de passion la sonate en ut dièze mineur ! qui causait musique avec tant de feu ! qui faisait si bien le café à la Beethoven, soixante grains par tasse, strictement comptés ! Miriam, si simple, si gaie, si bon camarade ! .., Miriam pleurait ! Miriam souffrait !

C'était trop pour le doux Sylvius. Un soir, en allumant sa bougie dans sa chambrette de Léopoldstadt, il vit clairement qu'il était éperdu d'amour.

Il n'alla pas le dire à Miriam, on pense ! Ce fut à Césara qu'il fit sa déclaration.

## XI

## C'EST LE TOUR DE L'ÂME.

Césara n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer Miriam. Il connaissait seulement de réputation son talent, et de mauvaise réputation sa vie.

— Ami, prenez garde ! dit-il à Sylvius ; ce n'est pas fait pour vous, ces amours-là. Sylvius Lewin est au-dessus d'une amourette ; Miriam Elul est au-dessous de l'amour.

Mais Sylvius se récria, protesta vivement :

— On avait calomnié Miriam auprès de Césara ! Il savait, lui Sylvius, il affirmait qu'elle était lasse de son existence vide, honteuse de sa folie épuisée. Il dit les plaintes, les cris qu'il avait entendus lui échapper. Parfois elle en riait, se raillant, s'injuriant elle-même. Mais rien à coup sûr n'était plus sincère. Et quel intérêt avait-elle à le tromper ?

Césara, surpris, se laissa peu à peu gagner par la conviction de Sylvius. Césara n'était pas

de ceux qui ne croient qu'au mal, à la perdition et à la chute. Il aurait écrit volontiers sur les portes de l'enfer : Vous qui entrez, gardez l'espérance.

— Et quand on a le talent de Miriam, continua Sylvius, est-ce qu'on ne tient pas toujours la clef de son salut ! Ah ! Césara, vous ne l'avez seulement pas vue. Il faut pourtant que vous l'entendiez une fois. Elle doit paraître, la semaine prochaine, dans une soirée musicale au bénéfice des pauvres. Venez à cette soirée, dites ? Je vous en prie, je vous en supplie, venez.

Il semblait que le bonheur de Sylvius dépendît de son ami. Césara consentit de tout son cœur à ce que voulait son grand enfant.

Sylvius alors se hâta d'annoncer à Miriam cette bonne nouvelle : Césara viendrait au concert. Il lui avait souvent parlé de son illustre ami. Il n'avait pas besoin de le lui vanter, à elle : Miriam, de loin, admirait Césara. Elle savait sa noble et ardente existence. Elle avait lu et relu sa vivante et palpitante *Histoire des Slaves*, pleine de pensée, pleine de passion, nous allions dire pleine d'amour.

Le soir du concert, Césara et Sylvius se te-



naient dans le petit salon des artistes, Miriam passa devant eux pour gagner l'estrade. Sylvius étendit la main, en disant :

— Césara Zanoski.

Miriam se retourna vivement, s'arrêta net devant Césara, et, levant la tête avec une curiosité d'enfant, ouvrit tout grand sur lui le ciel de ses beaux yeux.

Césara se sentit le cœur saisi et comme serré.

Miriam se rapprocha de lui, et, d'une voix câline et basse, sur le ton de la confiance :

— Je vais jouer pour vous! lui dit-elle.

Elle alla s'asseoir au piano, et joua ses *Polonaises*.

Ce qu'elle y mit pourrait s'exprimer en deux mots : la douleur et la gloire ; mais ce fut toute la gloire et toute la douleur.

Et maintenant, voici ce qui arriva à Césara. Il se sentait toujours au cœur cette oppression singulière. Il ne respirait pas sans difficulté. Puis, il mit ses deux mains devant ses yeux, comme pour se garantir de la trop vive lumière ; mais, dessous, coulaient ses larmes. Avant le dernier morceau, il se leva et sortit vivement.

Sylvius, qui connaissait son exquise politesse, fut étonné de ce brusque départ.

Miriam en fut attristée.

Et cependant, elle en resta songeuse.

Le lendemain, Sylvius alla voir Césara, qui, d'un air un peu contraint, se borna à lui dire :

— Eh bien , Miriam est une grande artiste, Sylvius ! une très-grande artiste ! C'est égal, sinon à cause d'elle, à cause de vous, je vous dis encore : Prenez garde !

Mais Sylvius pensait avec tristesse qu'au fond il n'y avait pas grand danger. Est-ce que jamais de la vie il oserait dire à Miriam un traître mot de son amour !

Il ne se doutait pas, le bon Sylvius, que son visage le disait pour lui. Depuis plusieurs jours, il portait visible dans toute son honnête physiologie sa mélancolie secrète. Miriam en avait été frappée, et l'observait avec inquiétude.

Un soir, ils étaient seuls. Elle lui parlait, mais il pensait à elle et lui répondit tout de travers. Elle lui fit une question, mais il pensait à elle et ne lui répondit pas du tout.

Elle se leva, vint au distrait, et lui prenant la main :

— Regardez-moi un peu, vous! dit-elle.

Il leva avec crainte des yeux assez penauds.

— Mais, malheureux! vous êtes amoureux de moi!

Sylvius, interdit, incertain, tremblant, lui fit de la tête un grand signe que oui. Il essayait de rire, ce coupable!

Miriam, elle, devint sérieuse, et même triste.

— Oh! vous, non, ne m'aimez pas! dit-elle. Quelle idée avez-vous de m'aimer! quel rapport y a-t-il entre vous et moi? Vous, cœur d'enfant, si pur! capable et digne d'amour! et moi... Mais, moi, mon pauvre ami, je ne saurais pas, aimer! je ne pourrais pas! Sylvius, je ne veux pas d'être aimée par vous.

Il fit un mouvement pour lui répondre; elle se frappa le front, et l'interrompit.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut vous dire : je ne fais que tenter votre générosité. Écoutez. Si j'avais chance d'être guérie par vous, Sylvius, fût-ce au prix de votre douleur, je vous accepterais, cher médecin, avec empressement et joie. Mais, pour moi, vous êtes trop généreux et trop tendre : vous seriez très-malheureux et je ne serais pas moins triste; je le serais davantage,

puisque je vous ferais souffrir. Sylvius ! vous deviendriez mon amant, je vous blesserais, je vous quitterais, je vous perdrais... Et j'aurais perdu mon ami ! Oh ! laissez-moi le garder, je vous en prie. Votre amitié m'est si précieuse, j'en ai tant besoin, elle me fait tant de bien ! Ayez ce dévouement, faites-moi ce sacrifice, restez mon ami ! restez mon ami !

Miriam était bien touchante en parlant ainsi, et ce qu'elle disait était réellement bien vrai et bien juste. Sylvius fut remué, bouleversé, transporté.

— Elle avait cent fois raison ! c'est lui qui avait été fou, grossier et stupide ! Il lui demandait pardon d'avoir osé l'aimer d'amour.

Et voici ce qui fut convenu. Il continuerait à l'adorer, mais, là, de loin, religieusement, sans l'ombre d'un rêve. Et puis, il resterait à jamais l'ami, l'ami de tous les jours et de toutes les heures, l'ami constant, solide et sûr. Sans doute il garderait — il demandait la permission de garder — quelque arrière-souffrance au cœur ; mais, bah ! tant mieux ! ce serait pour elle !

Sylvius était de ces êtres particuliers qui ont toujours un peu besoin de souffrir et qui ne

peuvent guère se passer de leur petite provende de larmes, mais qui sont heureux quand ces larmes sont douces et qu'il ne s'y mêle rien d'amer.

— Cher Sylvius, demanda ensuite Miriam, est-ce que vous n'aviez, dites-moi, fait confiance de votre amour à personne ?

— Pardonnez-moi, je l'avais avoué à Césara.

— Ah !... Et que vous a-t-il dit ?

— Eh ! mon Dieu ! à peu près ce que vous disiez, répondit naïvement Sylvius. Par deux fois, il m'a répété : Prenez garde.

Miriam devint un peu pâle.

— Vous voyez bien ! dit-elle.

Après un moment de silence, elle continua :

— Maintenant, Sylvius, voici ce que je vous demande : vous irez trouver votre ami de ma part, et vous lui direz comment les choses se sont passées, et que nous lui avons donné raison tous deux.

Sylvius n'y manqua pas, et, dès le lendemain, il alla tout raconter à Césara.

Césara demeura longtemps pensif, puis il dit à Sylvius d'une voix émue :

— Vous ne vous étiez pas trompé ; il y a dans cette personne-là quelque chose.

Il reprit :

— Vous *la* remercieriez pour moi de m'avoir fait tenir au courant. Je lui dois d'autres remerciements, je lui dois même, pour ma fuite soudaine à ce concert, des explications et des excuses. Demandez-lui pour moi la permission d'aller les lui porter chez elle le premier jour qu'elle recevra ; c'est le jeudi, je crois.

Le jeudi suivant, Césara venait pour la première fois chez Miriam. C'était la seconde fois qu'il la voyait, et il ne lui avait pas encore dit une parole.

Il raconta tout haut, spirituellement et gaiement, sans même s'adresser directement à elle, l'invincible émotion qui l'avait saisi l'autre soir, et la pudeur d'un sentiment si profond, qui l'avait fait se sauver pour ne pas faire sourire « le public. »

Il se mêla peu ensuite à la causerie générale. On parla de tout, excepté peut-être de musique. Césara, sans affectation, suivait tous les mouvements, toutes les paroles de Miriam.

Il ne se retira que l'un des derniers. Sa voiture

partit la dernière. Il la fit arrêter au bout de quelques pas, en descendit, trouva la grande porte encore ouverte, et rentra dans le salon sans bruit.

Miriam ne le vit pas, ne l'entendit pas. Elle était restée accoudée dans son fauteuil, les yeux fixés sur le foyer, le front dans la main.

Césara s'arrêta devant elle, et dit :

— Miriam !

Elle dressa en sursaut la tête. Pourquoi cependant ne fut-elle pas étonnée ?

Elle l'invita de la main à s'asseoir.

Césara reprit, d'un ton simple et grave :

— Me reconnaissez-vous ? Moi, je vous ai reconnue : vous êtes celle que je dois aimer. Nous nous rencontrons, nous nous retrouvons un peu tard ; mais il n'est pas trop tard. Il est peut-être l'heure. Moi, mon cœur s'ennuie. Je sens là, j'ai là une force à consacrer, qui dort, qui voudrait être à vous. En voulez-vous, Miriam ? me comprenez-vous ? m'aimerez-vous ? Je vous aime.

— Vous ne savez pas ce que je suis, dit Miriam.

— Je le sais.

Elle se raconta, elle se peignit, non pas telle

qu'elle s'était montrée à Sylvius, mais avec les traits les plus crus et les plus durs. Elle n'avait pas été bien, certes! elle se fit pire. Au point où elle en était, elle n'espérait plus en elle. La sauver, l'aimer encore? il s'offrait à l'aimer et à la sauver, lui, Césara! Ah! lui, ce n'était pas comme le doux Sylvius, peut-être il serait de force. Elle était tentée! Mais elle était effrayée aussi. Effrayée pour tous deux. Est-ce qu'il n'y avait pas par trop à faire?

Voyons, par exemple, est-ce qu'il pourrait quelque chose contre ce sentiment qui l'emplissait, qui l'étouffait, qui la tuait, contre ce dégoût le plus odieux, le plus haineux de tous : le mépris de soi-même! —

Elle parlait sans ordre, sans suite, humble et fière, résistante et ployée, avec un singulier mélange de prière et de défi.

Césara l'écoutait et souriait. Trop à faire! C'est comme si on eût dit à Michel-Ange : Ce bloc est trop colossal!

Ils n'étaient plus assis. Lui se tenait debout près de la cheminée; elle, s'éloignait, se rapprochait. Deux nuages chargés d'électricité s'évitent à la fois et s'attirent. Par instants, ils gardaient



le silence, se regardant, se mesurant plutôt, moins comme deux amoureux que comme deux adversaires.

— Ah! s'écria-t-elle à un moment, nous allons souffrir!

Il répondit :

— Je le crois.

Elle s'arrêta tout à coup à quelques pas de lui, sauvage :

— Et puis, il faut tout dire. Vous seriez peut-être un sauveur, mais, en attendant, vous seriez un mari. Je vous espérais — et je vous crains. Je tiens à ma liberté, moi! qu'est-ce que vous allez en faire?

— Ah! fit-il nettement, je la mets avec la mienne! Je serais bien plus que le mari, je serais l'amour. L'amour, c'est deux libertés qui n'en font qu'une.

La femme reparut, charmée de cet accent de maître, et se serrant tout près de lui :

— Autrefois, quand j'étais enfant, il y a un malheureux qui a pris mon pauvre être. Mais toi, dis, tu vas donc me prendre mon âme?

— Oui! avec cette différence que tu me la donneras.

— Tu la veux?

— Je la veux.

Elle la mit tout entière, cette âme, dans ses lèvres tendues comme pour le baiser, dans son regard, dans sa voix, dans ce cri :

— Eh bien, eh bien, prends-la, je te la donne!

La joie de la victoire rayonna dans tout l'être de Césara. Mais il n'embrassa pas même Miriam au front.

Ils se serrèrent la main. Puis il lui dit :

— Au revoir.

— A bientôt, dit-elle.

Et, pour ce soir-là, ils se quittèrent.

## XII

### SAUVETAGE

Césara n'eut-il cependant qu'à souffler sur les cendres pour rallumer la flamme? Miriam rentra-t-elle tout de suite et tout droit dans la lumière et dans l'amour? Le feu ne se dégage pas si vite de la fumée, ni le ciel des nuages.

Si la transformation eût été immédiate et complète, l'effort de Miriam eût sans doute été plus sublime et le triomphe de Césara plus beau... Eh ! non, pas même ! ne le croyons pas, ne le disons pas. Il y eut d'abord, c'est vrai, des crises, des luttes, des orages dans ces deux destinées, qui un jour n'en devaient être qu'une. Mais ces retours, ces reprises du mal ne leur firent pas de mal ; au contraire. La souffrance qu'y ressentit Miriam lui fit plutôt du bien.

Pleurer est souvent utile et souvent nécessaire. Pour laver les taches, pour effacer les plis, pour raviver les fleurs défraîchies, toute ménagère vous indiquera le moyen simple, économique et facile : il n'y a qu'à prendre de l'eau. L'être moral a aussi ses mauvais plis, ses taches, sa flétrissure, où l'eau peut être efficacement employée ; cette eau-là, par exemple, est rare et coûte cher : ce sont les larmes.

Miriam et Césara, ainsi qu'ils l'avaient senti, eurent donc beaucoup à souffrir ; Césara eut beaucoup à faire.

Les mauvaises habitudes extérieures, les fautes de tenue, de tact et de goût, les dissonances de langage, c'est peu de chose, mais c'est quelque

chose. Miriam, là-dessus, était plutôt sans peur que sans reproche. Jusqu'ici, par manque de respect, on s'était amusé chez elle de ses manques de respect envers elle-même. Il ne fallait pas que Césara s'en fâchât trop vite ni trop fort. Son grand esprit, par bonheur, avait de l'esprit, et sa petite main d'acier était légère. Le premier cadeau — et la première épigramme — qu'il envoya à Miriam, ce fut un ravissant éventail de Pater, qui avait appartenu à madame de Pompadour, la plus femme des femmes. Puis, Césara peu à peu affina Miriam avec sa propre finesse. Et cependant, de temps à autre, le garçon de boutique d'Alsergasse reparaisait dans l'éminente artiste, s'oubliait encore à quelque boutade, et, d'un pied gamin, sautait le pas qu'il y a du sublime au ridicule.

Leur désaccord dans les idées pouvait avoir des dangers plus graves. Sur bien des points, dans ce cœur instable et vacillant de Miriam, le sens moral avait été altéré ou faussé. Elle avait subi des impressions, elle croyait avoir acquis des opinions et s'imaginait devoir y tenir. Ici sa valeur propre avait l'inconvénient de prêter appui à ses erreurs mêmes. Miriam soutenait, avec la raison

d'une vraie femme, les raisonnements d'un véritable enfant. Césara, fermement ancré dans sa solide conscience et dans son sentiment profond par la méditation et l'expérience d'une âme et d'une vie si pleines, trouvait devant lui, non une petite fille à morigéner, mais un talent, une originalité, une force à convaincre. Il avait affaire à une faiblesse défendue par une puissance. Et ils discutaient souvent, et ils disputaient quelquefois. Sylvius eût dit que c'étaient, dans la répétition d'un duo admirable, deux admirables voix, mais qui n'étaient pas encore ensemble.

Le plus redoutable écueil n'était pas là. Il était dans le passé de Miriam, qu'elle ne regrettait certes pas, mais qu'elle ne pouvait sitôt oublier. Depuis que le succès l'avait émancipée, Miriam n'avait connu ni gêne ni contrainte ; elle avait marché libre dans son caprice et dans sa volonté. Maintenant, elle avait un maître. Un maître accepté, choisi, aimé, sans doute, un maître dont elle était maîtresse. Oui, mais l'orgueil, l'avare, l'égoïste orgueil n'abdique pas avec tant de complaisance.

Miriam, au commencement, semblait avoir par éclairs des mouvements d'impatience et des vel-

létés de révolte. Si elle n'avait reçu que des amis pareils à Sylvius ! Mais elle voyait d'autres gens de mérite et de renom, d'illustres camarades, ou même d'illustres maîtres, et elle les accueillait avec bien de la grâce, et non pas même sans coquetterie. Et Césara, ardemment jaloux puisqu'il était ardemment épris, se tourmentait, s'indignait, se dévorait.

— Qui sait ? aimé de Miriam, il n'avait fait peut-être qu'élever le niveau de sa fantaisie ! Qui sait ? quelque bouffée de folie, quelque souffle impur ne pouvait-il revenir passer sur son front des profondeurs de cet exécrationnel passé ?

Ah ! c'étaient là des idées que Césara n'aimait pas beaucoup ! Il n'était pas homme à en tolérer longtemps l'habitude. Là où il était, il avait la prétention d'être seul. Miriam faisait maintenant partie intégrante de sa pensée et comme de son œuvre ; mais son œuvre ne lui était pas d'ordinaire si rebelle, et il avait coutume de maîtriser un peu mieux sa pensée !

La passion de l'homme—et d'un tel homme—est peut-être la plus profonde des paternités. Seulement, ce n'est pas une paternité bien commode. Elle est loin d'avoir le calme et la patience de la

paternité réelle ; elle n'est pas pour cela assez désintéressée.

L'amour de Césara traversa plus d'une fois la région des tempêtes. Il eut avec Miriam des colères terribles, des fureurs insensées, d'aveugles frénésies, dans lesquelles il pouvait aussi bien la tuer, ou se tuer. Elle se jetait alors d'instinct en travers de la fenêtre pour barrer le passage. Ou c'était lui qui courait avec emportement sur elle, comme pour la broyer...

Au milieu de toutes ces violences, il ne lui arriva jamais de froisser seulement un pli de sa manchette.

Mais la grande puissance de cette paternité de la passion, c'est justement qu'elle souffre, c'est qu'elle pleure, c'est qu'elle saigne. Cette faiblesse-là fait sa force.

Dans une de ces scènes de jalousie, où sans doute son enfant lui avait « mal répondu, » Césara s'écria, hors de lui :

— Ah ! décidément, j'en ai assez de ce supplice ! il est au-dessus de mes forces ! Laissez ! laissez que je m'en aille, et que je ne revienne jamais ! Vous, soyez contente, soyez fière, soyez libre !

Il s'était levé. Miriam se jeta éperdue à ses pieds, et, collant les lèvres à ses genoux :

— Mon Césara ! écoute ! tu as raison, je ne suis pas digne de toi, je te fais par trop souffrir ! Ah ! pauvre ami, j'ai commis les fautes, et c'est toi qui les expies ! Délivre-toi, oui. Abandonne-moi, c'est juste. Mais, sois tranquille, je te jure que celle qui a été à toi ne sera plus jamais à personne. Tu peux t'en aller, je t'honorerai absent par un irréprochable amour. Va, fie-toi à moi ! je vivrai seule, rigide, — au milieu des hommes comme dans un couvent !

Sa parole sonna si nette, si franche, de si pur aloi ! oh ! elle l'aurait tenue ! comme elle avait tenu son serment. Elle était très-honnête homme, et ne savait pas ce que c'est que de manquer à sa signature.

Mais comment voulez-vous qu'on résiste à des élans pareils ? Césara la prit, la releva, la serra dans ses bras, se jeta à son tour à ses genoux, et, à son tour, lui demanda pardon en pleurant.

Ils s'aimaient. Est-ce qu'ils pouvaient déjà se détacher l'un de l'autre ! L'amour sait bien ce qu'il fait, il commence par souder les cœurs, en attendant qu'il les fonde.



Miriam avait d'ailleurs sans cesse présente à l'esprit une parole de Césara, qui lui avait semblé grave et juste :

— Prends bien garde, mon enfant aimé ! on se relève des chutes, non des rechutes.

Et bientôt il n'y eut plus de danger que Miriam retombât, il n'y eut plus de danger que Miriam fût quittée. Elle avait assez peur déjà de cette simple menace : n'être plus grondée ! Quand elle se récriait encore un peu vivement contre les reproches, il suffisait à Césara de dire : C'est bien ! je ne vous en ferai plus. Oh ! alors, elle redevenait l'écolière, elle s'efforçait d'apaiser et de faire sourire le maître par sa câline humilité orientale et allemande, et elle n'était contente que lorsqu'elle avait reconquis ses gronderies par ses caresses.

Sa foi et sa confiance en Césara grandissant de jour en jour, ils firent aussi entre eux une convention fort utile : il fut entendu que Césara serait le suprême confident. Elle lui ouvrit tout son cœur, pensant tout haut, lui disant tout, le mal comme le bien. A la moindre impression suspecte, elle l'appelait à son secours ; à la moindre atteinte extérieure susceptible d'alarmer

leur amour, elle le lui donnait à défendre. Le reste le regardait. Est-ce qu'il ne devait pas pouvoir et savoir toute chose!

Depuis trois ans, du reste, cet homme de science si universelle était secondé par un puissant auxiliaire sachant à peine lire et écrire. Adah était entrée au service de Miriam.

Adah avait une histoire vulgaire et un cœur rare. Elle avait été mariée à un ouvrier qui la battait. Elle s'en vengeait en l'aimant. Elle eut un enfant qu'elle adora. L'enfant mourut, et elle en serait morte; mais le père tomba malade, il fallut bien vivre pour le soigner et travailler à sa place! Cette vie de galère dura deux ans, au bout desquels le méchant mari mourut: une autre se fût trouvée délivrée, Adah fut désespérée. Par bonheur, elle entra peu de temps après chez Miriam.

On a déjà entrevu Adah. C'était une longue personne mince, qui n'en finissait pas. Elle n'était pas bien belle, elle n'avait que la beauté de la bonté; mais il y avait dans sa démarche et dans ses manières une distinction innée. Si on l'eût vue sortir, avec son grand air, de Saint-Etienne, et monter dans quelque voiture de maî-

tre, on se fût demandé : Quelle est cette duchesse ?

Eh bien, au même degré que la distinction au dehors, elle avait au dedans la délicatesse. Elle était la droiture, le désintéressement, la dignité. Dans cette humble femme palpait le plus noble sentiment de l'honneur.

Elle n'avait jamais été domestique, elle ne le fut pas chez Miriam ; elle ordonnait tout dans la maison. C'était seulement son cœur qui était, comme on dit, « en place. » Elle s'attacha promptement à Miriam. — Madame avait tant de talent, tant d'esprit ! elle était si bonne, si gaie, elle se moquait d'elle, elle la faisait rire ! Cette âme maternelle, puisqu'elle n'avait plus d'enfant, adopta sa jeune maîtresse.

Elle aimait Césara presque autant que Miriam. Césara avait tout de suite compris Adah et sa haute valeur morale. Il lui parla comme à une égale. Il avait souvent à s'entendre avec elle, à lui faire vingt recommandations au sujet de Miriam, qui ne prenait pas assez de précautions pour sa santé, qui était sur mille détails oublieuse et négligente. Césara, en quittant Adah, lui tendait la main, comme à Sylvius : le cœur n'a pas de monnaie de billon.

S'il y avait quelque dissentiment entre Césara et Miriam, Adah s'en apercevait vite en trouvant Miriam irritable et irritée ; alors elle lui parlait doucement, à sa façon, de l'amour et de la bonté de Césara, de ce qu'on devait de reconnaissance et de tendresse à un pareil homme, de la crainte qu'il fallait avoir de l'affliger. Et dans le naïf langage de cette conscience simple Miriam distinguait mieux ce qu'elle avait à faire, comme on lit plus aisément dans un livre en gros caractères. Ou bien, c'était Césara qui était parti triste, et Miriam voyait Adah triste toute la journée ; l'humble femme représentait le grand maître. Miriam s'habitua ainsi à consulter et à écouter cette Laforêt du cœur.

Et Sylvius ? Oh ! ici l'artiste raffiné n'était pas et ne pouvait pas être un aussi utile intermédiaire que la pauvre servante. Il faut bien avouer que l'amour de Césara s'était un peu comporté en grand seigneur vis-à-vis de Sylvius et avait assez léoninement oublié ce digne ami. Sylvius, habitué à s'oublier lui-même, avait eu pourtant quelque tristesse dans le sourire en apprenant le rapide triomphe du maître auprès de Miriam. Mais le doux cœur s'était dit presque aussitôt : Allons !

c'est son droit à lui, et c'est le bonheur pour elle ! — Miriam, dans sa délicatesse de femme, n'en évitait pas moins de mêler un arbitre si ému aux troubles et aux réconciliations de son amour.

Mais cet amour, éprouvé de tant de façons, les événements extérieurs s'étaient chargés encore de le servir et de le cimenter. Miriam n'avait pas les faiblesses et les vanités d'Otilie. Dans la lutte, art, pensée, action, elle n'était pas femme, elle n'était pas lâche comme la Fortune, elle n'attendait pas après le sort et le succès pour se prendre et s'enthousiasmer. Césara lui semblait grand dans le combat, plus grand dans les revers. Durant toute la guerre de Hongrie, au milieu des obstacles et des dangers, partout elle était là, aussi près de lui que possible. Il fut exilé, obligé de fuir, traqué, surpris, jeté en prison ; elle était là toujours. Son dévouement ne lui fit pas faute une minute. Elle avait la meilleure manière de le raffermir et de le consoler : elle l'admirait.

C'est là qu'ils en étaient. Miriam sentait à présent, Miriam savait tout ce que Césara avait fait pour elle, tout ce qu'il lui avait donné de lui-

même, de sa vie, de son âme, de sa pensée, et comme il avait éclairé de sa flamme et pénétré de sa chaleur son triste cœur refroidi. Il était pour elle la joie, le talent, la force, la santé morale, dont l'autre santé dépend. Et, quelle qu'eût été, avant son amour, la valeur de Miriam, c'est depuis son amour seulement qu'elle possédait cette valeur tout entière. « Je pense, donc je suis, » dit l'homme. La femme dit : « J'aime, donc je suis. »

Aussi, Miriam croyait en Césara, et en lui seul. Elle le croyait même quand il se trompait, ou plutôt elle ne croyait pas qu'il pût se tromper. Elle était désormais et à jamais sa compagne et son égale. Le matin même, il avait pu lui dire, en toute vérité : « Nos existences et nos âmes ont pris leur niveau et se sont mêlées. »

Ne fallait-il pas s'étendre un peu sur ce qu'avaient été Sylvius et Miriam pour bien faire comprendre ce qu'était Césara? La meilleure mesure de son pouvoir était son action sur de telles âmes : il avait, participant en quelque sorte à l'œuvre du Créateur, achevé l'unc et refait l'autre.

Et maintenant on sait quels liens de toute sorte attachaient à Césara sa maîtresse et son ami, et

pourquoi il se hâtait avec cette impatience et cette joie vers ses lecteurs, Miriam et Sylvius.

### XIII

#### SUCCÈS D'AUTEUR

Césara, pour un livre appelé : *le Droit nouveau*, avait cherché, avait tenté une langue, ou du moins une forme nouvelle.

Il n'y a pas, à vrai dire, de droit nouveau ou ancien : le droit est éternel. Le Droit nouveau, le droit conquis par la Révolution dans sa double expression Justice et Liberté, ce n'est réellement autre chose que l'arrivée dans le Droit de nouveaux venus.

Comment se nomment ces nouveaux venus?

Leur nom est Tous.

Allons ! les portes sont ouvertes, les murs sont renversés, les barrières sont brisées. Entrez, les faibles, les petits, les pauvres, les déshérités, les ignorants ! entrez Tous !

Les voilà ! ils accourent, ils accourent en foule. Ils sortent des ténèbres, ils sortent du froid, ils

arrivent du fond de l'âge noir. Ils voient enfin la lumière, ils sentent enfin la chaleur. Les voilà ! tout palpitants de joie, tout frémissants d'espérance.

Et aussitôt ils s'empressent d'interroger, de s'informer. Naturellement, ils s'adressent à ceux qui, avant eux, habitaient la Terre promise.

— Pardon, nous arrivons, nous ne sommes pas au courant, il faut nous excuser, nous ne connaissons pas encore le pays. Vous qui en étiez les premiers, veuillez nous renseigner, nous guider, nous apprendre. Le Droit, ce beau nom, cette grande chose, dites-nous ce que c'est, dites-nous tout ce que c'est. Montrez-nous notre richesse, faites-nous voir notre maison.

Là-dessus, au lieu de répondre aux arrivants, aux ignorants, en se servant de leur langue, les anciens, les lettrés, leur parlent la langue classique, la langue philosophique et abstraite du vieux monde. Sans doute, entre eux, ils continuent, ces mandarins, à se comprendre — ou à se méprendre. Un certain nombre des vainqueurs fait même un effort et parvient aussi à apprendre la langue des vaincus. Mais la masse a beau ouvrir les oreilles, elle les écoute et ne les entend



pas, et elle reste dépaycée dans sa nouvelle conquête, étrangère dans sa nouvelle patrie.

La langue de ces barbares est-elle donc si affreuse et si impossible? Ce qu'il y a d'inouï, c'est que c'est la bonne et la vraie : la langue du sentiment, de l'action et de la vie.

Eh bien, Césara avait pensé qu'il pourrait être utile de traduire en langue vulgaire, en langue nouvelle les principes nouveaux. Il avait essayé, dans son livre, de se faire entendre de tous ; il avait donc tâché d'y mettre, particulièrement, tout : l'amusement, la passion, le récit, le drame, le rêve, l'histoire, l'anecdote, les larmes, le rire. Il s'était dit que la Révolution était peut-être une fournaise suffisante pour mêler et composer un métal de Corinthe. Il s'était efforcé d'être intéressant à l'ouvrier, au paysan, à la femme, à l'enfant — et au philosophe.

La forme n'avait pas tort d'ailleurs d'être accessible à tous ; car les idées étaient assez particulières à Césara.

Il commençait par ajouter aux Droits de l'homme le Droit de l'enfant et le Droit de la femme.

L'un des premiers droits de l'enfant, pour

Césara, c'était l'instruction, l'instruction gratuite. Il proposait même cette formule : l'instruction gratuite, droit de l'enfant. Il en profitait pour biffer ce terme, « l'instruction obligatoire, » qui a fait prendre le change à d'éminents esprits libéraux : ils ont vu dans l'instruction obligatoire une atteinte à la liberté. A la liberté de qui ? Ils n'admettent assurément pas, avec la loi antique, que l'enfant soit la chose et la propriété du père. Eh bien, le despote, en ce cas-là, serait le père qui s'opposerait à ce que son enfant sût lire ; l'opprimé serait l'enfant à qui son père refuserait le pain de l'esprit.

Dans une société démocratique, avant le droit du père passerait encore sur ce point le droit de la communauté. Quand le peuple est souverain, il y a péril grave à ce que le souverain ne sache pas épeler. Césara, le démocrate fervent, se permettait même une assez vive et assez curieuse boutade au sujet du suffrage universel sans alphabet, dont il paraissait se défier beaucoup, et qu'il appelait en riant « l'adjonction des incapacités. »

Sur les jeux, les misères, l'éducation des enfants, Césara avait trouvé les choses les plus

charmantes et les plus touchantes dans son âme paternelle.

Il parlait du Droit de la femme avec la galanterie polonaise et la douceur allemande, réveillées par l'esprit français; nous ne disons pas par l'esprit parisien. Sous son respect attendri, un peu d'ironie voilée était une grâce de plus. Faisant dans la cité une si grande part à l'éducation, il faisait à la femme une bonne part dans la cité. Il n'entendait pas exclure le sentiment d'une société dite humaine. Césara croyait et il osait affirmer que dans tout organisme le cœur est nécessaire à la vie; c'était un ridicule qu'il n'avait pas peur d'accepter. Ceux qui d'ailleurs ont pleuré craignent si peu de faire sourire !

Dans toute cette partie de son livre, où Césara avait donné sur la femme sa pensée et son rêve, il semblait qu'il y eût plus d'abondance dans les sentiments, plus de fraîcheur dans les images, plus de parfum dans les idées. Les troubles récents de ce cœur passionné y étaient peut-être pour quelque chose. Quand vous rencontrez, dans la campagne, un coin de verdure plus ombragé, plus touffu et mieux fleuri, vous pouvez presque toujours vous dire : Il a filtré là quelque orage.

Césara, quand son livre arrivait au Droit de l'homme, donnait à sa pensée plus haute une forme plus grave. Il mettait là toutes ses idées mêlées à toutes ses colères. En s'indignant contre ce qui était, il attestait ce qui devrait être. Il tentait dans l'affirmation et dans la satire une contre-partie du livre du *Prince*, qu'il aurait pu appeler *le Citoyen*.

Le Droit de l'homme, proclamé par la Révolution, après quatre-vingts ans où en est-il ? Est-ce que l'homme est moins opprimé qu'autrefois ? Il l'est autrement, voilà tout ; il l'est par des moyens différents, sous des maîtres nouveaux ; la belle avance ! il l'est, dit-on, de son consentement, et sa servitude est maintenant volontaire ; le beau progrès !

L'homme exprimé et développé dans ses forces, garanti et secouru dans ses faiblesses, — ainsi devrait se formuler le droit nouveau dans la cité nouvelle. Rien de plus net, de plus simple, de plus mathématique ; et Césara donnait là-dessus les preuves, les faits, les lois, les moyens, qu'il n'inventait pas, qu'il constatait, précisait et appliquait.

Mais cette dette, la vraie Dette publique inscrite

au Grand-Livre de 89, comment est-elle payée ? Est-ce que le gouvernement est remplacé par l'éducation ? est-ce que les instituteurs sont substitués aux maîtres ? est-ce que l'impôt est justifié par l'assurance ? est-ce que le souverain, peuple et individu, règne dans sa réelle puissance et gouverne dans sa pleine liberté ? Ah ! que le droit est encore loin du fait ! le nouveau monde est découvert, oui, mais il n'est pas possédé ! la Terre promise, nous y sommes, et nous ne l'avons pas !

A qui la faute ?

Césara ne marchandait pas la vérité ; il s'en prenait à lui-même et à ceux qui lui ressemblaient, — aux intelligences : elles se complaisent depuis trop longtemps dans un malentendu trop commode, dans une trop insolente usurpation.

L'ancien dogme reposait sur la grâce : il séparait dans la race humaine les Élus et les Réprouvés. Les Élus, c'était l'élite des esprits, l'aristocratie des forces, grands hommes, chefs, princes, gloires et royautés. Les Réprouvés, c'était la multitude vile. Et la conclusion était : Les Élus peuvent s'attribuer toutes les joies, toutes les

grandeurs de ce monde, et doivent regarder le nombre comme une matière à leur sujétion et à leur merci. A la foule, le rude et méritoire labour ; aux Élus, l'honneur et la fleur de la vie.

Mais, de par 92 ! est-ce que la Révolution n'a pas bouleversé le point de vue ! Les Élus à présent, ce sont les Responsables. Ils ne sont plus les rois de l'humanité, ils en sont les serviteurs ; ils n'en sont plus les maîtres, ils en sont les ouvriers. A eux d'enseigner les ignorants, de garder les petits, de porter les faibles : et le plus faible sera le plus roi ! De tous les droits d'autrefois ils ont les devoirs.

Mais quoi ! c'est ce que ces messieurs font semblant d'oublier ! Ah ! qu'est-ce que c'est ! talents, lumières, cerveaux, forces ! voulez-vous bien... ! Par la prise de la Bastille ! est-ce qu'il s'agit toujours, comme au mauvais vieux temps, de parader sur les pavois et de se goberger dans les gloriols ? Vous pourrez une autre fois vous congratuler entre vous sur l'éclat de votre puissance ou sur la beauté de votre phraséologie ! Est-ce qu'il n'y a pas aujourd'hui d'autre besogne : ouvrir les routes, creuser les sillons, ensemen-

les âmes, traduire les idées, mettre ce qu'il y a de plus haut à la portée de ce qu'il y a de plus infime, pratiquer des escaliers dans les montagnes. Allons ! debout ! à l'action ! à la lutte ! au devoir ! Prenez de la peine, levez-vous avant le jour, suiez, souffrez, travaillez ! Que le premier par le génie reste à l'ouvrage le dernier ! et qu'on fasse rendre à César ce que doit César !

Telles étaient, à l'aventure — assez mal choisies et plus mal rendues — quelques-unes des idées du livre de César.

Nous avons dit qu'il s'était mis tout entier dans ce livre. En parlant de l'enfant, il avait pensé à Lina (on sait que Lina était toujours un enfant) ; en parlant de la femme, il avait pensé à Miriam ; en parlant de l'homme, il avait pensé à lui-même, à sa tâche et à son but.

C'est pourquoi il tenait si fort à ce que ses lecteurs, à ce que ses « témoins » fussent contents.

Eh bien, ils étaient contents ! Miriam et Sylvius lui sautèrent au cou à son arrivée. Ils avaient lu, ils avaient applaudi, ils avaient pleuré, ils avaient ri. Ils étaient encore sous le charme et dans l'ivresse. Ils ne savaient par où commencer. Qu'est-

ce donc qui les avait le plus frappés? Ceci, et cela, et cela encore. Qu'est-ce qu'ils préféraient? Décidément, ils préféraient tout. Par exemple, ils répondaient bien d'un immense succès et d'un effet énorme! Sylvius déclarait que *le Droit nouveau* mélangeait la symphonie en *ut mineur* avec la symphonie en *si bémol*, et Miriam avouait tout bas à Césara qu'elle l'aimait.

Et, s'ils étaient contents, Césara, lui, était heureux. Voilà une fière joie encore : se voir réfléchi, — en beau sans doute, tant pis et tant mieux! — par ces chers miroirs vivants! être compris de ce dont on est aimé! La louange est si douce de la bouche qui donne le baiser!

Pendant le dîner, après le dîner, Miriam et Sylvius ne déparlèrent pas du livre. Ils continuèrent à en parler tout haut et devant tous, quand arrivèrent, le soir, les amis.

Salomon Graffen fut de ceux-là. Il ne pouvait manquer d'être enchanté de l'éloge du livre de son ami Césara; mais, il avait beau s'en défendre, il n'était pas, ce soir-là, de bonne humeur, Salomon Graffen. Depuis qu'il avait quitté Césara, il avait fait un tour à la Bourse, les Métalliques étaient en forte hausse, il était, lui, à la



baisse; il perdait quelque cent mille florins, et c'était cet animal de Moïse Reinwald qui les gagnait!

Césara, tout à sa joie, ne remarqua pas beaucoup la préoccupation de Salomon Graffen, et, lui frappant gaiement sur l'épaule, il lui demanda :

— Dites donc, Salomon, est-ce que vous avez encore de l'argent à moi?

— Au contraire! répondit assez sèchement Salomon.

— Il m'en faudrait pourtant.

— Il vous en faudrait! il vous en faudrait!

— Eh! oui, dit Césara en riant, puisque j'en manque. Quand pourrai-je vous voir?

— Demain, si vous voulez, après la Bourse, chez moi.

— A trois heures et demie. C'est bien.

Un peu après, Césara avertit Miriam et s'esquiva.

Il était dix heures et demie, et il ne voulait pourtant pas faire faire antichambre dans la rue à « monsieur Mathias. »

## XIV

## TENTATION SUR LA MONTAGNE

Césara était à peine arrivé chez lui, on frappa deux coups à la petite porte donnant sur la rue, il alla ouvrir, et Mathias Brenner entra.

— Césara !

— Mathias !

Ils se serrèrent longuement et cordialement la main.

Le ministre était le camarade et l'ami d'enfance du républicain. Ils avaient étudié ensemble, voyagé ensemble. Ils avaient mené de compagnie cette vie nomade, curieuse et avide des jeunes gens allemands à la recherche de la science, de l'art et de la philosophie. Ils avaient suivi à Berlin le cours de Hegel, causé avec Humboldt à Potsdam, visité Goethe à Weimar. Ils avaient empli leurs yeux des peintures de l'Italie ; ils étaient allés vivre trois ans à Paris, au foyer des idées.

Il y a dans presque toute association d'amitié un supérieur et un inférieur ; et, quand cette iné-

galité ne rompt pas le lien, elle le serre. Le supérieur ici était Césara. C'est lui qui animait et dirigeait la petite communauté, et Mathias l'écoutait et le suivait sans ombrage et sans jalousie.

Des aptitudes toutes différentes se manifestèrent d'ailleurs entre eux. Césara était surtout pris et attiré par la littérature, l'histoire et le droit ; Mathias Brenner se portait chaque jour avec plus d'ardeur vers les sciences mathématiques et mécaniques. Il laissa même Césara une année de plus à Paris, pour aller travailler, étudier et observer dans les usines et dans les ateliers de l'Angleterre.

Quand Mathias Brenner revint à Vienne, on était dans la fièvre de la création des chemins de fer. Il se trouva être l'ingénieur et le constructeur le plus instruit, le plus actif et le plus habile. Il gagna très-rapidement une fortune, un nom et même un titre. Et comme il était une capacité en même temps qu'une spécialité, comme il pouvait administrer aussi bien qu'il inventait, on fut très-heureux de lui donner, avec un ministère, la suprême direction des travaux publics du pays.

Un ministre spécial a, dans le conseil, une si-

tuation particulière. Mathias Brenner n'était évidemment pas étranger à la politique générale, et toujours il votait dans le sens le plus libéral et le plus large. Mais les graves questions de la puissance productrice et de la richesse industrielle d'un grand empire l'absorbaient presque tout entier, et il laissait volontiers à ses collègues le souci et la responsabilité de ce qu'on appelle gouverner les peuples, puisque l'on continue à gouverner ces souverains.

Pendant que Mathias, ingénieur, devenait ministre, Césara, historien, orateur, député à la Diète, devenait chef de l'opposition.

Mathias Brenner n'en avait pas moins gardé toujours au compagnon de ses jeunes années la plus vive et la plus ferme amitié. De loin, et sans même que Césara le sût, il n'avait cessé de le servir. Pour Césara il n'avait pas seulement usé de son pouvoir, il l'avait quelquefois risqué. Le nom de Césara avait été porté sur des listes de proscription, il l'avait fait effacer ; Césara avait été jeté en prison, il l'en avait fait sortir ; les biens de Césara en Galicie avaient dû être saisis, il avait obtenu qu'on se bornât à les séquestrer.

Mathias avait d'ailleurs son idée.

Avec toute son amitié il conservait pour Césara toute son admiration. Il connaissait les ressources de cet esprit, les énergies de ce caractère. Lui qui avait pour mission et pour passion d'explorer et de mettre en œuvre les valeurs et les forces, il appréciait tout ce que cette organisation rare avait de dons merveilleux ; il en avait fait l'inventaire. Il avait éprouvé ce travailleur ardent, ce penseur pratique, cet homme de l'idée, qui, à l'heure voulue, savait être l'homme de l'action.

Conquérir au pouvoir un tel allié, annihiler un tel adversaire, mettre en même temps son ami à la place et au rang qu'il méritait d'occuper, c'était là le rêve constant et la pensée choyée de Mathias Brenner. L'ancien ingénieur avait affaire d'habitude à la matière et à la nature, que la volonté de l'homme finit toujours par dompter ; le fond de son esprit était la patience et la persistance. Déjà, dans deux ou trois occasions, il avait cru pouvoir pressentir Césara ; ces sondages n'avaient guère réussi. Mais Mathias ne se rebutait pas aisément.

Césara était loin de connaître toute l'étendue de ses obligations envers le ministre. Mathias

avait eu soin de ménager cette fierté qu'il savait si susceptible. Cependant Césara ne pouvait pas non plus se montrer injuste et ingrat pour ce zèle infatigable, pour cette amitié à l'épreuve du malheur, pour ce respect qu'aucune dissidence n'avait jamais altéré.

Les premières paroles des deux anciens camarades furent à la joie qu'ils avaient toujours de se retrouver.

— Et pourtant, dit en riant Césara, c'est assez grave, ces entrevues : lequel de nous deux compromet le plus l'autre ?

— Nous nous compromettons tous deux, reprit Mathias ; ou plutôt nous ne nous compromettons ni l'un ni l'autre ; notre vieille amitié n'est ignorée de personne.

— N'importe ! tu viens , toi, me trouver le jour même de mon arrivée !

— Le lendemain seulement ! dit en riant le ministre ; tu étais à Vienne hier soir.

— J'oublie que je ne puis avoir de secret pour toi.

— Je ne supprime pas les confidences, reprit Mathias, je les abrège. Tu es à Vienne pour trois raisons : la Diète ouvre le mois prochain, tu as

à te faire réélire président des Huit Mille, et tu vas publier un livre nouveau.

— Voilà des informations qu'il n'a pas été difficile de se procurer.

— Je regarde plus avant, continua Mathias, et je n'aurai guère plus de peine à prévoir qu'à voir. Ta parole dans l'assemblée aura, comme toujours, beaucoup d'éclat et de retentissement ; la présidence des Vingtaines assurera et accroîtra ton influence et ton action morales ; la publication de ton livre, — un livre de combat, assurément, — ajoutera encore à ta réputation littéraire et à ton autorité politique.

— Grand merci ! Et c'était pour m'adresser ces compliments que tu avais cette hâte de me voir ?

— Non, Césara, c'était pour te dire : Décline, cette fois, l'honneur et la responsabilité de la présidence des Huit Mille. Donne pour prétexte ton livre à publier, et ajourne le livre lui-même. A la Diète, enfin, garde le plus possible le silence.

— Oh ! oh ! fit Césara railleur. Et pourquoi toutes ces abstentions ?

— Parce que tu ne dois pas t'avancer plus loin

et t'engager plus longtemps dans le parti révolutionnaire.

— En vérité ! Et la raison ?

— Ami, voyons, dit Mathias, tu t'en rends bien compte, la période révolutionnaire de 48 est finie et fermée. Nous en avons pour quinze ou vingt ans, c'est la règle, c'est le terme. Eh bien, pendant tout ce temps-là, que feras-tu ? Tes paroles seront bâillonnées, tes livres supprimés ; tous tes essais d'action ou de révolte avorteront. Tu ne réussiras qu'à te faire mettre en prison ou à te faire envoyer en exil. Le moindre malheur qui puisse t'arriver, c'est d'être inutile.

— Inutile, soit ! mais comment serais-je utile autrement ?

— En venant avec nous, dit Mathias.

— Ah ! nous y voilà ! fit Césara.

Il reprit, toujours ironique, mais un peu ému :

— Tu me demandes tout simplement de désertir mes idées ?

— Je te demande de venir les éprouver au pouvoir.

— Tu dis : les éprouver ; mais tu ne dis pas : les appliquer ! Tiens, je laisse un instant de



côté dans mes principes ce qu'ils ont d'absolu. Je suis républicain, je ne suppose pas que tu m'apportes l'abdication de l'empereur. Mais je représente et j'affirme — dans l'ordre national l'autonomie des peuples, dans l'ordre économique certaines grandes réformes sociales, dans l'ordre politique la liberté limitée par elle-même et par elle seule. Ces idées, à la rigueur réalisables sous le régime impérial, me permet-on de les introduire avec moi dans le gouvernement?... Tu te tais? On veut donc uniquement que je ne les serve plus dans l'opposition.

— C'est vrai, dit franchement Mathias. Pourquoi te cacherais-je qu'on souhaite, en t'ouvrant nos rangs, anéantir dans les rangs ennemis une puissance? Mais quoi! parce què tu nous l'apporteras, cette puissance, en existera-t-elle moins? Qu'est-ce qui t'empêchera de l'exercer parmi nous? Tu sais bien que, moi, je t'y aiderai. Rien que ton accession marquera déjà un progrès. Ton expansion libérale aura ensuite raison des influences rétrogrades. Ne fais pas de conditions d'abord; tu feras, après, les événements. Écoute, j'ai vu hier l'empereur; il est jeune, plein de bonne volonté. Je lui ai parlé de toi longuement,

et ce n'est pas la première fois. Il te connaît bien; tu es de ceux qu'on estime en les redoutant, ou plutôt qu'on redoute parce qu'on les estime. Césara! le ministère de l'intérieur n'a pas, en ce moment, tu le sais, de titulaire; il est géré provisoirement par le ministre de la justice. Eh bien, tu seras, quand tu le voudras, ministre de l'intérieur.

— Est-il possible! s'écria Césara, raillant encore.

Mais, pour tout dire, il souriait malgré lui.

On s'est consacré à une idée supérieure, on n'est pas pour cela insensible à l'affirmation de sa valeur personnelle. Césara n'était pas aussi absolument indigné que les purs l'eussent voulu peut-être, de ce prix offert à son talent. de cet hommage rendu à sa renommée.

Il resta un moment sans parler, et ce fut plutôt pour se donner le temps de rassembler ses idées qu'il reprit, toujours en riant :

— Président des Huit Mille aujourd'hui, ministre de l'empereur demain! il faut convenir, Mathias, que la transition serait un peu brusque.

— Oh! dit Mathias, on t'attendra. Six mois, un an. Cela va sans dire. Commence par n'être

plus contre nous. Pour te rapprocher de nous, tu n'as qu'à ne pas marcher.

— Ah oui ! mais je veux marcher, moi ! fit Césara en se levant.

Il se retrouvait lui-même. Il continuait sa journée. Il se rappelait son livre. Il reconnaissait son chemin et son devoir.

— Finissons ! reprit-il. La vanité peut s'amuser une minute à ce jeu ; mais il ne s'agit pas ici de l'intérêt ou de l'ambition de nos petites personnes... — Je ne parle pas de toi, Mathias ; ton domaine à toi ressort de l'ordre matériel, le pouvoir matériel y est nécessaire, tu en profites par-dessus le marché, rien de plus légitime. — Mais moi, rêveur, — ou penseur si tu veux, — je me suis donné et dévoué aux idées : il faut épouser ces belles filles-là pour elles-mêmes, et sans dot.

— Encore une fois, dit Mathias, c'est pour les idées...

— Non ! interrompit Césara, pas d'illusions et pas de malentendu ! Si, à l'heure qu'il est, ce que tu appelles le pouvoir contenait une somme plus haute de justice et de liberté, on pourrait être tenté de s'en servir pour traduire en réalités quelques-uns de ses rêves. Mais l'état actuel des cho-

ses n'admet pas cette espérance. Il n'y a pas dans votre présent assez de notre avenir. Nous sommes trop en avant, ou le temps est trop en arrière ; le fait est que l'écart entre nous ne se mesure pas. Aujourd'hui, tout ce que nous pouvons, nous, tout ce que nous devons faire, c'est d'aller au but, de nous y tenir, et de le marquer, de l'éclairer, avec tout ce qu'il y a en nous de lumière et de flamme. Sur la route, d'autres aideront à la marche ; souvent ceux qui y font obstacle. Nous restons, nous, les éternels mécontents, dévolus à l'opposition, parfois même quand notre cause triomphe. L'idéal est comme l'horizon : à mesure qu'on avance, il se déplace.

— Alors, dit Mathias, vous vous condamnez d'avance et à jamais à l'impuissance.

— Pourquoi ? parce que nous ne voulons pas de votre pouvoir ? Voilà une erreur, par exemple ! Eh ! pour les serviteurs de l'idée, le libre et triomphant exercice de leurs facultés est dans la lutte. Le pouvoir ! il serait plutôt l'obstacle : les ailes servent pour voler, gênent pour marcher. Le pouvoir ! le pouvoir ! il affirme la force, soit ; il conquiert, il possède les empires, j'y consens. Mais ce qui affirme l'idée, ce qui conquiert et

gagne les âmes, c'est bien plutôt, ne le vois-tu pas, la persécution. Les convictions des puissances de la terre ont une raison d'être assez palpable, et les ministres sont payés pour être enthousiastes. Mais attester ce qui est vaincu, honni, proscrit ; mais se déclarer pour ce qui ne rapporte qu'ironie, souffrance et misère ; mais ce qu'on a écrit de son encre le signer de ses larmes ou de son sang, — voilà l'affirmation de bon aloi, l'épreuve du diamant, la pure monnaie d'or de la vérité. La prison, l'exil, l'échafaud, voilà les vraies tribunes. Les vrais témoins, ce sont les martyrs.

Césara, parlant ainsi, allait, venait, marchait à grands pas, rayonnant et joyeux ; il était dans son élément, il avait l'air de planer : il usait en effet de son génie et de sa liberté, ses ailes.

Mathias Brenner, qui le suivait des yeux, pensif, eut tellement cette impression, qu'il se murmura à lui-même :

— Oui, mais l'oiseau ne peut pas voler toujours ; l'aigle lui-même assez souvent se pose...

Néanmoins le ministre se leva, refroidi, et un peu attristé.

— J'ai, je crois, dit-il, mal choisi mon

moment. Pour aujourd'hui, je ne prétends pas essayer de te répondre.

Il se dirigea vers la porte, et, se retournant :

— Tu ne m'en veux toujours pas de mon amitié ?

— De ton amitié, je t'en remercie toujours.

— Bien ! Nous nous reverrons. On finit par se lasser d'être le vaincu.

Césara lui posa la main sur l'épaule.

— Ah ! pardon, mon bon ! veux-tu maintenant que je te dise ? eh bien, le vaincu, c'est toi. Cela t'étonne ?... Eh ! comprends donc ! La Révolution ayant été une fois la victoire, cette victoire-là, elle dure, elle est à jamais. Nous sommes définitivement les vainqueurs. Il est vrai que, par intervalles, les anciens maîtres, en usurpant les noms et les drapeaux nouveaux, et en s'emparant, par ruse ou par force, de nos soldats et de nos armes, parviennent à ressaisir l'apparence et le prestige du pouvoir. Il est vrai que ces réactions, — reflux, nuits, hivers, — durent dans l'histoire des années. Et les traîtres, les impatientes, les imbéciles, — ceci comprend à peu près tout le troupeau des hommes, — ceux qui ne voient que le présent, ceux qui vivent au

jour le jour, ceux qui se cantonnent dans la minute, accourent et s'accumulent là où les attirent les illuminations du succès et les oripeaux de la puissance. Oui, mais, immanquablement, le printemps renaît, le flot monte, le soleil, ou le peuple, se lève... Et alors qu'est-ce que vous devenez, vous tous, pauvres Ésaüs de la victoire ?

Le ministre fronça le sourcil et demeura un instant silencieux et soucieux. Mais il reprit bientôt son calme, et, sur le seuil de la porte :

— Soit ! dit-il, tu ne veux pas être vaincu, tu n'es pas vaincu.

— Si fait ! dit César, — vaincu, mais invincible !

## XV

### MINUIT SONNANT

Quand César entra dans sa chambre, minuit sonnait à la pendule.

Sa pensée de nouveau embrassa toute cette belle et radieuse journée. Il regardait autour de

lui, rien ne lui avait fait défaut, sa volonté sur tous les points était heureuse. Miriam était à jamais sienne, il avait par la magie de son amour ressuscité cette âme. Il éclairait de sa lumière Sylvius, doux satellite. Son fils était un croyant et un vaillant, sa fille une enfant adorable. Les Vingt reconnaissaient et réclamaient son influence. Il avait exprimé son moi dans un livre qui ferait du bien à tous. Il venait d'affirmer et de prouver sa puissance morale en dédaignant et en refusant la puissance matérielle.

Volonté, prestige, ascendant, grandeur, autorité, génie, tous ces dons superbes n'ont-ils pas besoin d'être complétés par les humbles vertus qui les fécondent et les répandent, l'abnégation et le désintéressement? C'est possible. Mais, en ce moment, Césara, égal de n'importe qui, possesseur de lui-même, goûtait du moins dans sa plénitude la passion, la joie, la force qui pour cette maîtresse âme était contenue dans ce mot : pouvoir.





## DEUXIÈME PARTIE

### LA PENTE

---

#### I

#### DEUX CORELIGIONNAIRES

Dans les années où l'été se prolonge tard, l'hiver arrive brusquement, sans transition, sans ménagement. C'était l'oasis, tout à coup c'est la steppe. Le mois de novembre 1852 eut ce changement à vue.

Six jours à peine s'étaient écoulés, Miriam, seule dans sa chambre, regardait à travers les vitres closes son pauvre jardin, encore si char-

mant la semaine précédente, pris, saisi et dévasté par la gelée, les dernières fleurs tordues, les dernières feuilles desséchées. La mélancolie qui s'attache à la fin de tout ce qui fut doux et beau entraînait peu à peu dans son cœur.

Il n'était pas beaucoup plus de trois heures, l'ombre tombait déjà. Miriam n'attendait pas Césara cette après-midi. Qu'est-ce qu'il avait donc, Césara, depuis trois ou quatre jours? Il était toujours aussi tendre, et même aussi gai avec elle, ce n'était donc pas sur leur amour qu'était le nuage; mais il y avait un nuage. Oui, sûrement, Césara avait quelque préoccupation, quelque inquiétude: il n'avait rien dit, rien exprimé, rien laissé voir; mais elle, Miriam, le sentait.

En ce moment Adah entra, et vint prévenir sa maîtresse qu'il y avait en bas M. Salomon Graffen. Le banquier avait quelque chose d'important à dire à madame. Adah trouvait qu'il paraissait tout content; il était habillé comme les autres fois, et il avait l'air de s'être fait plus beau que d'habitude.

— M. Salomon Graffen, dit Miriam, me rend bien rarement visite dans la journée. Si tu m'ex-

cusais, Adah, et si je me dispensais de le recevoir?

— Oh! pourquoi donc madame ne le recevrait-elle pas?

Adah, le fidèle second de César, ne prenait du banquier aucun ombrage. Depuis des années, rien dans l'attitude et les manières de Salomon vis-à-vis de Miriam n'aurait pu éveiller la susceptibilité la plus sévère. Quelque plainte discrète corrigée par un sourire, quelque soupir d'envie à l'adresse de l'heureux César, l'élégant millionnaire ne se permettait pas d'autre allusion à ses rêves d'autrefois.

Cependant, par devers lui Salomon Graffen, en sa qualité de grande puissance, n'admettait cette paix que comme une paix armée. D'autant que la paix armée lui coûtait peut-être moins, à lui, qu'à César triomphant la victoire. Salomon avait eu et avait toujours pour Miriam un goût très-vif, mais où n'entrait guère la souffrance, et où pouvait fort bien entrer la patience. L'ardente passion durerait-elle autant que le goût persévérant? Salomon, homme positif, pensait que la question se résout souvent au profit de qui

sait attendre. Et il attendait. La beauté de Miriam, qui était surtout dans la physionomie, avait plutôt gagné depuis que Césara avait ramené au calme son âme tourmentée. Cette longue et fidèle liaison avec un homme considérable et considéré l'avait aussi mise en relief et en honneur. Salomon avait pour lui de n'être pas marié, et de pouvoir offrir à la célèbre artiste la perspective plus ou moins lointaine d'une rentrée définitive dans « le monde. » Avec cette maîtresse de maison supérieure, son salon, déjà brillant, éclipserait tout à fait le trop magnifique salon de Moïse Reinwald, richard insipide, qui, orné de sa trop majestueuse épouse, n'était en somme qu'un bourgeois étoffé.

Allons ! Salomon pouvait non pas seulement attendre, mais espérer. Et Césara devait lui fournir, et lui fournissait au même instant, d'autres avantages dont il ne se ferait pas faute d'user.

Miriam, en entrant au salon, put donc remarquer en lui cet air de satisfaction contenue que lui avait dénoncé Adah. Mais Salomon ne voulut pas convenir qu'il eût lieu d'être satisfait le moins du monde. Il est vrai que la journée

n'avait pas été mauvaise pour lui ; les Métalliques subissaient la baisse formidable qu'il avait prévue : il regagnait ses cent mille florins à Moïse et lui en gagnait deux cent mille autres<sup>1</sup>. Mais Miriam ne s'intéressait malheureusement pas assez à lui pour se réjouir de cette petite nouvelle de Bourse, et lui, il s'intéressait trop à Miriam pour ne pas être plutôt affligé d'une autre nouvelle qu'il avait cru devoir lui apporter.

— Est-ce qu'il s'agit de Césara ? s'écria Miriam.

— Il s'agit de Césara, oui, dit avec componction le banquier.

— Oh ! parlez, parlez vite !

Salomon Graffen avait sa valeur et ses qualités sans doute, mais il n'y avait guère qu'un point, un seul, sur lequel il pût avec assurance se dire supérieur à Césara. Il ne voulait pas manquer l'occasion de mettre en évidence devant Miriam cette supériorité. Là il avait tellement raison contre Césara, qu'il espérait avoir un peu raison

<sup>1</sup> Pour ceux qui ne s'y reconnaissent pas très-clairement dans la Babel des monnaies allemandes, il peut être utile de rappeler ici que le florin d'Autriche vaut un peu plus de 2 fr. 50.

de Césara. Ce fut la petite comédie qui précède quelquefois le drame.

Salomon commença donc d'un air pénétré :

— Je n'ai pas besoin, je crois, ma chère amie, de vous répéter combien j'admire et combien j'aime notre Césara. Mon dévouement à sa personne est égal à mon respect pour son génie. Il est la gloire et la force de notre parti. Il a le talent et il a le caractère. Dans cette nature si complète je ne trouve, en vérité, qu'une lacune. Une lacune, j'en conviens, assez grave. — Oh ! ne plissez pas ce front charmant ! — Je ne dirai pas, si vous voulez, qu'il manque à Césara une qualité, mais vous me permettrez peut-être de dire qu'il lui manque un défaut.

— Soit ! reprit Miriam, et lequel ?

— Césara ne voit, il ne veut voir que les côtés élevés de la vie ; les petits côtés lui échappent, ou il les méprise. Eh bien, c'est un tort. Césara est né riche, et il a épousé une femme riche. Il a eu ainsi deux fortunes, et deux fortunes considérables. Il est résulté de là que l'argent n'a jamais eu pour lui d'importance. Il en a toujours eu, il s'imagine qu'il ne peut pas manquer d'en avoir. Et il dépense, il dépense sans prévoir, il dépense

sans compter. Je ne dis pas qu'il dépense pour lui-même, égoïstement, sans intelligence et sans grandeur. Il a fait, au contraire, de ses biens le plus noble et le plus patriotique usage. Dans ses grands' domaines patrimoniaux de Galicie, ses concessions et ses immunités à ses paysans ont devancé, ont amorti peut-être, le terrible mouvement social de 1846. Il a fondé des journaux, imprimé et répandu à grands frais des livres. Il a toujours et partout soutenu les nôtres et souscrit les plus fortes sommes pour nos blessés et nos proscrits. Dans la guerre de Hongrie, il défrayait à peu près seul son bataillon. Tout cela avec une générosité admirable. Tout cela aussi avec une effroyable imprudence. L'homme fort, en se prodiguant, doit savoir se ménager. Pour faire valoir et faire durer la libéralité même, il y faut mettre la prévoyance, l'ordre et la mesure. J'ai peut-être eu quelques occasions d'en faire par moi-même l'expérience, il ne suffit pas d'avoir l'esprit pratique pour les faits généraux et dans les vues d'ensemble, il est nécessaire de descendre aux détails et de se préoccuper des moyens. L'organisateur sérieux est tenu d'être calculateur. Le génie complet est celui qui voit aussi bien de près que de



loin. Le plus grand est celui qui sait être petit...

— Oh ! en matière de finances ! interrompit Miriam, avec une moue de dédain.

Devant la confiance et l'admiration aveugles de l'amour, le grand homme d'affaires avait totalement manqué son premier effet.

Il reprit un peu sèchement :

— Ce qui est vrai est vrai en tout et partout, et la preuve, ma chère amie, la voici en trois mots : Césara est ruiné.

— Ruiné ! s'écria Miriam avec une véritable épouvante. Qu'est-ce que vous dites ? Ruiné !

Cette fois, la sensation que Salomon espérait était certainement produite. C'est de ce côté-là qu'il fallait appuyer.

Il continua avec plus d'assurance :

— J'ai dit et je répète : Césara est ruiné. Vous êtes effrayée, n'est-ce pas, parce que vous êtes surprise ? Voilà un malheur dont vous ne vous doutiez certes pas. Je crois bien ! la superbe indifférence de Césara est telle, que c'est tout au plus s'il commence à s'en douter lui-même. Il n'y songeait pas il y a quelques jours, et je ne suis pas bien sûr qu'il y croie et qu'il s'en oc-

cupe encore aujourd'hui. Sa ruine est pourtant certaine, et j'ajoute qu'elle est complète. Sa femme, qui est probablement dans ses idées de grand'seigneurie, ne s'est jamais mêlée de l'administration de ses biens; il a successivement aliéné la dot et l'héritage de sa femme. Il y a trois ans, il a cédé son hôtel de Vienne; il n'en est plus que le locataire. Dès 1847, il avait vendu, non sans de fortes pertes, la bonne moitié de ses terres de Galicie. La séquestration lui a peut-être sauvé le reste. Oui, il a encore là un beau débris, quelque deux ou trois cent mille florins. Mais quoi! c'est comme s'il ne les avait pas; ni le fonds ni les revenus ne lui appartiennent. Le gouvernement a pu revenir sur l'arrêt de saisie, mais ne révoquera sûrement pas l'arrêt de séquestration. Ainsi, à l'heure présente, Césara n'a plus rien, absolument rien. Je me trompe, il a des dettes.

Salomon s'arrêta pour observer Miriam, qui répétait avec consternation : Ruiné!

Cependant elle releva la tête.

— Eh! mais, dit-elle, il reste encore à Césara sa plume; il lui reste son talent, sa réputation, sa popularité d'écrivain. *L'Histoire des*

*Slaves*, dont il n'a presque rien tiré, a été pour les libraires une fortune.

— Oui, reprit Salomon, et il a là un livre tout prêt, n'est-ce pas? *le Droit nouveau*, un seul volume, mais important, mais superbe, et promis à un succès éclatant. Le fâcheux, c'est que ceci rentre dans ses dettes. Le livre a été payé d'avance, il le doit, et c'est à nous qu'il le doit.

— A vous?

— Eh ! sans doute. Voici ce qui s'est passé, et ce qui achèvera d'établir pour vous sa situation. L'année dernière, à pareille époque, Césara est venu me trouver; il avait besoin de cinquante mille florins. Il offrait en gage et en paiement ce livre non écrit encore. Il demandait, à moi et à nos amis, de faire pour lui ce qu'il avait cent fois aidé à faire pour les nôtres dans des circonstances analogues, et d'acheter d'avance son livre par souscription. J'ai conseillé à Césara d'attendre d'abord qu'il fût nommé président des Vingt. Puis, l'élection achevée, nous avons eu bientôt couvert la souscription, moi, Franz Golling, Ludwig Stern, Miklas et d'autres. Le livre sera peut-être saisi, supprimé, ce ne sera rien, ce sera tant mieux; il s'agit ici, non de spéculation,

mais de propagande. Le point essentiel, c'est que l'ouvrage n'appartient plus à l'auteur. Le point grave, c'est que depuis un an, les cinquante mille florins ont rejoint le reste.

Le lendemain de votre arrivée, j'ai montré à Césara nos comptes. Il a fait traite sur moi de cinquante-deux mille florins. Maintenant il nous demande de lui avancer de nouveau cent mille florins sur une *Histoire des Allemands* qu'il va commencer. L'œuvre pourra être magnifique, l'affaire splendide. Seulement l'échéance, pour le coup, sera un peu bien longue. Une telle histoire ne s'improvise pas ; Césara a mis dix années de sa vie dans *les Slaves*. De plus, s'il faut à Césara cinquante mille florins par an, où s'arrêtera-t-il ? Je ne suis malheureusement pas son seul créancier. Dois-je laisser nos amis s'engager avec lui dans un tel inconnu ? Puis-je même, cette fois, leur dissimuler la situation de Césara jusqu'après sa réélection ? Césara lui-même, dans sa loyauté fière, n'est pas de cet avis. Est-ce à dire pourtant que nous pouvons et que nous allons abandonner notre chef et notre ami ? Telle n'est pas, certes, ma pensée. Mais enfin je devrai avertir tous ceux qu'on pourrait appeler les co-intéressés de la vie

de Césara, comme je devais, n'est-ce pas, vous avertir vous-même?

— Ah! oui, bien! vous deviez m'avertir?... dit Miriam très-émue. — Mais voyons, moi, mon cher banquier, puisque tout le peu que je possède est chez vous, dites-moi, où en suis-je?

Salomon pensa : Elle est inquiète!

Il reprit :

— Ma chère cliente, vous avez à vous, je ne dirai pas l'aisance, mais à peine le nécessaire. En tout cas, vous n'avez pas la fortune, — la fortune que vous méritez, que je voudrais vous voir, et qui ne serait que le cadre tout simple de votre talent et de votre grâce.

— O poète, des chiffres, s'il vous plaît! dit en riant Miriam, avec une visible impatience.

— Eh bien, depuis douze ou treize ans, vous avez dû verser chez moi de quarante à cinquante mille florins environ. Mais — je dois vous l'avoir déjà dit — j'ai été naturellement à même de doubler ce petit capital, en vous attribuant des actions au pair, en faisant votre part dans des opérations avantageuses, en vous associant même pour une somme à ma pauvre baraque. — Oh! vous n'allez pas encore me remercier, j'espère!

je n'ai fait pour vous que ce que je fais pour d'autres amis, surtout pour des amis artistes, et vous ne me devez absolument rien pour ce qui ne m'a absolument rien coûté. — Cela étant, vous avez, et vous touchez bon an mal an, de 6 à 7,000 florins de revenu. Mais, si vous vouliez réaliser votre capital, il ne représente guère que cent mille florins.

— Cent mille florins ! répéta Miriam.

— Pas davantage. Vous avez de plus, il est vrai, cet hôtel qui, bien situé, peut dans de bonnes conditions de vente valoir soixante-dix ou quatre-vingt mille florins.

— Ah ! quatre-vingt mille florins ? dit Miriam.

— N'importe ! reprit Salomon, même n'ayant plus de loyer à payer, vous n'avez évidemment pas un revenu suffisant pour vos dépenses. Il faut donc que Césara y supplée...

— Vous vous trompez, dit Miriam, six mille florins suffisent à mes dépenses, et même à mes fantaisies. Vous ne connaissez pas Adah. Allez ! les fournisseurs la connaissent ! Elle est le désintéressement pour elle, et, pour moi, la rapacité. Je n'ai jamais eu à demander à Césara de l'argent. C'est égal ! je pense maintenant que j'ai

dû lui en coûter beaucoup, à ce pauvre ami. Il s'est chargé d'abord du jardin : c'est ce qu'il appelle m'offrir son bouquet. Il a fait construire la serre ; il m'a amené de Galicie un ancien serviteur de sa maison, un jardinier admirable, et avec lui sa femme, qui, dirigée par Adah, est devenue une cuisinière sans pareille, et Jean, leur garçon, qui fait le gros du service. Césara a renouvelé dans la maison tous les meubles, il m'a donné des bijoux, des étoffes. De l'art, tout cela, mais de l'art qui n'est pas seulement précieux, qui est cher ! Ajoutez nos voyages, nos séjours à l'étranger. Oui, oui, j'ai dû contribuer un peu à le ruiner !

— Beaucoup moins que je n'aurais cru, dit Salomon. Cependant, Césara ne dépensât-il ici que six ou sept mille florins, cette surcharge insignifiante lui serait peut-être à lui trop lourde. Vous agirez donc, chère amie, avec sagesse et dévouement en pensant à la lui épargner. Dites-vous cela dans son intérêt même, et quoi qu'il vous en coûte.

— Quoi qu'il m'en coûte?... Comment ? demanda Miriam.

— Oui, je suppose, je crois qu'il pourra

vous en coûter de... de dénouer cette liaison...

— Rompre notre liaison ! vous dites qu'il faudrait rompre notre liaison !

— J'ai dit : dénouer. Eh ! ne se dénouerait-elle pas d'elle-même ? Encore une fois, ce sera le mieux pour Césara. Mais, quelle que soit mon amitié pour lui, laissez-moi parler à présent de vous et pour vous.

Elle le regarda, étonnée. Il lui prit gravement la main, et continua d'un ton paternel :

— Laissez parler un ami qui vous est dévoué, qui vous était dévoué avant Césara, et tout aussi tendrement que lui. Vous êtes, par le charme, plus jeune que jamais, et cependant plus sérieuse par la pensée. Le sérieux de la vie va donc commencer à vous apparaître. Vous inspirez la passion toujours, vous y voudrez maintenant mêler la raison. Et si, libre de l'engagement ancien, vous en acceptez un nouveau, ne devrez-vous pas, en même temps que le bonheur pour le présent, y chercher pour l'avenir la sécurité, l'honneur, et, pourquoi ne pas le dire ? la richesse, qu'on serait si fier...

Mais Salomon n'acheva pas sa phrase entortillée ; Miriam la coupa par le plus frais, le plus



sonore, le plus invincible éclat de rire. Il resta interdit, embarrassé, essayant de rire aussi.

— Folle ! dit-il.

— Juif ! souffla-t-elle.

Et l'injure était si drôle dans sa bouche et si légère dans son rire, qu'il n'y avait vraiment pas moyen de s'en fâcher.

— Allons ! qu'y faire ? reprit Salomon contrit, vous déraisonnez encore comme Césara, et pour Césara.

— Eh ! oui, mon ami, vous me demandez de calculer, et j'aime. Il y a aujourd'hui six jours, dans cette pièce où nous sommes, dans cet air que nous respirons, Césara m'a dit que j'étais son enfant et que j'étais sa femme. Eh bien, je suis son enfant pour déraisonner, soit ! mais je serai sa femme pour le servir.

— Qu'est-ce donc que vous comptez faire ?

— Monsieur mon banquier, veuillez prendre en note « mes ordres ; » je crois que c'est là le terme. Réalisez tout ce que je possède, et envoyez-moi le plus tôt possible mes cent mille florins.

— Comment ! vous voulez... ?

— Je veux préserver mon Césara de tout souci ; je veux ne pas le laisser discuter, juger, blâmer ;

je veux assurer sa réélection de chef des Huit Mille.

Cette réélection, la pauvre Miriam ne se doutait pas à quel point elle venait de la compromettre.

## II

## MIRIAM SUPPLIANTE

Le lendemain, vendredi soir, Césara et Miriam, assis dans le petit salon arabe, avaient une de ces douces querelles où chacun des deux querelleurs est du parti de l'autre : lutte de générosité, combat de tendresse.

Miriam suppliait Césara d'accepter, non comme don mais comme prêt, sa petite fortune. Césara sommait Miriam de la garder.

Salomon Graffen était allé chez Césara dans la journée. Il avait été amical avec quelque froideur. Il en voulait évidemment un peu à Césara de ce qu'il n'avait pu le supplanter. Il avait cru devoir venir lui faire part des intentions de Miriam. Césara l'avait prié, jusqu'à nouvel avis, de n'en pas tenir compte.

Et Césara, charmé mais nullement convaincu, écoutait en souriant Miriam lui développer ses raisons avec beaucoup d'animation, de grâce et d'amour.

— Ah ! Dieu ! songe donc, mon Césara, disait-elle, tu me permettrais de faire à mon tour pour toi cette petite chose : comme ce serait généreux à toi ! Tu ne peux pas ne pas avoir cette générosité-là, toi qui les as toutes. Oui ! après m'avoir donné, m'avoir prodigué tous tes trésors, tu daignerais prendre ma pauvre obole, et tu ne rirais pas, et tu me remercieras gravement, et tu ferais semblant de croire que je te fais un sacrifice : un sacrifice, quelle récompense ! Des objections, tu ne peux pas en avoir. Cet argent-là est pur. Je l'ai gagné par mon travail. Il est honorable, et tu me dois de l'honorer en voulant bien t'en servir. Le monde n'a rien à voir et rien à reprendre là-dedans. Hier, pendant que Salomon Graffen déroulait ses petits systèmes, j'ai bien pensé un instant à trouver un prétexte pour retirer mes fonds de chez lui, en lui en taisant la destination véritable. Mais il aurait eu des soupçons, et nous aurions eu l'air de nous cacher. C'est ce qu'il ne fallait pas. Je sais, mon Césara,

que ce n'est pas ta coutume et ton idée, et que tu ne veux marcher qu'au grand jour et le front haut. Et puis, pourquoi se cacher ? Je reprends mon petit capital chez Salomon Graffen, qui le faisait fructifier pour des industries et des commerces que j'ignore. Je le porte chez Césara, qui en fera sortir un grand livre. Car, j'y pense, ce n'est même pas là un prêt ou une avance que je demande à faire, Césara, c'est un placement, c'est une spéculation. Dans la publication de ton *Histoire des Allemands* il n'y a pas seulement une belle idée, il y a un succès énorme. Enfin, j'ai bien le droit de te demander la préférence pour être ton libraire et ton éditeur. Tu ne peux pas m'empêcher de faire une bonne affaire.

— Oui, mais, dit Césara, le livre n'est pas même commencé. En attendant qu'il soit publié, comment vivras-tu ?

— Eh donc ! je travaillerai ! Mon ami, veux-tu que je t'avoue une chose ? eh bien, je m'ennuie un peu de ne plus gagner d'argent. Je ne joue plus que chez moi, dans des soirées du monde ou dans des concerts de bienfaisance. C'est grande dame, je sais. Mais l'artiste voit bien mieux la représentation de sa valeur, quand elle monnayée.

Ce n'est pas pour l'argent ! Mais l'argent qu'on gagne n'est pas du tout comme l'argent qu'on a : il vit, il rit, il est amusant. Sais-tu bien qu'en une saison, je gagnerais le double de mon revenu de l'année ! Il paraît qu'à Pesth je récolterais des sommes folles. Et, pendant que je ferais mon état, je penserais que je t'aide un peu dans ton œuvre. Ami, est-ce que tu me refuseras d'apporter à ton monument mon grain de sable ?

Césara goûtait le charme d'entendre parler ainsi Miriam avec un peu d'étonnement. Ce qu'elle disait lui était assez nouveau. Jusque-là c'était toujours lui qui avait donné ; c'était à lui qu'on voulait donner à présent. Il ne pensait pas à accepter, mais enfin on pensait à lui offrir. A-t-on vu ! voilà Miriam qui pouvait lui être utile ! voilà son enfant qui se proposait pour l'aider !

Parce que c'était elle, il n'était pas blessé, il était touché. Cet aspect inconnu de son amour ne lui déplaisait pas. Il approuvait cette ambition de reconnaissance ; il en était attendri pour lui, et fier pour elle.

Césara avait besoin de cette consolation. Tandis que sans trop rien dire il laissait dire Miriam, il

y avait au fond de son esprit d'autres soucis et d'autres amertumes.

Salomon Graffen, dans sa visite, ne lui avait pas parlé seulement de la proposition de Miriam. Salomon avait vu, le matin, Franz Golling, et il avait cru devoir prévenir de la nouvelle demande de Césara le plus fort souscripteur et le principal intéressé. Il disait l'avoir trouvé récalcitrant. Salomon aurait même vertement relevé cette phrase impertinente et injurieuse de Franz Golling : — Eh quoi ! Césara voudrait nous imposer un nouveau sacrifice pour un autre ouvrage, et il ne nous a pas même livré le manuscrit du premier... ! Au reste, cette absurde récrimination n'avait pas étonné Salomon de la part de Franz Golling. C'était un honnête homme, c'était un bon citoyen, mais c'était un auteur malheureux. Il aurait toujours de la peine à pardonner à Césara les grands succès de ses livres. Dès l'année dernière, il avait subi plutôt qu'il n'avait accepté la fière autorité de Césara. Mais Salomon ne devait pas cacher à Césara que, cette année, il manifestait nettement l'intention de poser et de soutenir la candidature de Ludwig Stern à la présidence des Vingt.



Césara, entier et absolu, haut et hautain, n'était pas l'homme des petits débats et des luttes journalières. Ce qu'il lui fallait, c'étaient les grands dangers et les grands obstacles. Il n'était enthousiaste et puissant qu'aux actions qui en valaient la peine. Les mesquineries et les taquineries n'excitaient en lui que le dégoût et le dédain. Il se pliait mal aux habiletés et aux condescendances. Il acceptait peu les adversaires avec lesquels on est obligé de se baisser. Il se sentait égal à la grandeur, il se faisait égal à la faiblesse, mais il était ou inférieur ou supérieur — comme on voudra — à la médiocrité.

Dans l'après-midi, il envoya chez Franz Golling le manuscrit du *Droit nouveau*.

Puis, il écrivit à Salomon Graffen qu'il le priait de ne pas donner suite au projet de faire publier par ses amis l'*Histoire des Allemands*.

Il maintenait d'ailleurs fermement sa candidature à la présidence des Vingt.

Voilà les ennuis qu'il avait dans la pensée, tandis que Miriam le suppliait si doucement de la laisser à son tour lui être bonne à quelque chose.

Et il lui répondait :

— Eh bien, chère aimée, nous verrons. Je te prie seulement d'attendre. Je ne te dis pas non.

Mais, bien entendu, il se disait non à lui-même.

### III

#### SYLVIUS FURIEUX

Le 15 novembre, jour de l'élection du président des Vingt, la réunion, qui eut lieu chez Salomon Graffen, fut pleine de tumulte et de tempête.

Personne n'y manquait, excepté les deux candidats, Césara et Ludwig Stern. Selon l'usage et la convenance, ils ne devaient venir qu'au moment du vote, à dix heures. Et pendant qu'on les débattait bruyamment en haut, ils causaient paisiblement ensemble au rez-de-chaussée.

Césara n'avait voulu voir et n'avait vu aucun de ses électeurs.

Ludwig Stern s'était aussi abstenu de toute visite. Mais Franz Golling s'était fort remué et multiplié pour son candidat. Franz Golling avait



lu, dans le manuscrit, le livre de Césara ; il le trouvait superbe et le croyait appelé à un éclatant succès. Se rendait-il compte à lui-même que là était la cause de son animosité ? Non, il était sincère, il cherchait et il se donnait d'autres raisons moins personnelles et plus acceptables.

La demande des cent mille florins avait eu beau être retirée par Césara, elle n'en fut pas moins contre lui le sérieux grief et l'accusation redoutable.

— Nous ne devons cependant pas, disait Franz Golling, accepter de ces royautés démocratiques. Le premier appel de fonds pouvait n'être qu'un accident, le second prendrait un peu trop la tournure d'un budget.

Il n'en fallait pas davantage pour changer le vent et l'opinion, si favorables, le mois précédent, à Césara. Il y avait bien longtemps que les Vingt l'entendaient appeler et surtout l'appelaient le Grand.

On a dit que le parti républicain est le parti de l'envie. Cet aimable sentiment n'a pas de cocarde, il est de tous les partis : l'envie n'est pas républicaine, hélas ! elle est humaine. Seulement, elle a plutôt chez les républicains sa raison d'être,

nous allions dire sa légitimité. La démocratie a plus à redouter les usurpateurs et les despotes. Puis, comme elle est le droit absolu, toutes les inégalités lui pèsent, les inégalités naturelles aussi bien que les autres. Pourquoi des maîtres et des esclaves ? soit ! Mais pourquoi des génies et des idiots ? pourquoi des dieux et des gueux ? C'est là une énigme qui trouble et blesse la conscience. Elle devra être expliquée. Nous croyons qu'elle le sera. Le Jugement dernier pourrait bien être, non pas, selon l'opinion vulgaire, Dieu jugeant les hommes, mais les hommes jugeant Dieu.

Jusque-là, bah ! faisons-lui crédit !

Sylvius, qui était naturellement resté en dehors de l'action de Franz Golling, ne mettait pas en question une minute la réélection de Césara, et, à cinq heures, le quittant chez Miriam, il lui avait dit : A ce soir, mon président ! Il n'avait pas même remarqué le geste de doute de Césara. Le bon musicien, qui croyait venir à un concert d'éloges, fut stupéfait de tomber dans un charivari de reproches.

A son arrivée, Hartmann, — celui qui s'était nommé lui-même accusateur public, — était en

train de dresser contre Césara un réquisitoire en règle.

Sylvius, voyant que personne ne lui répondait, osa demander la parole, et rappela simplement tout ce qu'avait fait Césara pour la cause, tout ce qu'il avait souffert.

— Il a été payé ! s'écria Franz Golling ; est-ce qu'il n'a pas eu, lui, les fanfares du succès, les tintamarres de la gloire !

Ce fut le signal de clameurs et de récriminations de toute sorte.

Hartmann criait : C'est un ambitieux !

Jean Myron : C'est un faiseur de phrases !

Michel Coppola : C'est un noble !

Nahum Schwerz : C'est un spiritualiste !

Salomon Graffen, en sa qualité de maître de la maison et de président provisoire, n'émettait aucune opinion et gardait une neutralité désespérante. Il rappela pourtant l'assemblée au calme, et donna la parole à Franz Golling pour résumer la question.

Franz Golling dit qu'il ne voulait certes pas jeter l'ombre d'un doute sur l'intégrité de Césara. Mais, enfin, deux candidats étaient en présence. Il comparait les caractères : ils étaient

aussi fermes, aussi grands, aussi purs l'un que l'autre. Mais il comparait les situations : il voyait, d'un côté, un illustre avocat, en pleine possession de son talent, de sa fortune et de sa renommée ; de l'autre, un grand seigneur, habitué à la haute et large vie, et, pour le moment, ruiné !

Le parallèle ainsi posé fut approuvé par l'acclamation unanime.

Sylvius commençait à s'animer.

— Vous oubliez, dit-il, que ce grand seigneur est aussi un grand travailleur ! Eh ! s'il traverse une passe difficile, voici la conclusion vraie : Vous n'ajoutez pas à l'honneur de Ludwig Stern en le nommant, vous doutez de l'honneur de Césara en ne le nommant pas.

Mais Sylvius fut accueilli par des vociférations et des huées.

— Il faut donc le nommer président à vie ?

— Président héréditaire ?

— Nous ne voulons pas de pontifes !

— Ce républicain à qui il faut une liste civile !

Oh ! alors, Sylvius, — qui l'aurait cru ? — Sylvius se mit en colère ! Sylvius éleva la voix, Sylvius domina le tumulte. Seulement sa violence même

était encore pleine d'affirmation et d'enthousiasme.

— Allez ! cria-t-il, injuriez, tempêtez, vous aurez beau faire, les partis sont petits et ingrats, mais les idées sont grandes et pures ! les hommes sont méchants et stupides, mais l'humanité est adorable et sublime !

— Silence, l'artiste ! cria Michel Coppola.

— Il vient nous donner des raisons de sentiment ! ricana Nahum Schwerz.

Mais Sylvius était lancé :

— Je donne des raisons de sentiment... Après ? Ah ça ! je veux croire que vous avez tous des âmes. Pourquoi avez-vous donc peur et honte de vous en servir ? Pourquoi, en ce monde, est-ce le corps, ou au plus l'esprit, qui agit, qui parle, qui aime, qui gouverne ? Quant à moi, qu'on me blâme ou qu'on me raille, tant pis ! j'use de mon âme : je me dis qu'elle est immortelle, et que je n'en verrai pas le bout !

On voit jusqu'où s'oubliait Sylvius. Heureusement dix heures sonnèrent, la discussion fut close. On allait procéder au vote.

Césara et Ludwig Stern entrèrent, se donnant le bras.

Césara déposa son bulletin ouvert, en disant :

— Moi, je vote pour Ludwig Stern.

Ludwig Stern dit à son tour :

— Je vote pour Césara.

On les applaudit tous les deux.

Le dépouillement du scrutin donna à Ludwig Stern dix-huit voix, et à Césara deux, celle de Ludwig Stern et celle de Sylvius.

— Vivat ! dit gaiement Césara ; c'est mon candidat qui l'emporte !

#### IV

MATHIAS, ÉCRIVANT A CÉSARA, RÉPOND A SYLVIVS

On a raison de dire que la rapidité des informations est aujourd'hui extraordinaire. Césara, en rentrant chez lui, fut surpris d'y trouver déjà ce billet, qu'on venait d'apporter à l'instant :

« Voilà ce que c'est que de servir la cause de la démocratie ! Est-ce que les idées peuvent vous protéger et vous grandir, quand elles sont représentées par la Collection, envieuse, injuste et

inintelligente? Plus vous aurez montré de courage, de dévouement et de génie, plus vous serez jalouse, suspecté et calomnié. Quand, au contraire, les idées sont incarnées dans un seul homme, le prince, ce sera son intérêt de défendre et d'élever ses auxiliaires contre leurs ennemis ; il en aura la volonté, et il en aura le pouvoir.

« MATHIAS B. »

## V

### DIVERS INVENTAIRES

Césara, haussant les épaules aux défections des hommes et du sort, se réfugia dans le travail.

Il voulait, avant tout, publier son livre. Il le revit, le compléta, l'acheva. Là était sa pensée, sa vraie force. Là serait sa revanche et sa victoire.

Tout en corrigeant les épreuves du *Droit nouveau*, il recueillait des notes et posait des jalons pour sa grande *Histoire des Allemands*.

Il était tellement absorbé par ces travaux et ces projets, qu'il ne prit pas une part très-active aux

premières délibérations de la Diète. Les questions qui s'y agitaient n'avaient pas d'ailleurs d'importance réelle, et il n'y parla qu'une fois ou deux.

Il était obligé aussi d'assister un peu moins régulièrement aux réunions des Vingt : ce qui le contrariait, car il ne voulait pas avoir l'air de boudier ses anciens amis. Sans doute leur vote ingrat contre lui avait été un vote de défiance ; mais, ils avaient pu lui faire l'injure, lui ne devait pas l'accepter.

Cette vie active de la pensée, qui plaisait tant à Césara, était malheureusement gâtée et troublée par ces préoccupations inférieures qui lui répugnaient tant. Ainsi que Salomon l'avait dit à Miriam, Césara n'avait jamais su ce que c'est que de manquer d'argent, ou que de s'en passer. Et voilà qu'aujourd'hui, dans la pleine possession de sa puissance et de sa richesse morales, il devait commencer ce ridicule apprentissage ; ces nécessités misérables le tenaient, le pressaient, le harcelaient ; il avait à faire des comptes, à remuer des factures, à parler à des créanciers !

Césara était un lutteur. Il avait fait ses preuves. Que le malheur le visât à la poitrine, à la tête, au cœur, il était prêt ; mais quoi ! à la po-



che ! Il mettait la destinée au défi des grands coups et des blessures fières ; mais il reculait devant les piqûres, il avait peur du duel à l'épingle.

Il fallait pourtant bien s'y résigner, il fallait s'y mettre : il aligna des chiffres, il fit des additions, il dressa son bilan.

A l'actif, c'était fort simple : zéro. Il y avait les biens séquestrés de Galicie ; mais il ne devait, en conscience, les compter que « pour mémoire. » Il y avait aussi une assez riche galerie de tableaux et d'assez beaux diamants ; mais il ne pouvait cependant pas faire entrer en compte l'anneau de sa femme et le portrait de sa mère.

Au passif, quarante mille florins de dettes. Bagatelle assurément pour un grand seigneur : un gentilhomme se doit de devoir au moins un million. Mais il ne faut pas oublier que Césara était un gentilhomme républicain : il ne jouait pas avec la dette, il ne se moquait pas du travail de l'ouvrier ou de l'avance du commerçant, il ne bernait pas M. Dimanche. Il avait la probité roturière. Il devait quarante mille florins, il les payerait — comme un bon bourgeois.

Mais avec quoi et comment les payerait-il ? avec quoi et comment vivrait-il désormais ?

Pour liquider le passé, pour défrayer l'avenir, il ne restait absolument à Césara que cette valeur signalée par Miriam à Salomon, cette petite chose légère et précieuse, sa plume.

Ici encore, Césara fronçait le sourcil et se mordait la lèvre. Il avait sur ce point des délicatesses singulières. Toujours il avait donné pour rien tout ce qui valait en lui quelque chose, il allait donc falloir qu'il se mît à le vendre ! Il n'avait pas plus fait prix de son talent et de sa pensée que de sa conviction et de son courage. Ce qu'avait rapporté l'*Histoire des Slaves*, il l'avait en totalité distribué à des compatriotes malheureux. Il ne lui avait pas semblé qu'on lui achetât le *Droit nouveau*, œuvre de propagande livrée pour la propagande aux plus riches de son parti. C'est pourquoi il leur aurait volontiers cédé dans ces conditions sa nouvelle Histoire. Mais à présent il devait se résoudre à trafiquer directement de ses ouvrages, et à ne donner que contre écus sa marchandise.

Le métier l'ennuyait et lui coûtait à faire. Il ne comprenait pas du tout le sentiment d'artiste qui faisait trouver à Miriam une valeur mieux sonnante et plus joyeuse à l'argent gagné par le

travail. Là-dessus, Césara était évidemment resté aristocrate. Était-ce bien ou mal à lui? nous ne voulons ni l'en blâmer ni l'en louer; c'est une note que nous prenons.

Enfin! il fallait gagner sa vie, n'est-ce pas? et Césara n'avait pas le choix des ressources. Il s'adressa aux libraires-éditeurs de l'*Histoire des Slaves*, et leur proposa l'*Histoire des Allemands*, avec quelque brusquerie: — La voulez-vous? L'affaire, oui ou non, vous va-t-elle? — Le marché fut conclu à des conditions plus avantageuses pour eux que pour lui. Ils obtinrent la toute propriété perpétuelle et absolue de l'ouvrage, moyennant dix mille florins par volume, une fois payés.

Et jamais ils ne voulurent consentir à payer plus d'un volume d'avance.

Pour le surplus de sa dette, il fallait donc encore que Césara trouvât et achetât cette denrée, la plus rare et la plus chère de toutes: de l'argent comptant. A aucun prix il ne se serait exposé auprès de Salomon Graffen, non pas même à un refus, mais à une simple hésitation. Il lui tardait assez déjà de lui rembourser les deux mille florins qu'il lui devait.

Ses éditeurs lui parlèrent de Moïse Reinwald.

Pourquoi pas Moïse Reinwald ? Ce banquier avait la pratique du gouvernement ; mais les écus n'ont pas de couleur politique ; Césara acceptait ce vendeur d'argent tout comme un autre.

Et le vendeur accepta l'acheteur avec plus de facilité qu'on n'eût pu le croire. Le banquier d'État ne fit attendre sa réponse qu'une demi-journée. Après quoi, il ouvrit à Césara, sur la seule garantie de sa signature, le crédit dont il avait besoin, et devint ainsi son unique créancier. Il fut stipulé dans le traité des libraires que les intérêts de la somme seraient prélevés sur le prix du livre.

Tout ceci fut plus lourd à remuer à Césara que la montagne au titan vaincu.

Maintenant, combien pouvait-il écrire de volumes par an ? Deux tout au plus. Les intérêts de banque payés, Césara aurait donc, pour sa dépense annuelle, dix-huit mille florins, à peu près quarante-cinq mille francs en argent de France.

Pour lui ce n'était pas beaucoup. Enfin, c'était assez peut-être. Oui, mais peut-être?... Il allait avoir, en tout cas, à se régler, à se limiter,

à tâter sa poche, à compter ses écus, à faire des économies. Ce n'était plus la tranquille et large liberté qu'il avait toujours eue, cela ! ce n'était pas même ce qu'on appelle l'indépendance ! C'était donc la gêne.

S'il ne s'était agi que de lui, pardieu ! il serait allé vivre à côté de Sylvius, et comme Sylvius. Lui, il n'avait pas de besoins, il n'aurait pas de regrets. Mais il était inquiet et exigeant pour les autres.

En attendant, il dit à Miriam qu'il était très-content, qu'il avait vendu son Histoire un prix magnifique, et qu'il était entièrement tiré d'affaire. Elle avait été bien admirable et bien dévouée ; il était bien heureux de lui avoir la reconnaissance, mais — ce n'était leur faute ni à lui ni à elle — il n'avait pas besoin du service. Il n'y avait rien du tout à changer dans la maison à la dépense. Seulement, il aurait peut-être, lui, à se modérer un peu dans la fantaisie.

Miriam ne demandait pas mieux : elle avait eu une si belle peur et un si gros remords d'avoir pu être pour quelque chose dans les embarras du bien-aimé ! Et, vraiment, elle n'avait pas toujours approuvé les profusions de Césara. Se

priver quelquefois, ne pas s'accorder tout, cela fait mieux sentir le prix de ce qu'on a.

Miriam était charmante de parler ainsi ; mais Césara s'irritait d'être obligé d'y regarder à deux fois pour une emplette, et d'avoir souvent à se refuser un cadeau pour elle. Il était naturellement donnant et généreux, et voilà qu'il ne pouvait plus l'être. Il y avait en lui des qualités qui souffraient.

Un marchand de tableaux vint lui montrer un dessin important du Corrège, un ravissant groupe d'enfants, une étude très-finie pour la *Camera di san Paolo*, que Césara et Miriam avaient tant admirée ensemble. Le prix était de quinze cents florins, et ce n'était pas cher. Césara hésita, marchanda, offrit douze cents florins. Quand il se décida, le dessin était vendu à Salomon Graffen.

Là n'étaient pas encore ses plus graves soucis.

Césara avait à penser et pensait à sa femme et à sa fille.

Sa femme, elle avait été si noble, si confiante ! Sur ces questions d'argent, elle ne l'avait jamais tourmenté, elle ne l'avait pas même interrogé.

Il était le maître. Il lui demandait sa signature, elle la lui donnait, sans s'informer seulement de ce que cela voulait dire.

Est-ce qu'il était possible qu'il lui manquât jamais quelque chose, à elle ! est-ce qu'il était possible qu'elle eût à faire un souhait, à regretter un caprice !

Et sa fille ?... Mais, pour elle, Césara, Dieu merci, avait le temps, il ne s'agissait là que de l'avenir, Lina était bien enfant encore.

Un jour, à la fin du mois de janvier, Césara disait à son fils que le livre du *Droit nouveau* allait paraître le lendemain.

— Ah ! bonne nouvelle ! fit Thadée, et je m'en réjouis doublement. Tu seras un peu plus libre, père ; nous t'aurons un peu plus à nous ; tu descendras plus souvent le soir au salon ; tu verras ce qui s'y passe.

— Eh ! que s'y passe-t-il donc ?

— J'ai hésité, j'hésite à te le dire. Je doutais et je doute encore. Je crois que ma mère et Lina se cachent un peu de moi. Mais, enfin, si je peux t'épargner, nous épargner à tous un chagrin...

— Oh ! parle donc ! parle vite.

— Tu sais que le régiment de Conrad Gradiwill est maintenant en garnison à Vienne. Tu as même vu ici une fois ou deux ce jeune homme. Il ne venait pas très-assidûment d'abord. Il est venu ensuite trois ou quatre fois par semaine. Il vient à présent régulièrement tous les soirs.

— Comment ? quoi ? qu'est-ce donc que tu crains ? Lina est trop jeune !...

— Lina aura dans quelques mois dix-sept ans. Accepterais-tu ce beau militaire pour genre ?

— Oh ! grand Dieu ! jamais de la vie !

Le soir même, Césara vint au salon. Conrad Gradiwill y était déjà.

C'était bien le plus « charmant cavalier, » la tête la plus ravissante, des traits réguliers et fins, la taille haute et droite, prise et cambrée dans le plus élégant et le plus blanc des uniformes.

Il parut assez intimidé par la présence de Césara. Il parlait peu. Il semblait poli, modeste et doux. Au fond, insignifiant.

A la fin de la soirée, Ottilie et Lina venaient de se retirer ; Thadée reconduisait les derniers visiteurs, parmi lesquels se trouvait Conrad ; Césara suivait des yeux le jeune officier. Lina



rentra à pas suspendus, et tout à coup demanda à son père :

— Qu'est-ce que vous dites de M. Conrad ?

Césara se retourna, et, la regardant :

— Eh ! mais, il est fort bien.

Elle devint pourpre, il devint pâle.

— Il vous plaît ? dit-elle. Que je suis contente ! que vous êtes bon ! Oui, vous avez toujours été bon pour moi. Aussi, écoutez : Il faut que je vous dise, à vous. Maman sait tout, maman m'approuve. Mais ne le dites pas à ce méchant noqueur de Thadée, ne le dites même pas à mon père...

Thadée rentrait. Elle s'enfuit, en glissant à l'oreille de Césara :

— Je l'aime.

## VI

### LE DROIT ANCIEN

Césara passa cette nuit-là dans l'angoisse.

Sa fille bien-aimée allait souffrir, et souffrir par lui, souffrir par sa faute. Vis-à-vis de cette

enfant innocente, il se sentait, il était coupable. Il avait manqué à son devoir, il avait manqué à son droit. Il avait été un père faible, c'est-à-dire un mauvais père. Il s'était amusé de son enfant comme d'un jouet, et le pauvre jouet serait brisé peut-être. Lui qui prétendait conduire, et même « refaire » les âmes, il avait abandonné et négligé celle-ci, la plus sacrée et la plus chère. Il l'avait laissée à elle-même, il ne l'avait pas instruite, il ne l'avait pas armée.

Voilà ce que c'est ! on se figure toujours qu'on n'est pas en temps de lutte et de guerre, et on s'oublie, on s'endort, on ne veille pas sur tous les points, on laisse une porte ouverte ! et, pendant que la sentinelle est occupée ou distraite, l'ennemi entre, se saisit de ce que vous avez de plus précieux, et l'emporte.

Ah ! maintenant aussi il y a tant à faire ! on a tant de labeurs, de soucis, de passions ! on a tant de devoirs : devoirs envers tous, envers les siens et envers soi-même ; devoirs envers le présent et envers l'avenir ! il faut mener de front l'action, l'œuvre et la vie ; il faudrait se multiplier !... Eh bien, qu'on se multiplie !

Il s'agissait pourtant de prendre un parti. Ce

mariage était de toute manière impossible. Il le serait du côté du père de Conrad, quand le baron Gradiwill saurait que Lina n'avait plus de dot. Mais, que Lina fût pauvre ou riche, lui, Césara, ne consentirait jamais à donner sa fille à cet officier, fils de Waldemar.

Par bonheur, il devait assurément être temps encore ; cet amour ne pouvait pas avoir jeté des racines bien profondes : Lina était une enfant qui avait un caprice d'enfant, voilà tout. Justement parce que la chère âme était restée faible et légère, on aurait sans grand effort raison d'elle.

Seulement, il n'y avait pas une minute à perdre. Il fallait sur-le-champ vouloir, il fallait agir.

Césara, le matin venu, fit demander à sa femme un moment d'entretien chez elle.

Otilie s'attendait à cette explication, à cette crise. Lina, la veille, en allant retrouver sa mère, lui avait conté, toute joyeuse de sa bravoure, comment elle venait de se risquer à dire le grand mot à son père ; et, elle ne savait pas, elle s'était sauvée, mais il lui avait paru que cela n'avait pas fait trop mauvais effet.

Otilie ne partageait pas beaucoup cette confiance. Mais, de son côté, la mère était forte, elle

avait pour elle l'assentiment de son archevêque-cardinal. Monseigneur avait daigné donner son approbation à ce projet de mariage entre Lina et Conrad : le prêtre est volontiers favorable au soldat ; l'église concilie, on ne sait trop comment, le Dieu évangélique de la paix avec le Dieu biblique des armées. Cet adversaire invisible, ce rival inconnu, dont Césara avait à peine entendu prononcer le nom, avait plus d'autorité chez lui que lui : qu'est-ce que le père selon la chair, à côté du père spirituel !

Cependant, Otilie, quand elle vit entrer son mari pâle de cette nuit d'insomnie, se sentit elle-même émue et troublée. Les entretiens des deux époux étaient si rares, et celui-ci pouvait être si grave. Elle connaissait l'esprit dominateur et entier de Césara. Elle aussi, elle était absolue et hautaine. Ils se craignaient l'un l'autre, et ils se craignaient eux-mêmes.

Ils se donnèrent la main. Elle invita Césara à s'asseoir. Mais il s'inclina et resta debout.

— Otilie, dit-il, j'apprends hier seulement, et par ma fille, cet amour. Je regrette de n'en avoir pas été informé plus tôt, je regrette de n'en avoir pas été informé par vous.

— Vous vivez tellement en dehors de nous, Césara, et vous êtes tellement absorbé !

— Pas lorsqu'il s'agit de tout le sort de mon enfant. Est-ce que vous deviez le laisser engager à mon insu ?

— Césara, vous savez quelle est ma foi. Je crois au principe de l'autorité. Dieu dans le ciel, le souverain légitime dans la cité, le père dans la maison ; telle est ma loi et ma règle. Mais vous avez d'autres idées, vous êtes pour ce que vous appelez la liberté. Je vous ai laissé, non sans douleur et sans appel à Dieu, diriger notre fils selon vos convictions. Votre silence et votre abstention m'avaient fait espérer que vous me laisseriez élever notre fille dans mes croyances.

— Ah ! oui ! dit Césara, mon silence, mon abstention ! c'est là, en effet, qu'a été pour moi le manquement et la défaillance. Mais quoi ! vous profitez de ma faiblesse pour disposer seule de l'avenir de ma fille, en approuvant une union, que, moi, je déclare, et qui est impossible.

— En quoi serait-elle impossible ? Vous n'avez rien à reprendre à la naissance de Conrad Gradiwil, puisque vous êtes sortis du même sang. A défaut de votre gloire, son père a des hon-

neurs. Les fortunes des deux maisons doivent être à peu près égales. Je ne vois donc pas déjà d'obstacle matériel.

— Il y en aurait peut-être. Mais les empêchements de l'ordre moral priment tout et emportent tout.

— Sans doute. Mais il n'y a pas seulement entre ces jeunes gens rapport d'âge, de biens et de rang, il y a aussi communauté de sympathies.

— Oh ! ces sympathies, madame, vous oubliez que ce sont mes haines. Est-ce que je peux souffrir que ma fille se marie dans le camp ennemi ? est-ce que je peux laisser s'élever ce mur de séparation entre mon enfant et moi ? est-ce que je peux admettre qu'un jour nous nous rencontrions, moi et le père de mes petits enfants, en face l'un de l'autre les armes à la main !

— Si cela était, c'est vous, Césara, qui seriez le provocateur et le rebelle.

— Laissons le droit, voyons le fait. Je vous le demande à vous, cela peut-il être ?

— Non, cela ne peut pas être, et cela ne serait pas. Dieu, en qui j'ai cru, Dieu que je prie, ne nous frapperait pas d'une si terrible épreuve :

il aurait plus tôt fait de toucher les cœurs et de changer les âmes.

— Oh ! sans doute ! fit Césara avec un rire amer ; et si Conrad quitte sa route, si Conrad donne sa démission, si Conrad vient à moi ?

Otilie lui toucha le bras, et, le regardant fixement :

— Qui sait, dit-elle, si ce ne sera pas vous, Césara, qui viendrez à nous ?

Il fronça le sourcil avec impatience.

— Allons ! reprit-il, des rêves, des vœux, des prières ! ce n'est pas là ce qui nous fera sortir de la situation cruelle où nous sommes.

— Qu'est-ce donc qui nous en fera sortir ?

— Ma volonté.

La mère se dressa debout.

— Votre volonté ?... répéta-t-elle.

— Ma volonté, oui. Je suis le père, je suis l'époux, je suis le chef de famille. C'est comme tel que je parle, et que j'ordonne.

Otilie baissa la tête et retomba assise.

— Vous prenez mes armes, dit-elle.

Il se tut. Elle ajouta :

— Je suis vaincue.

Après un nouveau silence, ce fut elle encore qui continua :

— Veuillez me dire quelles sont vos intentions.

— Eh ! mais, reprit Césara, il sera nécessaire d'abord que ce jeune homme ne paraisse plus chez moi.

— Cela suffit.

— Vous voudrez bien ensuite informer ma fille que ce mariage est irréalisable.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même ?

— Vous avez sur elle plus d'action et plus d'influence. Je la ferais souffrir et je souffrirais moi-même inutilement. Elle essaierait peut-être de me fléchir, et je ne céderais pas. Le mieux est de couper court à toute espérance et à toute résistance. Je veux même disparaître, et ne pas voir ma fille pendant une semaine ou deux.

— Est-ce tout ? demanda Ottilie.

— Je compte encore sur vous, Ottilie, pour tâcher de réparer le mal, que vous n'avez sans doute pas causé, mais que vous avez un peu laissé faire. Mettez tous vos efforts, je vous en prie, à bien persuader à Lina qu'il faut qu'elle obéisse,



qu'il faut qu'elle se résigne, qu'il faut qu'elle se console.

— Je ferai de mon mieux, je vous le promets.

— Ah! s'écria-t-il saisi par l'émotion, vous réussirez, n'est-ce pas? promettez-moi que vous réussirez. Je l'aime tant, la chère mignonne! je l'adore, cette enfant-là! J'ai le cœur déchiré du mal que je vais lui faire. Il faut qu'il y ait de bien invincibles nécessités... Otilie! je t'en supplie, tâche qu'elle ne m'en veuille pas trop. Parle-lui pour moi, toi, la mère. Mais qu'elle ne souffre pas surtout. Oh! non, je ne crois pas qu'elle souffre beaucoup, ni longtemps. C'est si jeune! J'espère qu'elle sera bientôt guérie.

— Vous pensez si je le souhaite! dit Otilie. Vous êtes bien sûr que je vais y aider de tout mon cœur.

— Merci!

— Je lui rappellerai que son devoir est de se soumettre en fille chrétienne, lorsque son père a ordonné.

Elle ajouta, avec un sourire:

— C'est égal! vous voyez, mon ami, ce que je vous disais...

— Ce que vous me disiez?

— Voilà déjà le père qui se montre. Vous voyez, Césara, que vous commencez à venir à nous.

## VII

### LE DROIT NOUVEAU

Césara, pendant plusieurs jours, s'exila, au moins en apparence, de sa propre maison ; il voulait que Lina le crût absent, qu'elle vît ses volets fermés, qu'elle ne pût même avoir l'idée de le toucher et de le convaincre : il lui épargnait ainsi un inutile surcroît de peine. Au fond, il redoutait pour lui-même et il fuyait sa douleur.

A la nuit, il rentrait par sa petite porte, il se glissait chez lui en cachette, et Thadée venait lui donner des nouvelles de sa sœur.

Ces nouvelles n'étaient guère bonnes ; chaque soir, Thadée plus triste laissait Césara plus sombre.

Mais, dans le même moment où Césara se fer-

mait ainsi le refuge du travailleur, son cabinet de travail, il allait avoir au dehors une diversion assez puissante, sinon pour consoler son cœur, du moins pour occuper son esprit : l'apparition et la publication de son livre du *Droit nouveau*.

Il y avait là aussi pour lui une paternité. Ce livre était sorti de ses entrailles ; il y avait mis plus que sa pensée, sa souffrance ; il y avait mis plus que sa souffrance, son espérance.

Mais il ne s'agissait plus du prix que le livre avait coûté ; voyons quel effet il allait produire. Ce fier nouveau-né, choyé par ses rêves, fêté déjà par Miriam et Sylvius, attendu par tous, et qui apportait à tous une parole nouvelle, qu'est-ce qu'il allait devenir ?

Si jamais œuvre fut méconnue, il faut dire que ce fut l'œuvre de Césara. Arrivait-elle trop tôt ? arrivait-elle à un mauvais moment ? était-elle trop annoncée, ou mal préparée ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'insuccès fut complet et la déconvenue immense.

Césara avait beaucoup compté sur la nouveauté de la forme ; ce fut ce qui choqua le plus.

— Qu'est-ce que c'était que cette façon d'a-

border des sujets sérieux avec ces allures légères ? que voulait ce romancier d'État ? — Aristophane est grand pour avoir introduit dans son œuvre bouffonne le sévère dialogue du Juste et de l'Injuste ; mais que signifiait dans un livre grave ce dialogue ridicule du Juge et du Condamné ? — Se défier de la physique et de la politique amusantes ! — Puis, dans ce volume de casse-cou, on allait de la terre au ciel, du lyrisme à la trivialité, de l'ode au calembour. Choisissez de marcher ou de voler, que diable !

Pour ceux qui n'ont que des plumes, grave crime que d'avoir des ailes !

L'esprit se mêla de l'affaire. Les petits journaux dépecèrent *le Droit nouveau* avec bonheur. L'esprit, le plus prodigieux auxiliaire de la pensée, peut devenir son plus funeste ennemi. Quel chef-d'œuvre résiste à une parodie ? Chose singulière : on peut être à la fois spirituel et stupide, spirituel par la forme, stupide par l'intention. L'*Eulenspiegel*, le journal le plus répandu de Vienne, publia, sur le droit des femmes et sur l'instruction droit de l'enfant, deux scènes : l'Assemblée préparatoire chez la modiste, et le petit garçon faisant flanquer en prison son père,

paysan récalcitrant à la lecture. Rien n'était plus fin — et plus inepte. Le même journal donna des couplets sur l'Économie politique, et annonça pour paraître prochainement en feuilleton : *LE DROIT, Nouvelle*.

Après tout, la question de forme, si importante, n'était ici que secondaire. Mais comment allait-on accueillir et juger tant d'idées neuves et originales, tant de propositions hardies et trouvées? C'est là que pouvait être l'action et la portée du livre.

*Le Droit nouveau* fut, en général, sous ce rapport, peu ou point compris.

Les journaux de l'opposition furent loin d'être favorables à cette œuvre d'opposition.

Nahum Schwerz reprocha violemment au livre son côté sentimental : « Cela ferait peut-être pleurer les femmes ; mais ce qui fait pleurer les femmes fait rire les hommes. »

Jean Myron foudroya Césara des épithètes de poète et de rêveur.

Hartmann accusa le livre d'être trop nuageux et trop lointain. — Pourquoi donc éviter les questions à l'ordre du jour et quitter le terrain qui brûle, pour s'échapper, pour « se sauver » dans

les généralités oiseuses ? Il faisait semblant de prendre pour une fuite l'habile et hautain coup d'aile de Césara, qui avait voulu rester inaccessible au plomb du chasseur.

Les journaux du gouvernement furent, pour ainsi dire, moins hostiles au livre. Quelques-uns louèrent le style : Césara était, en somme, un des plus puissants écrivains de la langue. Le reproche qu'ils faisaient au *Droit nouveau*, c'était d'être plus philosophal que philosophique ; une sorte de recherche de l'absolu. Un article, inspiré par Mathias Brenner, trouvait qu'il y avait là une généreuse utopie, — à peine réalisable sans doute en l'an 2000, et qui cependant révélait un certain sentiment pratique. Mais il faudrait un peu voir Césara à l'œuvre, Césara au pouvoir ! Cela se terminait par l'éloge du premier ministre.

Entendre railler et bafouer ses sentiments les plus profonds et ses aspirations les plus généreuses, voir avorter ses plus fortes conceptions, se perdre ses plus puissantes audaces, et s'en aller en fumée tant de flamme, — c'est là une amère douleur, plus amère encore à une âme orgueilleuse comme celle de Césara.

Mais c'est la coupe de miel auprès du calice de fiel de la calomnie.

Ceux d'entre les Vingt qui avaient fait à Césara l'outrage de le trouver suspect à la cause parce qu'il s'était ruiné pour la cause, ceux-là, pour n'être pas blâmés par la conscience de tous et un peu par la leur, devaient ne s'être pas trompés et avoir eu raison dans leurs doutes et dans leurs pressentiments.

Ils profitèrent donc de cette réaction, qui décidément se déclarait contre Césara, et par laquelle les partis et les hommes font de temps en temps payer les grands succès et les grandes renommées. Ils entassèrent contre le président déchu des Huit Mille les insinuations et les perfidies.

L'espèce de désarmement des journaux officiels fut leur point de départ. Césara n'était donc pas si mal avec le pouvoir? Et pourquoi l'eût-il été? Son livre était assez prudent et assez modéré! L'ami de cœur, Mathias Brenner, était là qui veillait. Il avait toujours fort ménagé son ami. Car Césara, il fallait bien à la fin le remarquer, n'avait jamais subi que des persécutions assez douces. Ses prisons n'avaient pas été très-longues, ni ses proscriptions très-sévères. Ses do-

maines de Galicie étaient-ils, la, bien strictement séquestrés? On assurait d'ailleurs que la fortune de sa femme restait parfaitement intacte. Césara passait pour être ruiné; mais on savait que ses dettes avaient d'autres causes que son amour pour la démocratie.

On observait qu'il était, cette année, bien rare et bien pâle à la Diète. Pour ce qui était des réunions des Vingt, il n'y paraissait presque plus, et il y faisait triste figure.

Un matin, on inventa cette nouvelle à sensation : Césara avait été reçu par l'empereur en audience secrète. On racontait, le lendemain, tous les détails de l'entrevue : Césara était allé faire hommage de son *Histoire des Allemands*. Au fait, le choix du sujet n'était-il pas déjà une flatterie à la maison de Habsbourg? Telle est la pente : on commence par une *Histoire des Slaves*, on finit par une *Histoire d'Allemagne!*

On avait soin de dire *Histoire d'Allemagne*, on avait soin d'oublier que la pensée de Césara avait été précisément de substituer à l'histoire des souverains l'histoire des peuples. L'envie a la vue si basse!

Tout cela chuchoté ou crié tout haut — à l'o-



reille. Tout cela même imprimé. Mais comme il convient, entre les lignes, à mots couverts et à noms masqués.

Eh bien, après? C'est la loi. Il semble que par l'ingratitude et l'injure la foule veuille essayer les grands hommes. Les forts résistent tranquillement et superbement à l'épreuve.

Césara était fort, mais avec des faiblesses. Il était une puissance ; il était aussi une personnalité. Il avait l'amour ; il avait aussi l'amour-propre. Il s'impatiait des résistances, il s'irritait des obstacles.

Et depuis quelque temps il en rencontrait vraiment beaucoup ! Le premier déni de justice, lors de l'élection du président des Vingt, l'avait déjà vivement froissé. Il avait été exaspéré par les mille pointes de la ruine et de la dette. Il portait au cœur le souci de la douleur de sa fille. L'échec moral de son livre lui avait été un coup d'autant plus cruel qu'il était inattendu. Les calomnies des groupes haineux, répercutés par la masse imbécile, firent entrer Césara dans une de ces colères à la Coriolan, où le patricien par la naissance rejoint le patricien par le génie.

La preuve pour Césara qu'il avait raison d'être

furieux, c'est que Miriam était triste et que Sylvius était indigné. Le calme Sylvius ne parlait de rien moins que d'aller provoquer Hartmann et les autres. Césara était obligé de le contenir, en lui remontrant que cette boue-là ne se lave pas dans ce sang-là.

Césara aurait dû réfléchir que Sylvius, offensé pour son ami, ne l'aurait peut-être pas été pour lui-même.

Vers ce temps-là, Thadée dit un soir à son père qu'il ferait réellement bien maintenant de voir Lina.

Le mal de la pauvre enfant empirait de jour en jour, et commençait à inspirer les plus graves inquiétudes.

## VIII

### LE DROIT IMMORTEI

Lina, quand la douloureuse nouvelle l'avait frappée, n'avait paru d'abord ressentir qu'une sorte de stupeur qui l'avait laissée à peu près elle-même. Assurément elle n'était plus gaie, elle ne

riait plus comme auparavant, mais elle allait, venait, se mettait à table, causait ou sortait avec sa mère, et n'avait presque rien changé à sa manière d'être accoutumée.

Seulement, le soir, à l'heure où d'ordinaire arrivait Conrad, elle devenait plus silencieuse et plus triste, et, de jour en jour, ce silence était plus absorbé et cette tristesse plus morne.

Bientôt elle avait demandé à sa mère la permission de rester, le soir, dans sa chambre.

Otilie, comme de raison, y resta avec elle, et ce déplacement parut réussir un jour ou deux. Mais le chagrin à heure fixe revint comme une fièvre intermittente, puis gagna les autres heures, puis s'étendit à toute la journée.

Depuis une semaine, Lina ne sortait plus, ne mangeait plus, ne quittait plus sa chambre. Depuis deux jours, elle n'avait plus la force de se lever du canapé où elle était étendue.

Césara fut épouvanté du changement qu'un si court intervalle avait produit dans la douce création.

Elle était là, toute fluette, faible et blanche ses grands yeux errants de gazelle encore agrandis de moitié.

Il n'y a pas de politique, d'opinion ni de droit, ancien ou nouveau, qui tienne! la pauvre mi-  
gnonne aimait son petit capitaine, elle ne le voyait plus, on ne le lui donnerait pas, et — sans savoir pourquoi — elle languissait, elle s'éteignait, elle s'en allait.

Uné lueur de joie tendre passa dans un sourire de ses lèvres décolorées quand elle aperçut Césara.

Elle lui tendit sa pauvre menotte, tout amaigrie et diaphane.

— Bonjour, mon bon père, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine. Vous voilà donc revenu de ce voyage! Embrassez-moi. Je suis bien contente de vous voir.

— Lina! ma fille! mon enfant bien-aimée! dit Césara dévorant ses larmes. Qu'est-ce que c'est, voyons? Tu te laisses donc être malade?

— Vous me trouvez bien changée, pas vrai? Oui, depuis quelques jours surtout, j'ai un accablement!... Je tâche d'en sortir; c'est plus fort que moi, je ne peux pas. Ce n'est pas ma faute.

— Où souffres-tu, ma chérie? que ressens-tu?

— Oh! vous savez, père, j'ai beaucoup de chagrin,— mais, la, beaucoup! Ce n'est pas pour

vous le reprocher... non, allez ! maman m'a dit... Cela ne dépend pas de vous, c'est au-dessus de votre volonté. Oh ! j'en suis bien sûre. Vous m'aimez tant. Vous êtes si bon. Il faut que vous ne puissiez vraiment pas. Alors je me dis : Résignons-nous. J'offre ma souffrance à Dieu... Et je crois, ajouta-t-elle avec son sourire navrant, oui, je crois bien que Dieu va la prendre.

Césara n'osait plus parler, de peur de pleurer.

Elle dit encore :

— Bah ! je serai mieux auprès de lui pour prier pour vous.

Césara trouva la force de ces quelques mots :

— Tu dis là des choses...!

— Ah ! c'est que, voyez-vous, père, tous les jours maintenant je me sens un petit peu moins vivre. Thadée qui, dans les commencements, essayait de rire et de se moquer de moi ! il ne rit plus, pauvre frère ! Oh ! je ne lui en voulais pas : c'est un enfant.

Elle ajouta d'un ton grave :

— Il ne sait pas encore ce que c'est que la passion.

— Le sais-tu bien, toi, ma Linotte ?

— Dame ! écoutez, père, j'en meurs.

Césara pensa, éperdu :

— C'est qu'elle en mourra comme elle le dit!

Il fit brusquement signe à sa femme, qui se tenait, immobile et droite, derrière la chaise longue de Lina.

Ottilie se leva ; il l'emmena dans la pièce voisine.

— Ottilie, qu'est-ce que vous pensez, vous ? demanda-t-il. Est-ce qu'en vérité l'enfant serait si gravement atteinte ?

— J'en ai peur, dit la mère en secouant sinistrement la tête.

— Ah ! s'écria Césara avec désespoir, il ne se peut pourtant pas que ma fille meure par moi ! Je n'entends pas que vous puissiez croire qu'elle meurt par moi !

Il allait marchant à grands pas, il s'arrêta, et, prenant la main d'Ottilie :

— Écoutez. Moi, je céderais. Je cède. Vous entendez. Je ne fais plus d'opposition à ce mariage.

— Comment ! vous acceptez... ?

— Oui. Et il s'ensuit que je renonce, — non à ma conviction, oh ! non ! — mais à mon action

politique. Je me retire de la lutte, je m'en vais de la mêlée. J'en suis excédé après tout. C'est pour le coup que mes bons ennemis vont en dire : eh bien, qu'ils disent !

— Césara ! ah ! soyez béni !

— Oh ! attendez, attendez pour me bénir. Je donne mon consentement au mariage, moi. Mais à présent, je vous avertis, c'est Waldemar qui va refuser le sien.

— Lui ! il sera si heureux ! Pourquoi refuserait-il ?

— Notre fille n'a plus de dot. Je suis ruiné.

— Oui, je sais, mon ami, vous avez fait de grandes pertes. Waldemar le sait aussi. Mais moi, ma fortune...

— Votre fortune ? Elle est anéantie, elle est perdue avec la mienne. — Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-il, répondant par un geste fier au geste épouvanté de sa femme. J'étais le chef. J'ai fait ce qui était à faire. Je n'ai pas compté avec le sacrifice, je n'ai pas liardé avec le devoir. Le désastre n'a rien de honteux, je pense. C'est terrible, ce n'est pas petit. Pour ma glorieuse cause, je n'ai pas de remords. Je n'ai pas même de regret en présence du misérable parti qui m'ou-

trage. Dans tout cela, pour moi, pour ma dépense ou mon plaisir à moi, j'aurais eu assez du dixième de mes revenus. Je ne suis pas un joueur ou un débauché, je n'ai pas bataillé avec le trente-et-quarante, je n'ai pas payé des danseuses et des filles. Non ! j'ai fait mon va-tout sur la liberté, j'ai entretenu la patrie !

Il se dégageait une réelle grandeur de cette âme. Même quand on ne pensait pas comme Césara, même quand on le blâmait, même quand il vous blessait, il fallait l'admirer.

Otilie ne trouva pas un reproche et pas une plainte à lui faire.

Inclinant la tête, élevant ses mains jointes, elle dit seulement :

— Ma pauvre enfant !

— Elle ! oh ! oui, reprit Césara, c'est elle qui me brise et qui me désespère ; c'est sa douleur à elle qui m'a vaincu. Aussi, je fais tout ce que je peux pour elle. Je m'incline devant celui qu'elle aime ; je rends mon épée à ce jeune homme ; je me déclare moi-même prisonnier de guerre. Ceci ne m'était pas arrivé souvent. Enfin ! on ne peut rien me demander de plus. Waldemar n'en sera pas fort touché, je sais bien. Ce n'est



pas là ce qui l'occupe, à coup sûr. Il ne voudra pas pour son fils d'une femme sans dot, c'est évident. Mais enfin, qu'il sache tout. Que ce soit lui maintenant, lui seul, qui s'oppose à ce mariage. Que ce ne soit pas moi qui tue ma fille!

## IX

## WALDEMAR EST EN VOYAGE

Lorsque Conrad, après une brève, triste et décisive explication avec Otilie, était venu dire à son père que la maison de Césara lui était désormais fermée et qu'il devait à jamais renoncer à Lina, le baron Waldemar avait éprouvé un des plus vifs désappointements de sa vie, publique ou privée.

Un moment il avait pu croire que la rivalité plus ou moins sourde qui, depuis des années, couvait entre son cousin et lui allait se terminer par son éclatant triomphe : son fils allait épouser, malgré Césara, la fille de Césara ! Otilie allait venger Waldemar de lui avoir autrefois préféré

son mari en imposant à son mari le fils de Waldemar pour gendre !

Le baron savait, avec tout le monde, que la fortune de Césara était gravement compromise ; mais, avec tout le monde, il croyait que les domaines d'Otilie n'avaient pas été entamés ; l'aliénation de ces domaines n'étant connue que de Salomon Graffen, des acquéreurs et de quelques intéressés directs. Otilie devait donc tenir la situation en tenant la dot de sa fille. Et cette dot, à l'estimation de Waldemar, devait être encore assez considérable. Il serait même probablement obligé de son côté à un sacrifice ; il se résignait d'avance à parfaire de quelque cent mille florins l'apport de Conrad du chef de sa mère.

Mais aussi la conscience inquiète qu'il avait de la supériorité de Césara allait enfin être apaisée. Même dans l'ordre matériel, qui sait si cette alliance avec le chef démocrate ne lui vaudrait pas, à lui haut fonctionnaire, un assez fort bon point politique ? Il s'en était déjà laissé féliciter par le ministre des constructions publiques, Matthias Brenner, et par son collègue de l'extérieur, duquel, lui Waldemar, il dépendait. Il n'avait pourtant confié la probabilité de ce mariage qu'à

cinq ou six intimes, et sous le sceau du secret ; mais la nouvelle, il ne savait comment, avait fait énormément de chemin dans les salons de Viennel

Et voilà qu'une parole de maître, un impérieux refus de ce despote de Césara mettait brusquement à néant les beaux rêves de ce pauvre Waldemar, sans compter les touchantes amours de ces pauvres enfants !

Waldemar refusa tout d'abord de désespérer.

— Césara est si fantasque ! dit-il à son fils ; peut-être ce ne sera qu'une boutade de sa part : il se laissera fléchir par les supplications de Lina.

Mais, au bout de huit jours, la résolution de Césara n'avait pas bronché, et le séjour de Vienne ne parut plus tenable à Waldemar : la nouvelle s'était réellement trop répandue. Pour se soustraire aux méchants compliments, en même temps que pour arracher Conrad à ses tristes souvenirs, il emmena son fils dans leur terre de Scalitz en Bohême. Puis, comme la saison rigoureuse se prolongeait, et que toute chance d'un retour de Césara était maintenant perdue, ils se décidèrent à partir pour Naples.

Cela juste au moment où Césara allait enfin céder. Et quand, sur l'invitation de son mari,

Otilie écrivit à Waldemar, le baron et son fils étaient partis depuis trois jours, sans indiquer leur itinéraire. La lettre, adressée à Scalitz, dut aller les attendre à Naples.

Otilie ne comptait pas plus que Césara sur cette lettre et sur cette tentative. Elle connaissait, pour l'avoir même un peu admiré, l'esprit positif de Waldemar. Elle hésitait donc à leurrer Lina d'une illusion qui, retirée, l'achèverait. Césara lui conseilla pourtant d'en essayer. Il fallait bien donner à Lina le temps d'attendre.

En effet, ce souffle d'espérance ranima un peu et prolongea la pauvre enfant. Otilie lui dit que son père avait été meilleur que jamais pour elle, et Lina l'en remercia avec sa grâce accoutumée.

Mais Césara se déroba vite aux marques de sa reconnaissance; il souffrait trop de cette souffrance, dont il était l'auteur involontaire.

Involontaire! est-ce que cette excuse même n'avait pas quelque chose d'humiliant? Décidément il entrait, depuis quelque temps, dans la vie de Césara un peu trop d'involontaire!

## X

## ÉLOGE DE LA LIBERTÉ.

Césara avait été jusque-là maître de lui ; mais voilà que le flot lent et l'incessant travail des événements commençaient à miner cette inébranlable conscience ; voilà que sur sa liberté les fatalités avaient prise.

Il envoya à Ludwig Stern sa démission de membre de la réunion des Vingt : c'était toujours cela de fait — ou de défait. Dès qu'il avait seulement admis l'idée d'avoir pour gendre un soldat, il lui sembla qu'il ne devait plus, qu'il ne pouvait plus être un conspirateur. Il lui plaisait de donner ce gage au sort, et de le payer d'avance.

Aussi bien, qu'est-ce qu'il faisait désormais parmi les Vingt ? il n'avait plus guère de puissance sur eux. Et d'ailleurs, eux-mêmes n'étaient-ils pas l'impuissance ?

Mathias Brenner avait eu raison : depuis leur dernière entrevue, la réaction se consolidait et semblait vouloir s'éterniser. En France, l'empire

avait été substitué à la présidence décennale. En Autriche même, venait de paraître la loi qui réglait l'organisation politique des pays de la couronne. Il n'y avait pas à s'y tromper, pendant des années, il allait falloir se croiser les bras, ne pas marcher, piétiner, tout au plus marquer le pas, attendre.

Une attitude est souvent la plus grande force. Mais Césara, en même temps qu'il était un homme de pensée, avait toujours été un homme d'action. Il voyait mieux et plus le présent que l'avenir. La patience n'était pas sa principale vertu. Quand il n'avancait pas, il se faisait l'effet de déserteur. L'abstention lui paraissait toujours une lâcheté.

Il essaya de se remettre à l'*Histoire des Allemands*. Mais il ne sentait plus cette passion et cette flamme qui l'avait animé pour les *Slaves*. D'abord, ce n'était plus la patrie. Et puis, quand il écrivait les *Slaves*, il faisait en même temps autre chose, il y avait autre chose à faire. Et enfin, autrefois, il s'occupait de son livre à son heure, librement, parce qu'il le voulait bien. Aujourd'hui, il ne pouvait pas ne pas faire ce travail : il le devait. Ce n'était pas seulement une besogne payée, c'était une besogne forcée.

Sans doute ! n'était-il pas dit que maintenant il ne faisait plus rien que de force !

Il apprit même, à ce sujet, de son banquier un détail qui le contraria quelque peu. Il était allé pour toucher une somme, il rencontra Moïse Reinwald. Il ne l'avait pas vu encore, il crut devoir le remercier de la confiance qu'il avait eue en sa signature. Mais le banquier gouvernemental lui avoua qu'avant de lui ouvrir ce crédit, il était allé consulter Mathias Brenner : le ministre l'avait engagé, dans les termes les plus vifs à obliger son ami. — Césara, lui avait-il dit, occuperait, le jour où il le voudrait, une des grandes positions de l'État, et il le voudrait probablement quelque jour.

Eh bien, l'intention de Mathias était assurément bonne, il avait persisté à servir son ancien camarade. Mais, à la longue, cette immixtion occulte dans les affaires de Césara finissait aussi par être blessante !

Une autre fois, Césara s'amusa à embarrasser Moïse Reinwald par une proposition, qu'il savait bien ne pouvoir être sérieuse, et qu'il lui fit pourtant de l'air le plus grave du monde.

— J'ai en Galicie, lui dit-il, des biens séques-

trés qui valent trois cent mille florins. Obtenez donc par votre influence qu'ils vous soient délivrés, à vous. Je vous les laisse, moi, pour cent cinquante mille florins.

Le banquier d'État, gros homme très-fin, répondit en riant :

— Le marché, d'abord, est impossible ; et puis il est immoral... je me trompe, je veux dire qu'étant immoral, il est impossible. Un seul homme d'ailleurs aurait le pouvoir de demander et d'obtenir la levée de ce séquestre, et cet homme-là, ce n'est pas moi.

— Est-ce Mathias Brenner ?

— Non, il l'aurait déjà fait.

— C'est le président du conseil ?

— Non plus.

— Qui donc est-ce, alors ?

— Vous.

Mais Césara parut offensé.

— Croyez-vous, demanda-t-il d'un ton ironique et froid, que ma demande me serait accordée sans conditions ?

— Ma foi ! oui, je le crois.

— Ce serait encore pis, monsieur Moïse Reinwald !



— Eh ! qu'est-ce donc qui vous fâche ? reprit vivement l'adroit banquier. En somme, on ne vous donnerait pas, on vous restituerait. Des conditions, c'est vous qui, en ce moment, pourriez en dicter. La guerre déclarée par la France et par l'Angleterre à la Russie doit créer à notre gouvernement de graves embarras. Il va falloir faire à l'intérieur des réformes et des concessions. Votre entrée aux affaires apporterait dans le conseil un élément libéral et national qui lui manque. Je sais ce que je dis, et le ministre, votre ami, vous le dira comme moi. Oui, certes, vous êtes dans la plus admirable situation pour demander la levée de ce séquestre. Vous ne demandez que votre droit, et vous acceptez le pouvoir !

Mais Césara rompit cet entretien, qui prenait une tournure et une direction où il ne voulait pas le laisser aller.

Accepter le pouvoir?... Si encore ce pouvoir était effectif, si ce pouvoir était efficace ? Mais, — Mathias ne le lui avait pas caché, — Césara n'apporterait pas un programme, il n'apporterait qu'une promesse.

Eh ! apportât-il un programme, il aurait à réfléchir encore longtemps et beaucoup

avant de renier le passé et d'abdiquer l'avenir.

Cependant, il prenait maintenant l'habitude d'agiter ces questions tout haut devant ses chers amis et témoins, Sylvius et Miriam.

— Il est certain, leur disait-il, qu'aujourd'hui le point d'appui pour l'action manque, et manquera longtemps, dans la liberté ; il faudrait donc prendre son levier dans le gouvernement. Si je ne changeais pas de but, devrais-je regarder de si près au moyen ?

Il leur disait encore :

— J'ai conçu, j'ai exprimé l'idée dans l'abstraction par les livres ; mais ne serai-je pas incomplet si je refuse de la traduire et de la réaliser par la pratique dans les faits ? Il faut se défier des prétendues forces qui ne portent rien et ne veulent rien porter. Trois mois de pouvoir peuvent être plus féconds que dix ans de théorie. Quand même je n'atteindrais pas l'idéal, ne suffira-t-il pas que j'aie hâté le progrès ?

Sylvius et Miriam furent d'abord un peu surpris. Mais pour discuter avec Césara, pour lui résister surtout, ils étaient trop accoutumés à l'écouter et à le croire. Leur foi en lui ne gênait-elle

pas leur raison? Il les avait faits trop siens pour qu'ils fussent eux-mêmes.

Force et grandeur de la liberté! elle peut, elle doit rester forte et grande, même dans l'amour.

Sylvius ne hasardait qu'une objection : il fallait que Césara se gardât de compromettre la réputation de Césara.

Mais Césara répliquait :

— Monsieur Césara! il s'agit bien de monsieur Césara! Si la vérité apparaît plus évidente et plus lumineuse, qu'importe que mon nom soit méconnu ou terni! Si je fais avancer mon temps, qu'importe que moi, je recule!

Et Miriam le trouvait encore plus grand de parler ainsi.

Et Sylvius disait :

— Au fait, l'idée est divine, mais le génie aussi est divin!

Toutefois, Césara devait avoir un interlocuteur plus difficile à convaincre que ne l'étaient Sylvius et Miriam. Ce contradicteur, qu'il était seul à entendre, lui donnait sans doute aussi d'assez bonnes raisons.

Toujours est-il qu'il ne faisait aucune démar-

che qui pût en rien l'engager. Il est même douteux qu'à ce moment-là il ait vu plus d'une fois Mathias Brenner.

Seulement, son humeur était devenue inquiète, jusqu'à faire parfois son cœur inégal. Ses enfants eux-mêmes s'en ressentaient. Il allait alternativement, soit pour sa fille, soit pour son fils, de la tendresse à la froideur. Tantôt il évitait Lina, tantôt il évitait Thadée.

## XI

## DEUX VICTOIRES.

Les jours passaient, on n'avait aucune nouvelle de Waldemar et de Conrad. Otilie désespérait tout à fait, Lina recommençait à mourir.

Une après-midi, Césara était, avec la mère, auprès de la jeune malade, et, tout ému et attendri lui-même, tâchait de consoler et de reconforter celle qu'il appelait sa chère faiblesse. On vint lui annoncer tout bas que le baron Waldemar Gradiwil était là qui le demandait.

Césara tressaillit, et se leva pour aller le rece-

voir. Mais il fut étonné de voir Waldemar sans autre préambule entrer dans la chambre.

Lina jeta un faible cri où se mêlaient la surprise, la joie et l'angoisse. Le baron s'avança, les façons polies, l'air sérieux. Il vint d'abord saluer Ottilie, en s'excusant de son retard : la lettre qu'elle lui avait fait l'honneur de lui écrire ne lui était parvenue à Rome, d'où il revenait, que par un assez long détour. Il souhaita le bonjour à Lina tremblante. Puis les deux hommes se donnèrent assez froidement la main.

— Si vous voulez bien passer chez moi? dit Césara.

— Ne pouvons-nous rester ici? reprit Waldemar.

Et, sans attendre la réponse, il s'assit près du canapé de Lina, ayant de l'autre côté le fauteuil d'Ottilie.

La mère attachait sur Waldemar des yeux pleins d'angoisse. Pour Lina, elle n'osait pas se tourner vers lui, elle regardait fixement devant elle, tout entière à écouter.

Césara s'assit en face de Waldemar. Jamais il ne s'était trouvé vis-à-vis de son parent rival dans cette situation si douloureuse et presque si

tragique. Un imperceptible sourire de satisfaction effleurait les lèvres du baron : à son tour, il pouvait donc refuser ! à son tour, il était l'arbitre et le maître !

Césara croisa les bras, et, droit, ferme et grave, sorte d'accusé sévère, attendit.

Ce fut à lui que s'adressa Waldemar. Ferme-ment assuré de tenir le beau rôle, le baron ne mit pas dans son accent trop d'impertinence et de fatuité.

— Césara ! dit-il, l'inouïe et injustifiable expulsion de mon fils m'avait, je l'avoue, profondément blessé ; elle m'a été un peu expliquée et atténuée par la lettre de votre admirable femme. Vous êtes ruiné, Césara. Je savais que votre fortune à vous devait être anéantie, mais je croyais que celle de votre femme n'avait pas été atteinte. Elle est également dissipée. Votre fille Lina n'aura donc à attendre, dans le présent et dans l'avenir, ni dot, ni douaire, ni héritage d'aucune sorte...

Il fit une pause. Césara ne sourcilla pas ; seulement ses lèvres étaient un peu plus serrées.

Waldemar reprit :

— Mon fils Conrad, officier au service de

Sa Majesté l'empereur et roi, est en possession, depuis sa majorité, de la parfaite intégralité des biens de sa défunte mère, représentés par un capital de deux cent mille florins et par le château de Scalitz. Mes biens, à moi, sont deux fois plus considérables, et Conrad, mon fils unique, est et sera mon unique héritier.

Après un nouveau silence, Waldemar se leva.

— Césara Zanoski, madame, reprit-il en s'inclinant vers Ottilie, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder pour mon fils Conrad la main de votre fille Lina?

— Dieu! s'écria Lina, comme saluant la vie.

Elle saisit d'un mouvement soudain la main de Waldemar, et y colla ardemment ses lèvres pâles. Ottilie tenait l'autre main du baron, et la serrait dans les siennes.

— Merci! lui dit-elle, merci! Ah! vous ne sauvez pas seulement ma fille!

Le cri de résurrection de son enfant avait remué Césara jusqu'au fond de son être. Mais quoi! devant cette effusion, cette prosternation de reconnaissance de sa fille et de sa femme, un monde d'amères pensées fut dans l'effarement de son geste et dans la stupeur de son regard.

Ah ! il est donc bon en ce monde de ne pas toujours être grand !

Lui, Césara, il avait toute sa vie donné, donné tout ; il s'était dévoué à la patrie opprimée, à la république vaincue ; il avait sacrifié aux grandes causes et aux généreuses idées, ses héritages, ses honneurs, son sang, sa vie, son génie, son âme ; il s'était dépensé, prodigué, épuisé à toute heure sans limite, sans repos, jusqu'à la fin, après la fin.

Waldemar, pendant ce temps, égoïste, médiocre et ladre, calculant, soupesant, amassant, tirant à lui, rognant aux autres, n'avait eu qu'un but, sa fortune, qu'un culte, sa vanité, avait tiré parti de tout, fait argent de tout, avait vendu son amour du pays, avait trafiqué de la mémoire de son père.

Et voilà qu'une minute arrivait, où quelques sacs d'écus, — non pas même les siens, ceux de sa femme, — pesaient plus dans la balance que tous les trésors versés à flots par Césara !

Une minute arrivait, où cette nullité et cette bassesse, pour avoir été vile et sotte, écrasait et humiliait ce dévouement et ce génie, parce qu'il avait été magnanime et sublime !



Et c'était la dernière et définitive victoire, celle qui compte, celle qui reste : Césara décidément n'était qu'un dissipateur, un entêté, un fou, un mauvais père ! tandis que Waldemar était le protecteur, le bienfaiteur, le héros, le grand homme !

Et qui donnait tous ces noms à Waldemar ? qui Waldemar sauvait-il ainsi ? La fille et la femme de Césara ! Césara voyait ces deux êtres chers, sa femme, la vertu, sa fille, l'innocence, se détourner de lui vaincu, et baiser les mains de cet étranger vainqueur ! Ah ! l'injustice était par trop cruelle et par trop insolente !

Il faut croire que tout dans Césara, ses yeux hagards, sa main crispée dans ses cheveux, le frémissement de ses lèvres, tout cria : C'est impossible !... Waldemar qui, modeste et indulgent, essayait de se dérober aux actions de grâces des deux femmes, tressaillit tout à coup devant l'expression indignée de son obligé superbe.

— Oh ! Césara ! dit-il, vous n'allez pas, j'espère, ne pas accepter ? Vous ne pousserez pas jusque-là la dureté de l'orgueil ?

Otilie et Lina reportèrent vers Césara leurs yeux pleins d'alarmes.

Mais elles ne pouvaient voir ce qui se passait dans son cœur, elles ne lui sauraient seulement pas gré de son renoncement intérieur, elles ne le remercieraient pas, lui, d'être à la fois plus petit et plus grand qu'il ne l'avait jamais été.

Césara n'en inclina pas moins la tête, et dit au baron :

— J'accepte, et je vous remercie.

En apparence vaincu par Waldemar, Césara remporta encore sur lui-même cette victoire.

Hélas, ce fut la dernière.

## XII

### A QUI GAGNE PERD.

Pour la continuer et l'achever, sa victoire morale, que devait faire Césara ? Il devait accepter jusqu'au bout sa défaite matérielle. Sa fille ne pouvait être heureuse que dans les conditions du monde ; il devait laisser à la facile générosité de Waldemar le triomphe de lui assurer ce bonheur. Quant à lui, dédaigneux de l'opinion, supé-

rieur au succès, content des deux biens réels, le travail et l'amour, il devait se réfugier tranquille dans l'asile de sa conscience, et attendre.

Mais pour la constance d'un tel héroïsme, il faut être à toute heure et tout à la fois la vertu et le génie, et Césara n'était sans doute qu'un homme, un homme un peu plus grand que d'autres, voilà tout. Seulement, n'y a-t-il non plus rien à reprendre dans une société et dans un temps qui exigent des exceptions si hautes et des immolations si absolues, et qui vous condamnent au sublime à perpétuité ?

Trop de déceptions et d'échecs avaient déjà fatigué, énervé, irrité Césara ! cette puissante volonté se trouva tout à coup sans force devant la déraison d'une enfant frivole et la médiocrité d'un bourgeois titré. Atteint dans son adoration pour sa fille par l'outrecuidance de son cousin, Césara dépensa son suprême effort contre sa propre colère : ne pas faire rentrer dans son néant ce baron suffisant, cela l'épuisa. Il se dit presque aussitôt : Si je voulais avoir mon tour ! Il se dit le lendemain : Je veux avoir mon tour !

Il fut dès lors pareil à un navire désemparé que la vague et le vent gouvernent. Non pas qu'il

restât passif et inerte : il montrait au contraire on ne savait quelle étrange activité, et même une gaieté fébrile qui ne lui était pas ordinaire. Il parlait beaucoup et vite, dans une sorte d'étourdissement et d'ivresse. Miriam s'étonna un peu de cette excitation dans une raison si solide et si calme, mais elle l'attribua à la grande joie qu'il avait de voir sa fille sauvée.

Lina était sauvée, en effet ; Conrad, en rentrant dans la maison, lui avait rapporté la vie. Cependant la pauvre enfant était bien faible encore, et Césara décida que, pour se rétablir tout à fait, elle irait passer le printemps avec sa mère, en France, en Touraine. Conrad, admis comme fiancé, serait libre de les rejoindre, et Césara irait les voir dans un mois ou deux.

Césara fit venir, un matin, Thadée dans son cabinet. Thadée était un peu troublé par ce mariage de sa sœur ; mais Lina serait morte, il fallait bien qu'il se résignât. Césara dit à son fils qu'il l'envoyait en France le premier. Il irait d'abord retenir quelque part sur les bords de la Loire une maison pour sa mère et sa sœur. Puis, il reviendrait à Paris, qu'il désirait voir depuis si longtemps, et il y passerait quelques

mois, remettant ses examens à la rentrée. Thadée, enchanté, remercia vivement son père, et ne demanda pas mieux que de hâter ses préparatifs de départ.

La semaine suivante, Césara conduisit lui-même son fils au chemin de fer, le tint longuement et tendrement embrassé, et resta jusqu'à ce qu'il eût vu s'éloigner et disparaître le train qui l'emportait en France.

Césara se fit alors mener par sa voiture au ministère de Mathias Brenner. Il y entra en plein jour, il se fit annoncer au ministre par son nom. Il rédigea et signa séance tenante sa demande à l'empereur pour la levée du séquestre de ses biens de Galicie. Mathias remettrait la requête au prochain conseil.

Quinze jours après, au commencement d'avril, Otilie et Lina devaient partir le lendemain matin pour la France, on dînait en famille chez Césara, il y avait là Waldemar et Conrad, Césara laissa tomber dans la conversation le mot « la dot de Lina, » que releva le baron avec le plus vif intérêt.

— Sans doute, fit négligemment Césara, ma fille a la même dot que votre fils, deux cent mille florins.

Waldemar, ouvrant toutes ses oreilles, s'étonna, s'informa.

— Eh ! oui, reprit Césara, je remettrai comptant à votre fils deux cent mille florins, la veille du mariage. Est-ce que j'ai omis de vous le dire ? Cela n'a pas autrement d'importance.

Waldemar, intimement ravi, se sentait en même temps singulièrement distancé. On l'eût fort surpris en lui disant qu'à ce moment-là seulement Césara était son égal et peut-être son inférieur.

Césara, lui, trouvait bien de l'amertume dans la joie de cette première revanche. Il pouvait penser, sans être avare, qu'elle lui coûtait un peu cher !

En juin, il alla rejoindre sa femme et sa fille. Le mariage de Conrad Gradiwil et de Lina se fit à Paris, dans une chapelle basse de la Madeleine, au commencement de juillet. On en remit la cérémonie et la fête au retour à Vienne, à la fin d'octobre. Jusque-là, les jeunes mariés, avec leur mère et Thadée, devaient voyager en France.

Césara alla s'installer dans un chalet du lac de Constance, où Miriam vint le rejoindre. Là, il se mit au travail avec acharnement, écrivant

tout le jour et passant une partie des nuits.

Ce n'était pas l'*Histoire des Allemands* qui le tenait ainsi absorbé; c'était un livre, tout spécial et pratique, sur les *Constitutions provinciales*.

Césara était de retour à Vienne en septembre, et il y publia ce beau travail où se révélaient dans toute leur puissance ses rares qualités d'organisateur.

Le 8 octobre, Waldemar, décidément écrasé, lisait avec l'éblouissement qui convient le décret impérial nommant Césara comte Zanoski ministre de l'intérieur.

## TROISIÈME PARTIE

### LA CHUTE

---

#### I

#### L'EFFET QUE FONT A CÉSARA, MINISTRE, LES COUPS DE CHAPEAU.

Mathias Brenner avait dit cent fois à Césara :  
Tu verras ! tu es un esprit très-net et très-exact,  
tu verras comme ce sera bon pour toi de passer  
du monde des idées dans le monde des faits.

Eh bien, c'est bizarre, depuis qu'il y était entré,  
dans cette réalité, Césara se faisait l'effet de  
marcher dans un rêve. Il pensa qu'il s'y habitue-  
rait, et que la nouveauté de la situation était la



seule cause de cette espèce d'état visionnaire. Il avait quitté sa maison, son appartement, son cabinet, il s'était installé dans ce grand ministère, « étonné de s'y voir. » Il fallait le temps de se faire à ces êtres inconnus.

Et puis jusqu'à présent il était seul, les siens n'étaient pas là. Il avait écrit à sa femme et à ses enfants qu'ils eussent à continuer leur voyage comme si de rien n'était. Il ne les reverrait à Vienne qu'à l'époque dite, à la fin d'octobre. Césara n'avait pas trop de ces quinze ou vingt jours pour se reconnaître.

Il reçut une lettre de félicitation et de joie d'Otilie et de Lina. — Oui, sa femme, effectivement, devait être contente ! il y avait assez longtemps qu'elle demandait à Dieu de changer le cœur de son mari, Dieu avait enfin exaucé ses prières ! — Quant à Lina, qu'est-ce qu'elle lui voulait encore ? elle avait son mari ! Césara ne pouvait pourtant pas aimer Lina Gradiwil comme il aimait sa petite Linotte ! Heureusement, il avait un médaillon de Lina enfant, il le mit sur sa table, il le baisait, il le contemplait, et son cœur s'y retrouvait un peu.

Thadée, c'est autre chose ! ce brave enfant, si

pur, si doux, il l'adorait ; il ne l'avait jamais tant aimé ! Qu'est-ce qu'il n'aurait pas donné pour l'avoir là, pour l'embrasser !... Oui, mais il avait aussi une certaine appréhension de le revoir.

Par exemple, son ami Sylvius et Miriam, sa Miriam bien-aimée, étaient à Vienne, là, tout près de lui. Près, et cependant loin. Il ne voyait, bien entendu, Miriam que chez elle, et, dans les premiers temps au moins, il ne pourrait lui faire que des visites rares et rapides ; il aurait tant de besogne. Il fallait qu'il se mît au courant. Il s'agissait d'être utile, très-utile, de faire du bien, beaucoup de bien. Ce n'est pas pour autre chose qu'il avait accepté le pouvoir.

Le pouvoir ! le pouvoir matériel, il l'avait, il l'exerçait, il était ministre. Il faisait de son mieux, il avait toujours été grand travailleur, et il travaillait plus que jamais. Pourquoi donc s'imaginait-il qu'il n'y avait là rien de réel, qu'il était sur un théâtre et que c'était un rôle qu'il jouait ?

Est-ce le déplacement du point de vue qui faisait ainsi à Césara toute chose étrange ? Les personnes qu'il avait antérieurement connues se pré-



sentaient à lui dans une relation nouvelle. Il reçut beaucoup de visites de compliment de gens qui l'avaient fort attaqué; ses adversaires d'autrefois étaient naturellement aujourd'hui ses admirateurs, et n'en étaient pas embarrassés. Mais lui, cela le gênait. Il vit un journaliste religieux, qui l'avait religieusement traîné dans la boue et pour lequel il n'avait pas été non plus très-tendre; le pamphlétaire lui parla gaiement, amicalement de leur belle lutte, comme d'un jeu, d'une convention que ni l'un ni l'autre n'avait dû prendre au sérieux; maintenant, cela allait de soi, ils étaient d'accord sur tous les points, ils s'entendaient sur le concordat, sur le pape, etc. Mais Césara trouvait qu'ils ne s'entendaient nullement.

Une des impressions les plus étranges qu'il ressentit, ce fut un soir en ouvrant sur son bureau un Rapport confidentiel, qui n'était autre chose que le procès-verbal de la séance des Vingt tenue la veille, à la même heure, chez Salomon Graffen, sous la présidence de Ludwig Stern.

Césara était entré cent fois dans le cabinet tendu de vert où se passait la scène. Il connaissait tous les personnages, il avait été l'un d'eux, il

se vit au milieu d'eux encore, il s'attendait à retrouver là des paroles qu'il aurait prononcées.

En effet, tout à coup son nom écrit le frappa. Il avait été fort question de lui dans cette réunion de ses anciens amis.

Et, dans une sorte de trouble effaré, il lut ceci :

*« Incident Césara.*

« HARTMANN prend la parole et demande s'il n'y aurait pas lieu à une mesure ou à une protestation quelconque, au sujet du récent et insigne scandale : l'entrée au ministère de Césara Zanoski. Pour lui, il se félicite d'avoir deviné, d'avoir dénoncé d'avance l'apostasie de Césara et de s'être opposé à la réélection d'un tel président.

« FRANZ GOLLING répond en quelques paroles attristées et loyales. Qui sait si la défiance des Vingt n'a pas été la première et la principale cause de la défection de Césara ?

« SALOMON GRAFFEN appuie Franz Golling ; il est d'avis que, pour les Vingt, il n'y a ici à exprimer que des regrets.

« NAHUM SCHWERZ est d'un avis opposé. Il

trouve Césara deux fois coupable : républicain, il a trahi sa cause ; polonais, il a trahi sa patrie. Schwerz propose une motion d'indignation.

« MICHEL COPPOLA se lève. Il dit que pour le châtimement de tels crimes, des paroles ne suffisent pas ; il faut des exemples. Si, au lieu d'être du Tyrol, il avait l'honneur d'appartenir à la Pologne, il saurait bien trouver le couteau d'un nouveau Karl Sand pour punir un second Kotzebue.

« Tumulte et clameurs. SOMBOR et le Slave DMITRI protestent, indignés, contre cet appel à l'assassinat.

« LUDWIG STERN le flétrit à son tour avec énergie. Il fera, lui, une proposition qui ralliera peut-être la plupart des membres de l'assemblée. Quand les Vingt perdent un des leurs, il est d'usage que le président fasse l'éloge de leur collègue mort. Il a beaucoup admiré, beaucoup aimé Césara. Il demande la permission de rappeler, dans un hommage qui sera une punition, les belles œuvres, les grandes actions, les immenses services de Césara, comme si Césara n'était plus.

« Longue et presque unanime approbation.

« Sylvius Lewin, qui n'assistait pas au commencement de la séance, arrive pour entendre

Ludwig Stern faire à grands traits expressifs l'éloge de Césara, avec son éloquence habituelle, avec une émotion inaccoutumée.

« SYLVIVS LEWIN remercie chaleureusement Ludwig Stern. Il aurait peut-être, lui Sylvius, à ajouter à l'éloge du Césara d'autrefois la justification du Césara d'à présent. Mais, on la permettrait peut-être à son ami, elle n'atteindrait pas leur conviction. Il faut d'abord que des intentions que seul il connaît se traduisent par des actes que tous connaîtront. Jusque-là, Sylvius a le chagrin de penser que la place de l'ami de Césara n'est plus au milieu des Vingt, et prie le président de vouloir bien, séance tenante, accepter sa démission.

« LUDWIG STERN comprend, en la regrettant, la détermination de Sylvius Lewin. Les Vingt perdent en lui plus qu'un collègue, un ami, plus qu'un confrère, un frère.

« Le président lève la séance, afin que Sylvius Lewin ne s'en aille pas d'entre eux ; ils s'en iront tous encore une fois avec lui. »

Quelle tempête de sentiments de toute sorte,  
— douleur, effroi, colère, admiration, recon-

naissance, bouleversait l'âme de Césara, pendant qu'il entendait ainsi son oraison funèbre et qu'il assistait presque à ses obsèques!

— Admirable Sylvius ! généreux Ludwig Stern ! tous les Vingt, des vaillants, en somme, même les violents ! Il n'y a que ce misérable Coppola ! le dangereux drôle !

Césara leva les yeux ; dans son trouble, il n'avait pas vu l'huissier lui remettre une carte ; Coppola était devant lui.

— Quoi ? qu'est-ce que vous voulez ? dit Césara croisant les bras. Venez-vous me tuer ?

— Comment ! fit Michel Coppola stupéfait ; Votre Excellence n'a donc pas lu mon rapport ?

Césara ramena ses yeux sur le procès-verbal.

— Ah ! c'est vous qui ?...

— Il me semblait que Votre Excellence connaissait mon écriture.

— Oui, je ne l'avais pas reconnue... Mais alors, malheureux ?...

— Ah ! fit Coppola fièrement, je ne crois pas que M. le comte Zanoski ait beaucoup à s'indigner.

— Plaît-il ?

— Pardon ! Pour Césara président des Vingt,

j'aurais été sans doute un espion infâme. Mais ici, dans ce cabinet, parlant à Votre Excellence, je suis un honnête serviteur de l'État et un agent fidèle.

— Allons donc ! en excitant au crime ? en provoquant à l'assassinat ?

— Assurément ! Si le dessein coupable germe et couve au fond de quelque individu, je l'aide à paraître ; je fais sortir de la tête humaine ce qu'elle peut contenir de mauvais. Puis, après, comme je connais le mal, je l'étouffe. Maintenant que Votre Excellence peut s'expliquer les côtés exaltés de ma nature, elle doit se rendre compte que je ne suis pas une intelligence commune. Je gagne mon argent, je crois. Je connais le cœur humain ; j'ai quelque psychologie.

— Fort bien ! dit Césara ; mais moi, mes anciens amis, des hommes honorables, que j'estime, que je respecte, dois-je les laisser à votre merci ?

— Me dénoncer ? voilà encore une chose que je ne crois pas possible au ministre.

— Soit, mais je puis vous exempter de cette mission-là, vous donner un autre emploi.

— Qu'est-ce que Votre Excellence trouvera de plus utile et de plus important que de surveiller



la Vingtaine suprême? J'ai été assez difficile à séduire et à introduire. Moi aussi, je coûte très-cher. D'ailleurs, je n'ai pas mérité de déchoir. Je m'adresserais plutôt à l'empereur. Votre Excellence n'a pas le droit de me déshonorer.

— Est-ce cela, le pouvoir? pensa César; vous verrez que le mouchard y sera plus solide, plus nécessaire et plus fort que le ministre!

— C'est bien! dit-il à Coppola, continuez donc à faire partie des Vingt. Seulement, vos Rapports me paraissent si graves et si importants que vous me les adresserez directement et personnellement, et que je veux les lire seul.

Il se promettait à lui-même de ne les lire jamais: il ferait son devoir moins scrupuleusement que Coppola, tant pis!

En attendant, cette séance des Vingt où sa nécrologie avait été prononcée, restait toujours présente à son souvenir, et ajouta encore à l'espèce d'hallucination qui poursuivait César.

Le lendemain il sortit en voiture, les chevaux traversaient au pas les cours étroites du ministère, et César, dans sa rêverie distraite, se demandait avec étonnement pourquoi, sur son passage, tous ces inconnus qui le voyaient, qu'il

n'avait jamais vus, soulevaient leur chapeau.

— Hé ! se dit-il, à quoi est-ce que je pense ?  
ils saluent le mort.

## II

## FORCE PLUS GRANDE DU POUVOIR : LE BANQUIER.

Césara, qu'il s'agitât ou non dans un rêve, qu'il remplît ou non un rôle, voulait mener ce rêve et jouer ce rôle avec éclat et avec honneur ; il voulait tenir la parole qu'avait donnée pour lui aux Vingt son bon répondant Sylvius.

En attendant mieux, il s'était mis à étudier les rouages de l'administration, cherchant à les faire plus simples, plus rapides et plus forts. Mais, à chaque réforme qu'il essayait d'introduire, à chaque abus qu'il parlait de supprimer, son chef de cabinet lui démontrait comme quoi c'était ou dangereux ou impossible. Il vint à Césara la pensée hardie de changer son chef de cabinet. Mais ce fonctionnaire invétéré était soutenu par le président du conseil, il avait les traditions du ministère, etc., etc...

— J'aurai soulevé des montagnes, pensa Césara, et qu'est-ce que je fais ? je rogne quelques bureaux inutiles, — comme on se coupe les ongles.

— Vous avez trop de zèle ! disait en riant, un matin, à Césara, son banquier, Moïse Reinwald, lequel était aussi, comme on sait, le banquier du gouvernement.

— Oh ! reprit Césara, je ne m'userai pas longtemps aux détails, soyez tranquille.

— Oui, vous vous surmenez, vous vous tourmentez ! c'est admirable, mais vous ne prenez du pouvoir que les peines, et vous en laissez les jouissances.

— Qu'est-ce que vous appelez les jouissances du pouvoir ?

— Eh bien mais, se satisfaire un peu soi-même, satisfaire ses amis.

— Je n'ai plus d'amis, dit Césara en secouant tristement la tête.

— Bah ! voilà Sylvius Lewin, un vrai artiste ! Que ne le nommez-vous chevalier de l'ordre de Léopold ?

— Sylvius est d'un ordre qui lui fait dédaigner tous les autres.

— Oh! oh! lequel donc?

— Il est chevalier de la légion de l'honneur.

— Ah! ah! fort admirable! mais...

— Il y a pourtant quelqu'un, dit Césara pensif, que j'aurais été content de servir? Salomon Graffer.

— Salomon, dit sèchement Moïse, n'est pas un ami, c'est un ennemi.

— Justement. Il tiendrait beaucoup à obtenir le privilège du Gaz central, pour lequel vous venez ce matin. Et si je pouvais le lui adjuger...

— Vous êtes le maître, reprit Moïse devenu de glace.

— Eh! non, je ne suis pas le maître.

— Ah! dame! je me défendrais.

— Ce n'est pas cela; mais, tenez, j'ai passé la nuit à relire le cahier des charges et à comparer, à peser les concurrents. Je dois dire que vous êtes, sans comparaison, celui qui, non-seulement donne les plus fortes garanties, mais présente les plus incontestables avantages.

— Oui, oui, nous pouvons faire ce que ne feront jamais les autres. Ainsi, le privilège?...

— Il est à vous.

— Signé?

— Le voici.

— Je peux le prendre et l'emporter ?

— Si vous voulez.

— Ah ! s'écria Moïse, Excellence ! admirable !  
c'est admirable !

— Qu'est-ce qui est admirable ? que votre combinaison offre sur les autres trois pour cent de bénéfice ?

— Non ; mais si vous aviez tenu au Salomon...  
Et puis, l'affaire reste encore pour nous très-excellente.

Moïse Reinwald avait engouffré dans sa poche le privilège, puis en avait discrètement tiré deux liasses oblongues de papier soyeux liées par un petit fil de soie rouge, qu'il glissa subtilement à un coin modeste mais apparent du bureau du ministre.

— Il ne me reste plus, dit-il, après vous avoir réitéré mes remerciements, qu'à prendre congé.

Césara aperçut les deux liasses superposées.

Il devint tout pâle.

— Eh ! mais, dit-il, qu'est cela ?

— Rien ! oh ! rien, fit Moïse. J'espérais que

Votre Excellence ne remarquerait pas. Je prends donc congé...

— Pardon! ce sont des bons et des billets de banque?

— Rien, vous dis-je. Je vous ai avoué que l'affaire était encore belle. Il est trop juste que... Mais vous faites attention à des choses... Vous me rendez confus. C'est une part d'actions de fondateur, rien de plus. Réalisée, voilà tout. Cela ne vaut vraiment pas la peine...

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir là? dit tranquillement Césara en prenant la liasse.

— Oh! vous insistez. Je suis honteux. Ce qu'il y a là? hé! quatre cent mille florins, je crois. La somme n'est pas déshonorante.

— La somme, non. Mais êtes-vous bien sûr qu'il y ait là quatre cent mille florins?

— Oh! c'est vérifié à la caisse. Il y a des bons du Trésor. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Attendez donc, attendez! Cela ne me paraît pas faire quatre cent mille florins, à moi.

Et Césara se mit à compter les banknotes, mais d'une manière tout à fait nouvelle et singulière. Il arrachait les billets du fil de soie, les

froissait dans la paume de sa main droite, et les amassait ainsi en boule qui grossissait à vue d'œil.

Moïse Reinwald le regardait faire avec stupéfaction.

Césara comptait tout haut en parlant :

— Cinq, dix. L'affaire, disiez-vous, est encore fort belle. Soixante-cinq, soixante-dix. Elle est trop belle, peut-être. Cent quinze, cent vingt. On avait pourtant fait appel à tous. Deux cent quarante, deux cent cinquante. Même aux compagnies étrangères. Trois cent soixante, trois cent soixante-dix. Vous avez su vous mettre hors de pair. Trois cent quatre-vingt-dix, quatre cents. Vous avez raison, monsieur, il y a bien là quatre cent mille florins.

Et, achevant de pétrir la liasse de ses deux mains, Césara debout, fier et pâle, lança en pleine poitrine à Moïse Reinwald ce boulet d'un million.

— Ah ! Excellence ! s'écria Moïse. Admirable !...

Il ne prenait pas l'insulte, il aimait bien mieux donner l'éloge.

— Le Salomon, pensait-il, pousserait peut-être du pied la boule dans la cheminée.

Mais lui, Moïse, beaucoup plus fort, il la ramassa d'une main pieuse, et d'une main soigneuse l'insinua dans sa poche de derrière.

Et, profitant de ce qu'il était courbé pour économiser un changement d'attitude, il saluait profondément César de la tête et des bras, en répétant :

— Admirable ! admirable !

Il fit ainsi à reculons une « retraite honorable. »

Dans l'antichambre seulement, il se redressa, joyeux, et descendit à pas légers l'escalier de marbre. Il riait tout haut, sans s'en rendre compte, d'un rire sec qu'il ne pouvait vaincre, et il grommelait :

— Hé ! hé ! un million de gagné ! bonne matinée ! Hé ! hé ! admirable ! admirable ! Hé ! hé ! je l'ai payé comptant dans sa monnaie de singe. Hé ! hé !

Le solennel huissier planté dans le vestibule d'en bas, et devant lequel Moïse passa sans le voir, s'étonna un peu de l'entendre ainsi rire et dire à voix haute

— L'imbécile !



## III

FORCE ENCORE PLUS GRANDE DU POUVOIR :  
LE MILITAIRE.

Césara avait assisté déjà trois fois au conseil, et chaque fois son ministère avait été l'objet spécial de la délibération. Le nouveau ministre avait eu en effet, pour son début, à faire passer dans la pratique la Loi générale de janvier sur l'organisation des provinces, et à déterminer par des règlements particuliers les devoirs et l'étendue de la compétence attribuée à chaque autorité.

Il avait fait preuve dans ce grand travail, auquel l'avait préparé son livre, du sens le plus juste, le plus large et le plus net. Il avait, au conseil, exposé son système et développé son plan dans l'ensemble et dans les détails avec une clarté, une précision et une logique dont ses collègues les plus récalcitrants avaient été surpris et saisis.

Mathias Brenner était dans l'enchantement, et, comme il félicitait son ami :

— Oui, c'est fort bien, lui dit Césara, mais ce n'est pas cela que j'apporte et que je représente dans le gouvernement. J'ai d'autres facultés à exercer, je voudrais appliquer d'autres forces. L'ordre est utile, mais le progrès est grand. En voilà peut-être assez pour les affaires; à quand les idées?

Mathias Brenner suppliait Césara d'attendre encore. Le moment n'était pas venu. Il y avait à peine trois semaines qu'il était ministre.

— Attendre! disait Césara; tu ne sais pas, toi, que Thadée revient après-demain!

Le lendemain, il y avait conseil à midi. Les ministres étaient au complet.

L'empereur présidait.

François-Joseph était alors un tout jeune homme de vingt-trois ans, élégant, taciturne, l'œil petit, le regard sans rayon, la lèvre inférieure marquée du signe caractéristique des Habsbourg, qui leur sert merveilleusement à exprimer le dédain.

A la droite de l'empereur, le feld-maréchal, ministre-président et ministre de la guerre. Le militaire dans toute l'acception du mot. Droit, raide, les cheveux gris et ras, l'œil froid et dur,

le front bas et sillonné d'une infinité de rides transversales, plis énergiques de la volonté sans idée.

Les affaires courantes expédiées, la séance allait appartenir tout entière au ministre de l'agriculture et des mines. Mais, sur sept rapports qui devaient lui être expédiés des provinces, il n'en avait reçu que quatre. Son travail était donc forcément incomplet.

A une heure, l'ordre du jour était épuisé.

Césara demanda la parole. Il dit que, puisque l'heure le permettait, il souhaiterait présenter quelques considérations sur la politique générale.

L'empereur se tourna vers le feld-maréchal, qui, se penchant vers lui, dit à voix basse :

— La manœuvre n'est que pour deux heures.

Ce qui signifiait : Nous avons une heure à perdre.

L'empereur alors regarda Césara.

Ce qui signifiait : Parlez.

Césara parla. Le cœur lui battant un peu. Mais d'autant plus magnétique et vibrant.

Il commença par convenir qu'en l'appelant au pouvoir, on ne lui avait fait à lui aucune pro-

messe. Mais sa venue avait pu paraître une promesse à tous. Pour les nationalités, elle avait dû vouloir dire : un peu plus d'indépendance ; pour la nation : un peu plus de liberté.

Il aurait donc à proposer humblement, pour certaines provinces, des immunités, qui étaient quelquefois des droits, et, dans la loi civile ou religieuse, certaines réformes : mariage civil, instruction laïque, liberté de la pensée, qui étaient peut-être des nécessités.

Il prit les deux questions de haut, et de très-haut.

Il démontra, non par l'abstraction mais par l'histoire, que, depuis une soixantaine d'années, il s'était dégagé du choc des idées et des événements une vérité nouvelle : Les nations sont des personnes. Ces personnes, elles ont pu être cachées pendant des siècles derrière les dynasties. Mais désormais elles sont, — pour le moins à côté des dynasties, — visibles et vivantes.

— En tout cas, dit le ministre de la justice, ce ne serait pas aux dynasties à en convenir.

Césara lui demanda pourquoi. La vérité éternelle admet tous les collaborateurs, et c'est toujours l'honneur et l'intérêt de travailler

avec elle, fût-on né empereur, fût-on né génie.

Césara développa puissamment cette idée.

Il rappela que le premier capitaine et le premier empereur du siècle, Napoléon dit le Grand, soutenu pendant quelques années par la force d'impulsion donnée, n'avait cependant pas pu tenir bien longtemps quand il avait voulu se mettre à son compte et laisser de côté son ouvrage de commande.

Quelques murmures avertirent Césara que ce langage paraissait irrévérencieux au conseil.

— L'usage est, dit encore le ministre de la justice, qu'on ne fasse pas de l'opposition dans les conseils de l'empire.

— C'est pourquoi, reprit Césara, j'ose demander qu'on n'y fasse pas de l'opposition à Dieu.

Le feld-maréchal s'inclina alors vers l'empereur, qui lui donna la parole d'un geste gracieux.

— Je ne répliquerai, dit-il, à toute cette philosophie que par quelques mots de sens commun. Je ne suis pas un parleur, je suis un soldat. Cependant, quoiqu'on assure que je ne fais pas mal la guerre, je n'aime pas à la faire. La preuve en est, reprit-il en se tournant aimable-

ment vers Césara, que j'ai été content de ramener à nous, par de plus doux moyens, un de nos plus redoutés adversaires. Mais enfin, il n'y a pas à dire, la guerre est. Au dehors et au dedans, déclarée ou cachée, la guerre est toujours. Ceux qui la font, ceux qui savent la faire doivent donc avoir pour le moins autant de crédit que ceux qui ne savent qu'en raisonner ou en écrire. C'est clair. Sur ce, voici mon avis. Pour le moment, nous qui défendons le principe de l'autorité, nous sommes les vainqueurs. Nous avons payé assez cher notre victoire, profitons-en tant que nous pourrons. On nous demande de céder nous-mêmes d'avance à l'ennemi quelques batteries rayées et de lui livrer quelques places fortes. Franchement, comme militaire, je trouverais cette imprudence par trop naïve. Voilà. Je crois être dans le positif et dans le vrai. C'est le fond, cela. Si le comte Césara Zanoski voulait, il l'enjoliverait de sa plus belle éloquence. Mais les phrases ne prévaudront jamais sur les faits. Restons à nos rangs. Le droit du plus fort étant le meilleur, ceux qui gagnent la bataille sont dans l'État la colonne et la pierre d'assises. Le reste... le reste est pour la parade et l'apparence.



Césara ouvrait la bouche pour demander à répondre, pour s'écrier qu'il fallait justement en finir avec la guerre, et découvrir et fonder le monde de la paix...

Mais l'empereur fit de son côté une inclination de tête légère, regarda la pendule, et dit :

— Nous sommes attendus pour la manœuvre.

Ce grand enfant porte-couronne n'avait qu'une envie : c'était d'aller jouer avec ses soldats, pas de plomb.

Il se leva, le conseil était fini.

— Je t'avais prévenu ! dit en sortant Mathias Brenner à Césara. Tu as voulu marcher trop vite. N'importe, ne désespérons pas encore.

— Comment donc ! mais je dois être très-content ! reprit amèrement Césara. J'ai accepté ce que tu appelles le pouvoir ; eh bien, je l'ai. Il est vrai que je n'ai pas eu le crédit de changer un commis et de déplacer un agent de police. C'est égal ! je crois qu'à la rigueur j'aurais vraiment quelque autorité dans mes bureaux. Est-ce que nous pouvons demander et vouloir autre chose, nous autres laquais en chef !

## IV

## LE JUGE NATUREL.

Donner sa démission? Césara y pensa bien. Mais quoi! il déclarerait sitôt son impuissance? il renoncerait sur un premier échec à la terrible partie, sans même sauver son enjeu? il aurait hasardé pour rien son honneur et sa vie?

Non! il se devait à lui-même de persévérer, de faire quelque chose, d'attendre une chance meilleure, eh! d'emporter la victoire!

Il ne pouvait pas toujours, lui Césara, être tenu en échec par un espion, humilié par un banquier et battu par un soldat! Il finirait par affermir son pied sur ce terrain nouveau. Matthias Brenner le lui avait dit avec raison : il avait fait une faute à ce conseil, il avait mal pris son temps. En politique il faut guetter l'événement, saisir l'occasion; alors on a une force énorme. Mais il avait parlé pour parler, pour rien, sans sujet, sans raison...



Ah! si, parce que Thadée arrivait le lendemain.

Le fait est qu'il arriva le lendemain, Thadée.

Il arriva avec sa mère et sa sœur. Mais Césara ne pensait qu'à lui, ne se préoccupait que de lui. Césara se demandait s'il en était ainsi pour les autres pères quand leurs filles sont mariées : Lina lui était devenue comme une étrangère. Il l'avait tant aimée, et il ne l'aimait plus que dans le passé ! Il lui semblait qu'il n'avait maintenant qu'un fils unique : Thadée.

Cependant, Otilie et Lina vinrent seules au ministère. Thadée fit demander à son père la permission de continuer à habiter sa chambre d'étudiant. Il viendrait le voir aussitôt qu'il aurait rempli certaines formalités urgentes pour ses inscriptions et examens.

C'était le lendemain la rentrée des Écoles.

Il y avait donc un an que Césara, à son retour d'Italie, avait eu avec son fils ce grave entretien qui l'avait laissé si heureux. Il y avait un an déjà ! il n'y avait encore qu'un an ! Comme cette année avait passé vite ! et pourtant comme elle était pleine ! Il semble qu'on ait dans l'esprit, pour regarder le temps, une lorgnette avec

le bout qui éloigne et le bout qui rapproche.

Césara eut le cœur triste de ne pouvoir encore embrasser son fils. Mais pourquoi avait-il respiré plus librement en voyant que Thadée n'accompagnait pas sa mère et sa sœur?

Le premier jour, il ne s'étonna pas trop de son absence. Le jour suivant, il l'attendit avec une inquiétude croissante. Il commençait à ressentir une irritation vague, — mêlée aussi d'une secrète approbation.

Le soir venu, il allait se déterminer à envoyer chercher Thadée, quand on lui annonça Michel Coppola. Il ne sut quel pressentiment lui conseilla de le recevoir.

— Vous m'avez fait le premier jour un assez froid accueil, dit le Coppola. Je viens néanmoins vous rendre un service... Oh! attendez pour vous fâcher. Votre fils se bat demain matin.

— Qui? Thadée? Dieu! il se bat! Avec qui?

— Il se bat avec ce jeune polonais, Firmian.

— Firmian! son ami!

— Son ancien ami.

— Mais comment? qui vous a dit? d'où savez-vous? Ce n'est pas possible!

— J'ai tout su par Dmitri, un des nôtres, je veux dire un des Vingt. Dmitri est le témoin de Firmian.

Césara tomba sur un fauteuil, accablé.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Mais comment donc cela s'est-il passé ?

— Voilà. Thadée et Firmian se sont rencontrés à l'École de droit, dans un couloir, aujourd'hui à trois heures. Il paraît qu'ils ne s'étaient pas vus depuis six mois. Firmian marchait avec deux autres étudiants. Thadée était seul. En apercevant son ami, il s'est arrêté, incertain. Mais Firmian a pâli et s'est rejeté vivement en arrière, entraînant les deux jeunes gens, et murmurant des paroles irritées, à voix assez haute pour que Thadée ait pu entendre des mots...

Coppola s'interrompt.

— Je crains de vous blesser...

— Vous me tuez, malheureux ! Achevez donc !

— Eh bien, Thadée a entendu : *le fils du renégat.*

— Pauvre enfant ! dit Césara.

— Thadée a marché rapidement sur Firmian et lui a touché l'épaule. L'autre s'est retourné.

Ils se sont trouvés frémissants face à face. Thadée a dit :

— Monsieur Firmian ! vous venez de prononcer des paroles injurieuses pour mon père.

— Vous les avez entendues?... a repris Firmian avec une sorte de chagrin; je ne m'attendais pas à vous voir, elles me sont échappées...

— Pouvez-vous les retirer ou les regretter ?

— Je regrette que vous les ayez entendues, c'est tout ce que je puis dire. Mais je ne puis les retirer. A cause de mon père à moi, qui, lui, est mort pour la patrie.

— C'est bien, a dit Thadée. Vous rentrez chez vous ?

— De ce pas.

Ils se sont salués. Thadée a envoyé ses témoins chez Firmian. Ils se battent à l'épée, demain matin à huit heures, à l'Auhof. Firmian est triste, mais semble déterminé. Sa dernière parole aux témoins de Thadée a été : « Dites à mon ancien camarade que nous ne devons pas nous faire l'un à l'autre l'injure de nous ménager. »

— A présent, reprit en terminant Coppola, vous savez tout ce que je sais. Si je peux vous être utile à quelque chose?...

— Non, dit Césara. Vous m'avez, en effet, rendu un service. Je vous remercie.

Césara resté seul se fit l'effet d'un homme tombé dans un précipice. Il avait peiue à rassembler ses idées. Il se répétait tout haut : — Thadée se bat ! Thadée se bat à cause de moi ! Thadée se bat pour moi !

Ce duel, ce duel entre les deux fils des deux compatriotes, il fallait l'empêcher ! mais comment ? — Si Césara allait lui-même provoquer Firmian ? Eh ! Firmian refuserait de se battre avec lui ! S'il le faisait arrêter ? Après tout, il était ministre : cela pouvait bien une fois servir à quelque chose !

Non, cela ne sert à rien ! — à rien qu'à faire tuer les enfants pour les pères !

La seule puissance ici, c'était l'honneur, l'impérieux, l'implacable honneur.

Césara se décida à faire demander Thadée. Il y envoya, n'osant y aller lui-même. Mais on ne trouva Thadée nulle part. Il avait seulement recommandé de dire, au cas où son père le demanderait, qu'il irait sûrement le voir le lendemain, — à neuf heures.

On sait que le rendez-vous était pour huit.

Intervenir directement, lui, Césara ? ce n'était pas possible. Il fit appeler Sylvius, — Sylvius, son ami, son cher disciple, son autre lui-même, la partie de lui-même restée pure. Sylvius, dans une nécessité suprême, pouvait représenter Césara auprès de son fils.

Césara lui conta son malheur, sa douleur. Il le pria d'être là, à l'Auhof, avant huit heures, de veiller de loin, d'amener un chirurgien. Sylvius promit, aussi ému que son ami ; on sait si Césara pouvait compter sur Sylvius.

O les tristes, les terribles précautions ! Les longues, les terribles heures ! Césara passa toute cette nuit marchant dans son cabinet, ou assis, le visage caché dans ses mains.

Il vit ainsi venir le matin, — pensant et souffrant.

Au milieu de son angoisse, il avait une joie : son fils l'aimait toujours ! son fils avait pris sa défense, il avait voulu venger son injure ! Ainsi, il n'accusait pas trop son père, il le comprenait, il le justifiait peut-être... Ah ! il avait bien raison !

Avait-il bien raison ?

Huit heures sonnèrent. Et, pendant une

heure, ces deux questions, mêlées et confondues il ne savait comment, s'agitèrent dans cette âme bouleversée : — Ai-je encore mon fils ? Mon fils se croit-il dans son droit ?

Ces heures-là comptent pour des années.

Un peu avant neuf heures, Césara sentit, reconnut dans le couloir un pas. Il voulut se lever de son fauteuil, mais il retomba assis.

La porte s'ouvrit. C'était Thadée.

Et Césara vit entrer sa jeunesse. Il se vit entrer lui-même, sous les traits de son fils, doux, charmant et triste. L'homme troublé, douloureux, hagard, vit arriver lentement vers lui, comme sa propre apparition, le pur éphèbe, le fier adolescent.

Ce fut seulement quand Thadée fut tout près de lui que Césara put lui dire d'une voix faible :

— Tu n'es pas blessé ?

— Non, répondit Thadée. Mais on avait donc appris... ?

— Je savais tout.

— Pauvre père ! dit Thadée, — comme Césara avait dit : Pauvre enfant !

Césara prit dans ses deux mains la chère tête

blonde, et pressa d'un long baiser ce doux front blanc.

Puis il demanda :

— Et Firmian ?

Thadée redevint froid et sévère.

— Firmian est blessé, dit-il.

— Gravement ?

— Gravement.

— Enfin, il s'est défendu !

— Il s'est défendu et il a attaqué. C'était convenu. Pour que ce combat ressemblât à un jeu, nous avions été trop amis.

— Mon frère, mon brave enfant ! Mais Firmian n'est pas en danger ? T'a-t-il parlé, après le combat ?

— Il m'a dit quelques mots.

— Que t'a-t-il dit ?

Après une minute d'hésitation, Thadée reprit, d'un air contraint :

— Eh bien, il m'a dit : « Je suis content de vous, Thadée ; vous vous êtes comporté comme il faut ; je vous fais mes excuses en ce qui vous touche. » Mais il n'a pas ajouté autre chose, et nous ne nous sommes pas donné la main.



Après un nouveau silence, Césara reprit à son tour d'une voix émue :

— Mon enfant, écoute. Je te dois une explication...

Et il s'arrêta.

Ce qui arrivait et affluait malgré lui à sa pensée, c'était le souvenir présent et vivant de l'heureux et ardent entretien qu'il avait eu, l'année précédente, avec son fils, sur la Révolution, sur la grandeur, la force et la lumière de la Révolution. Pas une autre idée, pas une ! ne venait à cet éloquent, à ce puissant orateur.

Quoi ! il ne trouverait rien à dire pour lui-même !... C'est qu'il y a des causes où l'on ne peut pas plaider les circonstances atténuantes.

Par bonheur Thadée reprit vivement :

— Tu ne me dois rien, mon père. Moi, je te devais mon devoir. Je l'ai fait de mon mieux.

— Tu l'as fait admirablement. C'est pourquoi il faut que tu me juges...

— Est-ce que le fils juge le père ! dit Thadée. Il le défend comme il le doit, quand il le peut, rien de plus.

— Merci, Thadée ! mais...

— Si tu crois avoir à me remercier, interrompit Thadée, accorde-moi une grâce.

— Parle : laquelle ?

Thadée garda un moment le silence. Il tenait baissées ses paupières que gonflait une larme. Il parla enfin avec une tristesse profonde, mais avec une grande fermeté.

— Père, l'université de Vienne est devenue pour moi à peu près impossible.

— Comment ! est-ce que les étudiants seraient mal pour toi ?

— Hélas, à part Firmian et le groupe que tu connais, ils seraient plutôt trop bien. Mais j'ai beaucoup aimé Firmian, père ; et il me serait bien cruel aussi de retrouver chaque jour mes anciens amis froids et hostiles. Je te disais l'an dernier, à pareille époque, combien Heidelberg m'avait plu. Je te demande la permission d'aller continuer mes études à Heidelberg.

— Mon fils ! tu veux me quitter !

— Je voudrais quitter l'université de Vienne.

— Thadée, ta résolution n'est pas définitive ; tu réfléchiras.

— C'est réfléchi, c'est résolu.

— Eh bien, dans quelque temps, nous verrons.

— Donne-moi ton consentement tout de suite, je te prie. Je voudrais m'éloigner sans trop tarder, sans trop souffrir.

— Allons, tu partiras, soit. Mais enfin pas avant deux ou trois semaines !

— Oh ! plus tôt que cela, beaucoup plus tôt.

— Quand donc ?

— Je voudrais partir ce soir.

— Comment ! ce soir ! tu ne m'accorderas pas quelques jours ? tu ne m'accorderas pas un jour ?

— Ce soir, père, je t'en supplie.

— Non ! je ne veux pas !

Thadée alors leva les yeux, et, attachant sur son père un regard, plein à la fois d'angoisse et de volonté, il répéta, avec son inflexible douceur :

— Je t'en supplie.

Et, par l'accent, cette parole : « Je t'en supplie » voulait dire et disait : — Il le faut. La situation est fatale. Nous n'y pouvons rien. Nous nous ferions inutilement souffrir l'un l'autre. Abré-geons du moins notre supplice. Épargnons-nous

tousdeux : nous séparerest affreux, vivre ensemble est impossible.

Ce fut le tour de Césara de baisser les yeux.

— C'est bien, mon fils, dit-il, vous me quitterez quand vous voudrez.

Cette nuit-là, Césara se retrouva dans son grand cabinet encore seul et aussi désespéré : son fils n'était pas tué, mais son fils était parti !

Et il se répétait à voix haute, comme machinalement :

— Parti ! parti ! Me voilà sans enfant, moi !

Sa tête était penchée sur sa poitrine, ses mains pendaient le long de son fauteuil, sa pensée errait comme une douleur qui se déplace. Il était bien malheureux ! Et, en même temps, il était fier et presque content que Thadée eût dans la conscience cette rigueur et cette susceptibilité. Il l'avait voulu ainsi, il l'avait formé ainsi. Admirable et impitoyable jeunesse ! elle est semblable au marbre : pureté, dureté. Lui-même, il avait enseigné à son fils la justice. Oh ! mais tôt ou tard, il reconquerrait la chère estime de son enfant ! Pourquoi, cependant, n'avait-il pas su se défendre ? pourquoi n'avait-il pas pu... ?

Et toujours revenait sa lugubre idée :

— Parti ! il est parti ! Ah ! il a été tout de même sévère, de me condamner à son exil !

## V

## LA TROUPE QUI « LACHE » SON CHEF.

« Estime de mon enfant, je te reconquerrai ! » Césara, dans la première angoisse de sa douleur, avait jeté ce cri, avait fait ce serment. Thadée s'éloignait parce que son père était tombé ministre, mais Thadée reviendrait si son père se relevait grand ministre... Eh bien, Césara avait été un grand penseur et un grand tribun, il fallait qu'il fût un grand ministre, voilà tout ! il le fallait décidément !

Mais cette ambition-là, moins haute assurément que les autres, lui était-elle, à lui, aussi accessible ? Elle ne dépendait pas de lui seul, elle avait à compter avec des auxiliaires, elle avait à compter avec les événements.

Et déjà en lui ce qui maintenant dominait, c'était le doute. Avec son fils une vertu sembla encore s'être retirée de Césara. Retrouverait-il

jamais son calme et sa puissance? L'homme avait à sauver le ministre; mais pour cela le ministre et l'homme n'étaient-ils pas trop disparates? Un ouvrier des temps n'est pas fait pour être un ouvrier du temps. Moins grand, Césara se fût sans doute accommodé de sa fonction honorée et vaine; moins pur, il se fût acclimaté dans ce milieu bruyant et malsain. Mais lui, ses qualités et ses forces ne lui servaient plus, elles lui nuisaient. Il les avait trahies, elles le trahissaient à leur tour. Ce qui avait été en lui enthousiasme s'était fait remords; ce qui l'avait enflammé le consumait; le levain de sa vie en était devenu le poison. Quand l'équilibre physique se défait, quand l'être se désagrège, la dissolution commence; quand la conviction et l'action ne vont plus en harmonie dans l'âme, c'est déjà la maladie.

Maladie, défaillance, amoindrissement de la personne, ce n'était rien! Césara autour de lui et avec lui n'avait-il pas désormais, pour s'en aider, pour s'en servir, toutes sortes de volontés et d'énergies, collègues, dignitaires, adhérents, clients, fonctionnaires, employés, la force constituée, une armée, un monde! Il s'agissait uniquement d'avoir prise sur ce monde. Mais il re-

gardait, il observait, il cherchait, et il se sentait comme en pays étranger, presque en pays ennemi. Lui qui naguère respirait si haut dans la sphère pure des croyances et des idées, il était maintenant redescendu parmi les haleines humaines dans l'air vicié des passions et des convoitises. A de rares exceptions près, il n'y avait pour les gens de son entourage officiel qu'une préoccupation et qu'un but : leur intérêt ou leur vanité. Tous ils faisaient, comme on dit, leur affaire, ces conducteurs de nation, ces chargés d'âmes. Ils s'agitaient, sans agir, entre eux, pour eux, ces éphémères : spéculateurs, quémandeurs, trahisseurs de toute espèce, ceux qui vendent les autres, ceux qui se vendent eux-mêmes, ceux qui changent de cocarde comme d'habit, qui de plus de drapeaux se font plus de serviettes, et qui profitent du volcan des révolutions pour y mettre mijoter leur marmite. Les grosses questions qui les passionnent sont celles-ci : — Où est la meilleure chance de fortune ? Qu'est-ce qui doit durer le plus longtemps ? Quand croulera la maison ? a-t-on le loisir d'y conclure un bail avantageux ? Combien de fois la noire a-t-elle passé ? n'est-ce pas l'instant de jouer sur la rouge ? — Tel est le flair de ces loups bour-

siers. Ils déclarent d'ailleurs que seuls ils sont pratiques et forts, et se moquent largement des utopistes et des rêveurs. Ils estiment qu'il faut être dupe ou sot pour faire crédit à l'avenir, et que, fût-on millionnaire, la ruine est au bout de ces avances et de ces prêts à fonds perdu. Le sage a pour règle de ne faire valoir ses idées qu'au comptant, ou à très-courte échéance.

Césara écoutait ces bons calculateurs, un pli amer à la lèvre, et incapable d'abord de leur donner la répliqué.

Là était sa douleur et son supplice. Dans ce monde interlope de l'honneur viril, il gardait intactes, pures et ardentes, toutes ses convictions. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas les commettre en cette triste compagnie, pas plus qu'il n'aurait mêlé ses enfants à une conversation équivoque. Il fronçait le sourcil, et il se taisait.

Et cependant on ne peut pas toujours s'indigner et toujours se taire. On est hors de sa patrie, tous parlent autour de vous une langue qui n'est pas la vôtre, il faut bien se décider à la comprendre et à la parler aussi. Il faut être sociable, que diable ! et ne pas manquer perpétuellement au savoir-vivre. L'honnête homme a la



pudeur en même temps de son honnêteté et de la malhonnêteté d'autrui ; il n'élève que modérément la voix de sa conscience dans la chambre des consciences malades ; il finit quelquefois par bêler un peu avec les loups. Césara, égaré dans la cohue, se disait qu'il fallait y marcher, fût-ce pour s'en tirer. Allons ! à traverser la boue, si l'on n'a que des pieds, on patauge ; quand on a des ailes, on passe !

Mathias Brenner restait pour Césara, dans cet exil chez les barbares, quelque chose comme un compatriote. Mathias était sincèrement dévoué à Césara ; c'est lui qui l'avait tenté et entraîné, et il le voyait si tourmenté et si triste ! Césara avait manqué d'habileté sans doute en attaquant brusquement ces délicates questions de l'indépendance des peuples et de la liberté des citoyens ; Mathias ne s'en croyait pas moins tenu de l'aider à réparer son échec. Plus délié dans l'habitude des affaires, plus souple dans le maniement des hommes, il ménagea à son ami une occasion à souhait et un allié de précieux secours.

Cet allié n'était autre que le ministre de la justice, ce même ministre qui, dans le conseil, avait le premier riposté à Césara. Ce zélé défen-

seur de l'autorité impériale se trouvait être un partisan beaucoup plus tiède de l'autorité religieuse. Jeune, il avait été mêlé à la levée de boucliers de l'exégèse biblique, dont la philosophie allemande donna le signal. Attaqué personnellement et violemment par les écrivains de l'orthodoxie, il en avait conçu une rancune qui n'avait cessé de fermenter en lui. Mathias savait donc flatter son secret ressentissement, quand il saisit un à-propos favorable pour remettre sur le tapis une promesse ancienne de réforme au sujet des mariages entre catholiques et protestants, appelés mariages mixtes. La présentation d'un projet de loi sur cette grande liberté religieuse donnerait sûrement à Césara l'occasion d'un beau triomphe oratoire et l'initiative d'un sérieux progrès.

Après un dîner au ministère de l'industrie, il y eut conférence pour une entente préalable entre Césara, Mathias, le ministre de la justice et le ministre du culte.

Toutes les fois que Césara voulait s'en donner la peine, personne, nous l'avons vu, ne l'égalait en grâce et en séduction. Il fut charmant pour le ministre de la justice. Il avait lu exprès ses articles et ses brochures d'autrefois, il les loua fi-

nement, par allusion, sans paraître y toucher. Il fit valoir jusqu'au ministre du culte, personnage muet, comparse d'État, qui ne se recommandait que par sa correcte tenue. Après quoi, on arriva au grave sujet de l'entrevue.

Ce fut une scène de très-haute comédie.

Il est bien vrai que les augures se regardent sans rire. Ces trois rares intelligences, ces trois libres esprits, qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur ce qu'au fond ils pensaient les uns et les autres, se débitèrent sans sourciller leurs sentences de morale politique et leurs fortes théories gouvernementales : « Ils n'étaient pas les déserteurs de leurs idées, non, ils en étaient les otages. — Il faut savoir par moments sacrifier à la liberté les apparences de la liberté. — Voiler la liberté, ce n'est pas la violer : au contraire ! — Outre l'adoption des principes, il y a l'application de ces principes... etc., etc. » Le ministre de la justice fit à César la politesse du mot : *non mutat, sed aptat*. Le ministre du culte s'extasiait en silence, dodelinant de la tête avec componction. Les trois autres spirituels compères ne se trompaient entre eux nullement ; mais leur jeu n'en fut pas moins irréprochable, et, à défaut d'autre convic-

tion, ils eurent au plus haut degré celle de leur rôle, — artistes et spectateurs à la fois, se méprisant peut-être un peu comme hommes, s'admirant fort comme acteurs.

Césara démontra sans peine comme quoi la loi des mariages mixtes était un progrès et ne serait pas un péril : le pouvoir temporel de la papauté pourrait en souffrir, le pouvoir moral de l'empire ne pouvait qu'y gagner. Césara insinua qu'il semblait être dans la destinée de son cher collègue de la justice de faire échec à Rome ; il l'appela intrépidement « gibelin, » enveloppant d'un savant coup d'œil dans l'appellation le ministre du culte ; ils se sentirent tous deux un peu les continuateurs de Dante : chatouillement agréable. La présentation de la loi fut du coup résolue en principe.

Mathias Brenner, en reconduisant Césara, lui serra la main d'une façon expressive, le félicitant de sa diplomatie. Mais Césara, pour avoir si bien contenté les autres, était assez mécontent de lui-même ; il ne se faisait pas illusion ; ces grands petits succès rapetissent leur homme. N'importe, Thadée là-bas approuverait peut-être ! ce pas en avant diminuait toujours la distance entre le cher absent et son père !

Dans le conseil des ministres, moyennant l'adhésion indifférente du vieux feld-maréchal, et sous la présidence distraite du jeune empereur, le projet de loi fut adopté sans conteste. Pour accentuer le caractère libéral de la mesure, on décida qu'elle serait présentée à la Diète par le ministre du culte et soutenue par Césara. Les premiers, les plus grands obstacles étaient surmontés, Césara commençait à porter autour de lui des yeux plus rassurés et plus confiants. Mais la lente et lointaine tempête allait s'amasser hors de sa vue.

La menace de la loi des mariages mixtes jeta le scandale dans le parti catholique et l'alarme dans le camp romain. Otilie fut atterrée : son mari n'était-il rentré au bercail que pour porter la main sur l'arche sainte ! Elle courut chez l'archevêque de Vienne, elle trouva l'imperturbable vieillard presque ému. Elle demanda si elle n'aurait pas à essayer de ramener, par la prière ou la ruse, son mari aveuglé. L'archevêque répliqua assez sèchement que c'était là en effet son plus rigoureux devoir.

Otilie et Lina, depuis leur retour à Vienne, et surtout depuis le départ de Thadée, ne se sentaient

plus à l'aise devant Césara. Elles avaient une peur confuse et comme un vague remords de leur victoire. Otilie cependant n'hésita pas, elle dit résolûment à son mari qu'elle avait à lui parler, et elle entama un long discours longuement médité. Mais, dès les premiers mots, Césara se leva, et, avec sa politesse terrible :

— Pardon ! fit-il, ce ne sont pas là des affaires de ménage.

Il s'inclina et sortit.

Otilie vint rapporter au redouté directeur son humiliation et sa colère.

— Le comte, dit-elle, était déjà plus qu'indifférent ; il semble à présent qu'il soit hostile, il semble à présent qu'il m'en veuille, à moi, de son retour au bien. Pourtant, je ne me lasse pas, je ne me décourage pas, je tenterai un nouvel effort.

Mais le grand archevêque avait retrouvé sa sérénité.

— Tenez-vous-en là, ma fille, dit-il. Je n'ai pas voulu vous priver, devant votre conscience et devant Dieu, du mérite de votre combat ; mais nous n'en n'avions pas besoin. Le comte Zanoski nous est plus que jamais ennemi ; laissons-le faire.

— Votre Éminence, reprit Ottilie, n'aurait cette fois qu'à se montrer. Monseigneur dédaignait d'engager une lutte ostensible quand mon mari combattait dans les rangs opposés. Mais vous êtes à présent le maître de son maître, il vous suffirait d'élever la voix.

— Inutile.

— Le comte est éloquent et actif!

— Laissons-le dire et faire, je vous le répète.

— Il a une grande force d'agression.

— Nous avons une force plus grande de résistance. Et la meilleure résistance est immobile et muette. Qu'il se démène. Nous ne nous occupons pas de lui. C'est dans ses soldats que nous vaincrons le capitaine. Il prétend avoir l'avenir; nous avons, nous, le présent, ayant le passé. En vertu de ceci que nous avons été, nous sommes. Il ne représente, lui, qu'un peut-être. Songez, mon enfant, que dix-neuf siècles sont avec nous. Le nombre dans les années appelle et assure le nombre dans les hommes. La durée fait poids, le nombre fait masse. Que l'individu isolé, quelle que soit sa force, l'escrime contre l'immuable rocher, laissons-le faire.

— Mais, ne fût-ce que dans l'intérêt du salut de mon mari, Votre Éminence ne me permet pas de lui ouvrir les yeux sur ce qu'il va oser ?

— Je vous le défends.

— Si monseigneur me laissait seulement prononcer son nom?...

— Vous me trahiriez.

Otilie baissa la tête et se tut : on ne trahit pas la confession, on ne trahit pas non plus le confesseur. Il est vrai qu'Otilie trahissait un peu son mari ; mais c'est une réflexion qui ne vint même pas à la pensée de cette Dalila pour le bon motif.

Quant au cardinal-archevêque, en refusant toujours de se découvrir, il savait ce qu'il faisait. On se souvient que c'était là sa manière et sa tactique. Il était invulnérable, étant invisible.

Le point de l'histoire où nous vivons est comme situé sur les confins de deux hémisphères : le soleil se couche pour l'ancien dogme, se lève pour la foi nouvelle, et, à mesure que le jour grandit autour de nous, nos adversaires vont de plus en plus s'enfonçant dans la nuit. Ils en profitent. Ils peuvent nous viser, et nous ne pouvons pas les voir. Nous sommes aveuglés



et ils sont obscurs. Ils se font de leur évanouissement une force, ils s'enveloppent de leurs ténèbres. L'ombre est une arme.

Césara était, lui, le combattant du grand jour, le soldat de la liberté, c'est-à-dire de la loyauté ; il ne se défia pas de l'embûche noire, il négligea la surveillance et l'attention que tout chef assiégeant ou assiégé doit aux contre-mines et aux sapes souterraines. Même sur le terrain politique, la réaction était, pour lui homme de l'action, un élément étranger, une matière inconnue. Le gouvernement s'appuyait d'ordinaire dans la Diète sur une majorité compacte ; Césara supposa bien que le groupe clérical allait en cette occasion s'en détacher, mais il calculait aussi que l'opposition, réserve faite des principes absolus, se rallierait à une loi relativement libérale. Ce fut en effet ce qui arriva. Ludwig Stern et ses amis se retrouvèrent encore une fois avec Césara. La discussion prit quatre séances. Otilie assistait à toutes. Mais Césara ne pensait guère à Otilie présente, il parla pour Thadée absent. Il parla à trois reprises, avec la verve et l'ardeur de ses meilleurs jours ; toute son âme et toute sa vie tremblaient sur ses lèvres ; il fut admirable,

trop admirable peut-être, il fut l'historien et le prophète, évoquant le passé, invoquant l'avenir, il remua trop d'idées, il dépassa trop son auditoire; sa passion sublime eût soulevé un cénacle de grandes intelligences, les honnêtes esprits moyens auxquels il s'adressait furent frappés, troublés, subjugués, mais ne furent pas vaincus.

La fièvre qui animait Césara, le brûlait aussi. A la fin de l'avant-dernière séance, en descendant de la tribune au milieu d'applaudissements presque unanimes, il se cramponnait à la rampe, sentant qu'il allait s'évanouir, et ne voulant pas.

Ludwig Stern sortit avec le docteur Kaleff.

— Voilà, dit-il enthousiasmé, un discours qui emportera le vote!

— Et qui pourrait bien, dit Kaleff, emporter l'orateur.

— C'est vrai, Césara avait l'air souffrant; qu'est-ce qu'il a?

— Oh! c'est tout simplement un homme qui se meurt.

— Il se meurt! et de quel mal? d'une maladie de cœur? d'une maladie de la moelle épinière?

— Il se meurt, dit Kaleff le matérialiste, d'une maladie de conscience.

Au même instant, ils se croisèrent, dans une galerie étroite, avec Césara qui venait devant eux, rapide et pâle. Tous trois, subitement, ils s'arrêtèrent comme interdits. Ludwig Stern se remit le premier, et, attachant sur Césara des yeux pleins à son insu d'une compassion attendrie :

— Césara, dit-il, j'ai été heureux de cette splendide réapparition de mon ancien ami.

Mais le complimenté hautain n'entendit pas la parole d'admiration, il ne vit que le regard de pitié.

— Je n'ai pas besoin, dit-il, qu'on me plaigne !

— Alors, dit Ludwig Stern, je vous plains.

Césara fit un geste dédaigneux, et passa. Au fait, il ne se trouvait plus à plaindre : le lendemain, un télégramme apprendrait à Thadée que son père n'était pas un ministre si funeste ! le lendemain, la loi des mariages mixtes serait votée !

Le lendemain, après un discours vulgaire et pesant d'un orateur religieux du centre, la loi des mariages mixtes fut rejetée.

Le résultat du scrutin était à peine proclamé,

Otilie sortait en hâte, sautait dans sa voiture, et se faisait conduire à l'archevêché.

L'archevêque-cardinal s'était enfermé pour dicter un mandement, mais la comtesse Zanoski força la consigne.

— Je demande pardon à Votre Éminence, dit-elle en entrant, je tenais à lui apporter, la première, la grande nouvelle.

— Oui, oui, dit en souriant le prélat, cette loi impie est repoussée, n'est-ce pas ? à une majorité de douze à quinze voix, je pense ?

— Comment ! Monseigneur savait déjà ?...

— Oh ! ma fille, depuis dix jours !

## VI

### L'ARME QUI BLESSE SON MAÎTRE.

Dans la matinée du jour suivant, Césara, seul dans son cabinet, parcourait des lettres et les annotait pour son secrétaire. Le vote de la veille l'avait surpris, mais ne l'avait point abattu. Il se disait : Je ne peux pourtant pas me désoler parce qu'une douzaine d'imbéciles croient tout

perdu si l'on supprime un des chaînons de leur collier ! Je ne pense, moi, qu'à Thadée. Thadée n'est pas de ceux qui jugent sur le résultat et d'après la réussite. L'intention, pour lui, équivaudra au fait. Il saura ce que j'ai voulu, ce que j'ai tenté, ce que je compte bien tenter encore. Il lira mes discours dans les journaux. Mon fils sera content de moi.

La porte s'ouvrit ; le ministre de la justice entra brusquement, suivi du chef de cabinet de Césara. Il tenait à la main un journal.

— Avez-vous lu les journaux, ce matin ? demanda-t-il.

— Pas encore.

— Vous ne connaissez pas l'article du sieur Hartmann sur le rejet de la loi ?

— Non, je ne l'ai pas lu.

— Eh bien, lisez-le.

Il tendit à Césara le journal qu'il apportait.

Hartmann, on se le rappelle, était ce journaliste qui s'était érigé juge, et plus que juge, accusateur public. Dès les premiers jours du ministère de Césara, il avait écrit contre le transfuge un article violent, paraphrase du violent discours de Nahum Schwerz : « Traître à la pa-

trie, traître à l'idée ! » L'article fut signalé pour être déféré aux tribunaux. Mais Césara s'opposa à la poursuite, l'offense lui étant personnelle, et alla même jusqu'à l'empereur pour obtenir l'ordonnance de non-lieu. Depuis, il s'était dit que cette diatribe avait dû cependant être pour quelque chose dans l'indignation de Firmian et dans le duel de Thadée.

Le nouvel article que le ministre de la justice mettait sous les yeux de Césara portait encore la signature d'Hartmann. Il était plus injurieux peut-être que le premier, il était certainement plus injuste. Il avait pour titre : *Apostasie et hypocrisie*. Il dénonçait à l'indignation des honnêtes gens une inqualifiable manœuvre de deux ministres du gouvernement, le ministre de l'intérieur et le ministre de la justice :

«... Ces hommes d'état, on n'a pas eu le temps de l'oublier, se disaient autrefois des hommes de révolution. Voici le tour qu'ils viennent d'imaginer : Ils ont présenté avec fracas une loi quasi libérale, ils l'ont soutenue avec éclat, mais en même temps ils défendaient sous main à leur majorité de la voter. Le troupeau servile a applaudi leurs discours, et a rejeté leur

loi. De sorte qu'aujourd'hui c'est le gouvernement qui offre la liberté, et c'est la nation qui la refuse ! ce ne sont pas les ministres qui ont changé de drapeau, c'est le drapeau qui a changé de camp ! tel est cet ingénieux et infâme escamotage. Mais nous avertissons ces grecs du saint-empire qu'on a vu leurs cartes biscautées. Ils ont beau vouloir déguiser leur faux en écriture publique, l'imposture, ajoutée à la forfaiture, ne l'efface pas, elle la surcharge. Ils étaient des apostats, ils sont maintenant des apostats et des hypocrites. Et quelle est la conscience jeune, pure et sincère, qui sera leur dupe ?... »

Pendant que Césara dévorait l'article, — on absorbe avec la même avidité l'insulte et la louange, — le ministre de la justice se répandait en plaintes et presque en reproches :

— Eh bien, que dites-vous de ceci ? L'outrage et la calomnie ne peuvent guère aller plus loin ! Mais voilà ! vous avez encouragé par l'impunité cette impudence. Ce misérable se sera dit : Jamais mon ancien président n'osera sévir contre moi. Ah ! je suppose que vous sévirez pourtant ! De bonne foi, c'est pour vous complaire que je vous ai suivi et servi dans l'aventure de ce pro-

jet de loi. Vous ne ferez pas de la magnanimité à mes dépens, j'imagine ! vous ne vous mettez pas contre moi avec l'odieux pamphlétaire qui veut nous déshonorer ensemble ! vous ne donnerez pas raison, en courbant le front comme un coupable, à cet ignoble dénonciateur !

Césara n'entendait pas un mot de l'admonition, il relisait l'article d'Hartmann, ou plutôt il se figurait cette fois qu'il voyait Thadée le lire, il suivait à mesure les lignes par-dessus l'épaule de Thadée, et chaque insulte faisait crier en lui tout ce que la douleur aiguë a de colère, car chaque coup le frappait au cœur de son fils.

Quand le ministre de la justice conclut en disant :

— Les affaires de presse dépendent du ministre de l'intérieur ; je vous requiers et vous somme de nous autoriser à poursuivre cet abominable écrit.

Césara frémissant releva sa tête pâle, et dit ce seul mot :

— Allez !

Le ministre de la justice n'en demanda pas plus long, il fit un signe au chef du cabinet,



comme pour lui appuyer l'ordre, et il sortit avec lui.

Césara resta d'abord dans l'animation que donne un défi jeté, une lutte engagée. Il ne prit pas le temps de réfléchir, il appela son secrétaire, il expédia les affaires, il griffonna les signatures. C'était son jour de réception, il eut à dîner « du monde, » ses salons le soir furent encombrés de foule. Le ministre de la justice, ne pouvant venir, lui envoya vers minuit son gendre, lequel était président de tribunal, et qui apprit à Césara que l'affaire Hartmann allait grand train, que l'insolent journaliste avait reçu une assignation à bref délai, et qu'il serait fait bonne et prompt justice.

Césara reçut la nouvelle avec une âpre joie : il allait donc rendre coup pour coup, blessure pour blessure ! Cet Hartmann, ce jugeur, allait être jugé, cet accusateur allait être condamné ! il verrait ce que c'est ! il avait une maîtresse et de cette maîtresse deux petites filles, il serait, lui aussi, séparé de ses enfants ; il aurait à apprendre à ces innocentes créatures pourquoi leur père allait en prison, là où vont les voleurs et les assassins ; il le leur expliquerait, mais

elles ne le comprendraient pas ! ce serait bien fait ! c'était une juste et parfaite revanche ! Décidément il faisait bon quelquefois posséder le pouvoir, c'est-à-dire le droit de punir, c'est-à-dire le moyen de se venger !

Cependant, la soirée terminée, la foule et le bruit se dissipèrent, et Césara se retrouva seul.

Seul, non ! la douce solitude n'existait plus pour lui : Césara le ministre se retrouva avec Césara le tribun.

Tête-à-tête odieux qu'il redoutait maintenant plus que tout.

Alors l'ivresse de sa colère tomba, il redevint lucide, et sa pensée regarda son action.

La confrontation n'avait jamais été si terrible. Césara, plongé dans son fauteuil, l'attendait avec une sorte d'effarement. Ses yeux erraient hagards à travers ce grand cabinet sombre qui l'avait déjà vu tant souffrir.

Tout de suite en effet le Césara d'autrefois lui remit à la mémoire, lui jeta pour ainsi dire à la face certaines pages de son livre du *Droit nouveau* sur la Justice politique.

Il n'avait pas besoin de les relire, ces pages ; il se les rappelait exactes et entières, il se rap-

pelait sous quelle impression, dans quel moment il les avait écrites, il n'y avait pas de cela dix-huit mois, en Italie, à la villa Balbi.

Il essaya pourtant de s'y dérober, il ne voulait pas se souvenir, il s'écria tout haut, comme répondant à quelqu'un :

— Enfin ! j'ai pour moi la loi !

Mais l'autre Césara, impitoyablement, lui cita son livre :

« La loi n'est pas toujours le droit. — Comment se fait-il, par exemple, que la vieille loi fatale reparaisse par place sous le nouveau droit libre ? Comment se fait-il que la démocratie naissante, non-seulement n'ait pas répudié et aboli, mais qu'elle ait ramassé et repris, dans l'arsenal de l'ancien despotisme, cet outil d'oppression, cet instrument de torture, la Justice politique. La Justice politique ! accouplement de mots impossible : c'est comme qui dirait la lumière noire. La chose est, pourtant. Sous la nouvelle souveraineté de tous, nous revoyons ce navrant spectacle : dans la mêlée des partis, dans la querelle sur les voies et moyens du progrès, ceux qui se trouvent momentanément les plus nombreux et matériellement les plus forts, ceux

qui ont de leur côté le soldat, s'emparent du juge. Il lui font d'abord, comme de raison, décréter qu'ils ont raison. Mais ceci n'est rien, il faut à l'arrêt ce qu'on appelle une sanction, et ils recommencent cette monstruosité, ils retournent à cette barbarie : on châtie des opinions, on punit des idées ! telle pensée est réputée délit ! telle recherche du vrai, telle trouvaille peut-être, telle trouvaille surtout, est décrétée crime ! les récalcitrants de la défaite, les vaincus non convaincus, sont frappés à terre et condamnés comme des malfaiteurs !... »

Césara cependant ne se soumit pas aisément à sa propre sentence. Il se débattit, il répliqua :

— Il ne s'agit pas ici d'opinions et d'idées ! il s'agit d'injures et de calomnies ! On m'outrage, je me défends ; c'est, je crois, assez légitime !

Mais son sévère interlocuteur rouvrit le volume du *Droit nouveau* :

«... Que les idées et les opinions puissent être parfois insultantes, coupables, dangereuses, dommageables à l'individu, funestes à la société, — c'est la liberté, cela. La liberté, dans l'ordre moral, c'est le droit de se tromper, de s'égarer,

de penser faux, c'est le choix possible de l'erreur, de la faute et de l'abîme, c'est autant que la liberté du bien la liberté du mal. Et qui est-ce qui la doit guider, éclairer et instruire, cette aveugle, chancelante et périlleuse Liberté ? Précisément sa grande aînée, la Justice. Mais alors, pour que la Justice reste sœur à la Liberté, ne la lui faites pas ennemie. Sa sanction véritable, c'est-à-dire ce qui véritablement la fera sainte, ce sera d'être pacifique, inoffensive et désarmée. Si elle veut être la vérité auguste, qu'elle ne soit plus le talion sauvage. La Thémis barbare, transformée en rayonnante Astrée, a arraché son bandeau, qu'est-ce qu'elle fait de son glaive ? Vous qui voulez la liberté juste, détestez la justice violente !... »

— Eh ! se récria Césara, quel insensé regrette aujourd'hui la pénalité sanglante et irréparable ? En droit, l'échafaud politique est renversé. Seulement faut-il s'enflammer si fort pour quelques semaines d'emprisonnement ?

Mais, dans ce dialogue et cette dispute du passé et du présent, l'implacable livre démentit encore le misérable homme :

« ... La peine de la prison, atroce en petit,

c'est toujours la peine de mort. Oui ! la peine de mort partielle, la peine de mort en menue monnaie. La prison aussi est un retranchement d'existence. Un an, deux ans, trois ans de prison ; un an, deux ans, trois ans de tombe. Et souvent la tombe vaut mieux. Le prisonnier est, comme le mort, enfermé, lié, muré ; il ne peut plus aller, respirer, prendre l'air ; il est sevré du soleil, des champs, de la nature, séparé de la ville, de la vie, de l'humanité ; son sépulcre est entr'ouvert, il est vrai, du côté des vivants, et il reçoit leurs visites courtes et mesurées ; mais, l'heure réglementaire venue, la dalle tumulaire retombe, le revoilà captif et seul. Cependant il a peut-être dehors, là-bas, si près et si loin ! son petit enfant malade qui se meurt, sa fille sur laquelle il n'a plus le droit de veiller, sa femme ou sa maîtresse qui s'ennuie, ou qui se console ? Ah ! avec quelle rage il envie la vraie mort inconsciente et inanimée ! Bons civilisés, qui prétendez avoir supprimé l'échafaud, vous n'avez seulement pas supprimé la torture !... »

Césara avait été prisonnier dans le temps où il était jaloux, il avait laissé à ce chevalet des lambeaux de son cœur, il n'y avait pas moyen

pour lui de dire non à ce souvenir saignant encore. Il se leva, il marcha comme pour échapper à sa pensée. Il jetait devant lui, dans le vide, au hasard, des arguments et des excuses :

— Allons ! c'est possible, je le veux bien ! la Justice politique n'a qu'une raison d'être : la passion, la passion du combat et des représailles. Après ? Le feld-maréchal ne se trompait pas tant : on est en guerre ! On est deux forces, deux forces ennemies, l'autorité et l'opposition. Chacun son jour, chacun son tour. Quand on a la victoire on en profite ; quand on a le pouvoir, on s'en sert.

«... Non ! riposta le livre, non ! la Justice politique ne dompte pas, n'humilie pas, n'anéantit pas l'ennemi politique ; elle l'exaspère, elle l'exalte et elle le multiplie. Non ! elle n'use pas du pouvoir, elle use le pouvoir. Elle ne lui est pas une énergie, elle lui est un affaiblissement. Chaque fois qu'un gouvernement fait prononcer par arrêt une année de prison de plus, qu'il se compte hardiment une semaine de durée de moins... »

Césara s'était arrêté comme pour écouter l'inflexible contradicteur. Il reprit son pas fiévreux, et, avec un geste d'emportement :

— Autorité, gouvernement, pouvoir, s'écriait-il, des abstractions, des mots, tout cela ! Mais derrière ces mots, pardieu ! il y a des êtres ! il y a des hommes qui vivent et qui palpitent ! et le sang bout, la colère s'allume, le sentiment brutal se réveille et veut rendre le mal pour le mal ! Laissons là ma fonction, je pense à ma personne. On m'a fait souffrir, je ferai souffrir, tant pis ! et je serai vengé ! et j'aurai le dernier mot !

Ce ne fut plus le livre, ce fut l'homme, ce fut l'ancien Césara qui répondit au Césara relaps, ce fut l'âme qui répliqua à l'instinct, et la réplique fut écrasante :

— Tu dis que tu auras le dernier mot, malheureux ? Oui, le dernier mot de la souffrance ! et c'est à toi seul que tu devras t'en prendre de ton désespoir. Vois ce que tu fais, insensé ! en accusant Hartmann, tu vas l'accuser toi-même. Le diffamateur de Césara va être Césara. Tu te declares toi-même atteint, c'est donc que le coup a porté ! Tu proclames vérité ce qui n'était que calomnie. L'injurieux et infâme libelle, dont tu prévois avec épouvante l'effet sur ton fils, Hartmann l'a signé, tu le contre-signes !



Césara était retombé assis, il cachait sa tête dans ses mains, frémissant, confondu, terrassé.

La voix intérieure et formidable continua :

— Ce n'est pas tout. Et si Hartmann est condamné? condamné pour toi, par toi? C'est cela qui achèvera d'indigner et de soulever Thadée! Et pas seulement Thadée, Césara! Le vrai, le pur Césara, celui qui te parle, faussaire! Souviens-toi : ce Césara - là n'a jamais pu voir de sang-froid la moindre atteinte à la liberté; tout abus de pouvoir, toute mesure oppressive le blessait dans sa dignité humaine comme une insulte personnelle; tout despote lui faisait horreur. Consulte maintenant ce qui te reste de conscience : en toi, malgré toi, cette horreur pour le despote persiste; et le despote, c'est toi-même! Césara resta comme évanoui d'effroi, de douleur et de honte.

Le lendemain, dès le matin, il courut au ministère de la Justice, pour tâcher de faire retirer la plainte. Impossible. Il essaya alors d'agir sur les juges. Inutile; les juges dépendaient de son collègue. Mécanicien pris dans l'engrenage de sa machine, il n'était plus le maître d'arrêter les rouages en mouvement.

Il attendit l'arrêt dans une morne stupeur. Hartmann ne devait pas être si terrifié que lui.

Hartmann fut condamné à un an de prison.

La condamnation de Césara était autrement sévère ! jusque - là Thadée pour lui n'était qu'exilé, pour lui désormais Thadée était mort.

## VII

### CE QUI PORTE OMBRAGE.

C'était donc fini ! après avoir perdu sa fille, Césara perdait son fils.

On peut perdre, hélas, des vivants ! Ce sont même là les séparations les plus profondes et les morts les plus mortes. Césara, jeune, avait perdu sa mère et une petite sœur qu'il adorait ; mais, ces êtres chers étaient partis, leurs chères âmes étaient restées. Chaque fois que Césara était seul, elles étaient avec lui. Il les appelait, et elles venaient, il sentait leur présence. Comment peut-on, même dans la nuit, même à travers la mort, avoir jamais peur des apparitions de ce qui vous aime ? Les fantômes terribles, ce sont les vivants

dont on n'est plus aimé. On ne saurait certes les haïr, mais comme on les redoute ! Quel frisson vous glace, quand devant vous, près de vous, dans la foule, dans la rue, se lèvent et passent ces spectres du plein jour, ces ombres qu'on peut toucher ! Hamlet osait interroger l'Esprit de son père ; mais qu'est-ce que Césara ferait s'il voyait revenir son fils !

Ainsi, il fallait encore dire adieu à cette tendresse ; et, pour Césara, penser était tout au plus la moitié de son être, sa grande soif était d'aimer. Miriam, heureusement, lui restait.

Oh ! il ne lui manquerait plus que de perdre Miriam !

Mais il n'y avait pas de danger ! elle était, elle serait toujours son bonheur et sa joie. Pour Césara, au milieu de ses inquiétudes et de ses orages, le petit hôtel de la Landstrasse n'avait pas cessé d'être le port et le refuge. Quand il avait passé ce seuil, il oubliait le ministre, il oubliait le monde, il ne se souvenait que de l'amour. Il retrouvait en Miriam sa lumière. Il n'y avait pas de pli que n'effaçât à son front, pas de larme que n'essuyât dans ses yeux la main mignonne de sa petite grande consolatrice. Elle était restée sa

délicatesse, sa fierté, son œuvre vivante et chérie. Il l'aimait plus encore que par le passé peut-être.

Oui, mais elle? Pourvu que rien n'eût troublé sa confiance et sa foi! Elle avait une fierté si particulière! elle avait cru si ardemment en Césara proscrit, elle était capable de ne plus tant admirer Césara triomphant!

Dans les premiers temps de sa nouvelle vie, il lui avait demandé :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes toujours autant?

— Par exemple, voilà une question! Et pourquoi, bon Dieu! t'aimerais-je moins?

— Je ne sais, les conditions de notre existence sont si changées!..

— Je te vois plus rarement, c'est vrai, reprit-elle; il y a une semaine où je ne t'ai vu qu'un jour, notre vendredi. Mais tu commences à pouvoir venir un peu plus souvent, et bientôt tu viendras plus souvent encore. Jamais assez. Moi, je te voudrais toujours.

— N'importe! par moments, Miriam, je me demande si réellement je n'ai pas eu tort d'accepter ce ministère. Est-ce que parfois mon

avènement ne te fait pas l'effet d'avoir été une abdication ?

— Tu n'en es que plus grand, mon César, plus généreux de n'avoir pas craint, vis-à-vis des esprits superficiels qui jugent sur l'apparence, de te faire du tort à toi-même pour pouvoir faire du bien à tous. Mais, va, on te rendra justice. Moi, monsieur, je vous admire. Et je t'adore.

Césara, un peu rassuré, ne se hasardait pourtant à faire à Miriam que des demi-confidences ; il lui racontait ses luttes extérieures, mais non ses angoisses secrètes. Elle le plaignait et l'encourageait. Elle le justifiait en tout, elle ne le blâmait en rien.

Césara était moins expansif avec son autre « témoin, » avec Sylvius. Sylvius, lui, était un homme. Un cœur bien dévoué sans doute, mais aussi une conscience tellement susceptible ! D'ailleurs, César ne le voyait qu'à de rares intervalles, et seulement chez Miriam.

Encore ne tenait-il plus beaucoup à le voir chez Miriam.

Rien néanmoins n'était changé dans les sentiments de Sylvius pour César : c'était la même

amitié, le même zèle, le même enthousiasme. Césara, tout en évitant de parler à Sylvius de ses desseins et de ses espérances, s'informait curieusement auprès de Miriam de ce qu'il en disait, de ce qu'il en pensait.

— Sylvius dit comme moi, répondait-elle ; Sylvius pense comme moi. Nous t'avons ouvert dans nos cœurs un crédit illimité.

— Est-ce qu'il n'est pas un peu impatient de toutes ces lenteurs, de tous ces retards ?

— Pas du tout ; il sait et il croit que tu sortiras intact et vainqueur de toutes les épreuves.

— Ils en prennent aisément leur parti, eux ! se disait Césara avec une sorte de dépit. Ils sont bien indulgents ! ils sont bien heureux !

Pourquoi, en effet, Sylvius était-il si indulgent ? C'est que lui, il était pur ! Césara était forcé de reconnaître à son modeste ami cette supériorité : à force d'être doux, il était grand. Si Miriam allait faire la même comparaison ! Sylvius était aussi tendre et aussi calme que Césara était amer et troublé. Sylvius avait trouvé le secret de la vraie vie : le bonheur, c'est de se sentir bon.

Après la condamnation d'Hartmann, Césara

resta deux ou trois jours sans aller chez Miriam. Quand il y retourna, elle parut ne rien savoir, elle ne lui parla de rien, elle ne fit pas la moindre allusion à ce qui allait être maintenant la constante et douloureuse préoccupation de Césara.

Le jour d'après, Césara n'y tint pas, il demanda à Miriam si elle avait vu Sylvius.

— Oui, dans l'après-midi.

— Et qu'est-ce qu'il dit de cette stupide affaire Hartmann ?

Sylvius n'en avait rien dit.

Ce silence était significatif. Jusque-là, Sylvius avait toujours approuvé Césara ; aujourd'hui il ne le désapprouvait pas, mais il se taisait. Césara eût préféré une protestation injurieuse et directe. Il expliqua à Miriam, avec colère et en haussant les épaules, à quelle nécessité de stricte défense l'avait réduit la violence de ce malheureux Hartmann. Miriam, comme d'habitude, lui donna pleinement et aveuglément raison : il était évident que Césara avait été poussé à bout !

A la visite suivante, Césara demanda encore :

— Eh bien, Sylvius le taciturne s'est-il toujours enfermé dans son majestueux silence ?

— Toujours ; et je n'ai pas voulu provoquer une explication sans ton aveu. M'autorises-tu à le questionner ?

— Garde-t'en bien ! la chose n'a pas la moindre importance.

Mais Césara n'était nullement sûr que Sylvius n'eût rien dit à Miriam de sa pensée. Si cette pensée était contraire et hostile, il avait dû prier Miriam de la garder pour elle. Alors ils étaient d'accord tous deux pour ne pas offenser et chagriner Césara... Ils étaient d'accord !

Ce Sylvius, ce critique ! il ne lui était pas difficile, à lui, d'être irréprochable, il s'abstenait toujours ! Le beau mérite à la main oisive de rester nette ! Il y a un moyen simple d'être parfait, c'est de ne rien faire !

Le jour d'après, ce fut Miriam qui, la première, dit à Césara :

— Sylvius sort d'ici ; il ne m'a pas encore soufflé mot de cet Hartmann.

— Bon ! laissons cela, dit Césara. Ah çà ! Miriam, tu le vois donc bien souvent, Sylvius ?

— Assez souvent. Plus souvent même qu'autrefois. Toi, tu es plus rare, et, quand je ne peux parler à toi, je veux au moins parler de toi.



— Eh mais ! dit Césara, il me semble que vous ne parlez pas de moi toujours !

## VIII

## SYLVIUS A DES REMORDS.

Un jour, Césara alla chez Miriam sans être attendu, il y trouva Sylvius. Miriam et Sylvius lisaient ensemble de la musique. Sylvius resta un quart d'heure, causa de bonne amitié avec Césara, et partit discrètement.

— Savez-vous, Miriam, dit Césara, que moi, je l'envie, Sylvius ! il est libre, lui ; il peut vous voir quand cela lui plaît, quand cela vous plaît !

Miriam sentait maintenant la plus légère dissonance dans leur amour.

— Est-ce que vraiment, reprit-elle, notre bon et dévoué Sylvius pourrait te porter ombre ? Mais non ! tu n'as jamais été jaloux de lui, même dans le temps où tu étais jaloux.

— Dans ce temps-là, vous ne passiez pas ainsi ensemble des heures, et seuls.

— Seuls, avec toi toujours. Ou avec Beethoven ! dit en riant Miriam.

Un autre jour, Miriam dit à Césara, comme il arrivait :

— Je t'avertis que tu vas voir venir tout à l'heure Sylvius et son violon, l'un portant l'autre. Nous devons, cette après-midi, répéter une sonate. Mais sois tranquille ! du moment que tu es là, il ne va pas rester.

— Eh bien, et votre sonate ?

— Nous la répéterons une autre fois.

Sylvius vint, en effet, fit une courte visite et s'en alla. Césara partit à l'heure du dîner, disant qu'il avait, pour le soir, des rendez-vous importants.

Et, le soir, à dix heures, il retourna chez Miriam.

Sylvius et Miriam en étaient aux dernières mesures de leur sonate, et l'achevèrent en conscience.

Césara se mit à se promener, les bras croisés, le front à l'orage.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Miriam, quand, se levant, elle alla l'embrasser.

— Je n'ai rien. Je me sens fatigué, je suis souffrant. Je souffre.

— Tu souffres, mais ce n'est pas parce que tu es fatigué? C'est parce que tu es fâché contre nous.

— Contre nous? demanda Sylvius étomé.

— Tu m'avais dit que tu n'étais pas libre ce soir, reprit Miriam, et j'ai fait prier Sylvius de revenir pour notre sonate, c'est tout simple.

— C'est tout simple! répéta Sylvius. Qu'est-ce qui peut là-dedans contrarier Césara?

— Sylvius! dit Césara d'un ton bref, je me rappelle avoir été une fois deux mois en prison, à Vienne. J'avais dans ce temps-là un ami nommé Sylvius. Cet ami a trouvé cette délicatesse, de dire à tous les habitués de la maison de Miriam qu'il serait de bon goût de ne pas venir chez elle tant que je serais en prison.

— Mais vous n'êtes pas en prison! dit candidement Sylvius.

— Ah! s'écria Césara avec la subtilité de la passion, j'ai été en prison, j'ai été en exil; je ne me suis jamais senti plus qu'alors avec ma patrie, je ne me suis jamais senti plus en liberté. C'est aujourd'hui, c'est au ministère que je suis exilé, que je suis prisonnier.

Miriam et Sylvius se taisaient, interdits, comme deux coupables.

Miriam pensait : — Césara souffre !

Sylvius se disait : — Césara a raison ! Est-ce que je serais si changé ? est-ce que je n'aurais plus aucune délicatesse ?

Cependant il songeait aussi que sa vie actuelle était bien douce, que son cœur avait de bien chères habitudes, qu'il voyait Miriam très-souvent et encore quelquefois Césara lui-même, qu'une Société de Quatuors venait de se former qui jouait Beethoven dans la perfection, et qu'enfin son pauvre bonheur ne voulait et ne faisait réellement de tort à personne.

Mais il secoua ces regrets en pensant : — Sylvius ! Sylvius ! c'est de la personnalité, cela !

Il reprit tout haut, d'une voix qui, malgré lui, tremblait un peu :

— Césara, il faut que vous sachiez que je vais bientôt quitter Vienne. Oui, j'ai mes vieux parents, près de Bude, qui me tourmentent pour que j'aille passer quelque temps auprès d'eux. Je dois partir ces jours-ci.

— Eh ! mais, dit Miriam, et votre critique musicale, mon bon Sylvius ?

— Le journal m'accordera peut-être un congé.

— Mais nous sommes en pleine saison, et la saison sera importante et brillante.

— Je ne peux pourtant pas affliger ceux que j'aime ! dit Sylvius.

— Vous avez raison, reprit Miriam.

Césara les regardait, les écoutait. Il leur prit les mains.

— Tenez ! leur dit-il, vous êtes les deux êtres les plus généreux et les plus loyaux qui soient au monde. Et moi, je suis un malheureux et un insensé. Pardonnez-moi, Sylvius. Et, s'il n'est pas absolument nécessaire que vous partiez...

— A la rigueur, dit Sylvius tenté, mes parents sont ensemble, ils sont très-bien, ils pourraient m'attendre encore jusqu'à l'été.

Mais Césara tourna vivement la tête du côté de Miriam ; elle ne pouvait s'empêcher de regarder cet admirable Sylvius avec des yeux attendris.

— Non, partez, Sylvius ! s'écria violemment Césara, je ne vous retiens pas. Partez !

— Je partirai demain, dit Sylvius.

Quand il ne fut plus là, Césara resta tout le

soir silencieux, sombre, accablé. Il s'excusa sur cette grande fatigue.

— Tu parais, en effet, dit Miriam, avoir sommeil.

— Oh ! oui, reprit-il, j'ai une envie de mourir!...

## IX

## DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Sylvius parti, Césara fut triste même chez Miriam.

Une fois, comme il sortait, Adah se trouvait sur son passage. Il était encore plus pâle et plus défait que de coutume. La douce créature, la tête penchée sur l'épaule, suivait son maître de ses bons yeux de chien fidèle.

-- Ah ! monsieur, ne put-elle s'empêcher de dire, vous avez l'air bien tourmenté depuis quelque temps !

Et, machinalement, elle avançait vers lui la main.

Césara tressaillit. Il regarda l'honnête visage

de la pauvre servante. Sur cet humble front resplendissait ce noble cœur, sans reproche, sans tache, sans ombre.

Césara fit encore « un retour sur lui-même, » et, fronçant douloureusement le sourcil :

— Adah ! dit-il.

— Monsieur ?

— Que chacun reste à sa place !

Et il passa.

Adah rentra dans la chambre, toute chancelante, y voyant à peine.

— Qu'as-tu ? lui demanda Miriam avec inquiétude.

— Ah ! madame, si vous saviez ! Monsieur, si poli, si doux, si ami ! depuis qu'il est ministre...

— Eh bien ?

Adah tomba sur une chaise, et, fondant en larmes :

— Depuis qu'il est ministre, il me méprise !

## X

## LIESSE ET BOMBANCE.

Ainsi cette âme autrefois si ardente allait chaque jour se refroidissant ; la paralysie peu à peu l'envahissait, et quand l'amour, quand le cœur serait atteint...

Cependant la vie, très-forte chez Césara, résistait et voulait durer. Il avait cherché d'abord son soulagement dans l'activité, essayant de se reposer dans le travail et de se calmer dans la fièvre.

— Vous allez ! vous allez ! lui disait le jeune empereur ; vous vous fatiguez trop !

— Sire, répondit-il, je prends par le plus court !

Mais au fond de ces stériles occupations il eut bientôt trouvé l'ennui, sans trouver l'oubli.

Il ne donnait à ce qu'on nomme la représentation que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Lina avait beau demander à son père une de ces fêtes qui font époque, comme disent les chroniqueurs, les réceptions du ministère de l'inté-



rieur étaient, de toutes, les plus ternes et les plus sommaires. Césara n'avait jamais pu souffrir l'agitation qui n'est que fatigue et l'ivresse qui n'est qu'écoeurement. C'est lui qui a dit le mot : « La vie serait encore tolérable, sans les plaisirs. »

Mais, après le départ de Sylvius, au commencement de mars, la cour de Vienne eut la visite d'un souverain étranger, il y eut à cette occasion de belles et somptueuses fêtes, et Césara tout à coup prit la résolution de s'y mêler.

Comme on tâche de distraire violemment un compagnon qui souffre de quelque chagrin profond, il voulut jeter une fois l'étranger soucieux qui languissait en lui, dans le bruit et dans le tumulte, et tenter d'y réchauffer son frisson et d'y étourdir sa tristesse.

On vit renaître alors le brillant grand seigneur que Césara avait été quelque vingt ans auparavant. Ni au Burg ni à Schœnbrunn, il ne manqua une cérémonie ou un spectacle de gala. Il fut de tous les bals et de tous les festins. Pendant toute une semaine, il alla dans la musique, dans la lumière, dans les fleurs; il n'eut dans les yeux que scintillements de diamants et d'œillades, chatouillements de jupes frémissantes, ondulations de

blanches épaules; il n'eut à la bouche et dans les oreilles que galants propos, compliments piquants, douces épigrammes, spirituelles fadeurs, et il se garda de laisser une pensée ou un sentiment détonner dans cet exquis brouhaha du grand monde et de la haute vie.

Césara était ministre, Césara était beau encore, inquiétant et attirant dans sa fière mélancolie; plus d'un charmant sourire lui fit des avances, plus d'une main mignonne pressa fort doucement sa main. Mais tout cela ne valait pas la fleur fanée qui s'était parfumée une heure dans les cheveux de Miriam.

Césara avait beau rire des lèvres, au dedans l'étranger ne se déridait pas.

Quant aux chasses, Césara avait de tout temps détesté ces boucheries d'agrément. Il eut soin d'être retenu à Vienne par un conseil d'administration à l'heure de la chasse à tir. Il se priva même du *Bouquet*, la grande tuerie finale et générale, merveilleux feu d'artifice de lièvres, de faisans, de chevreuils, mitraillés presque à bout portant, s'élançant en l'air comme des fusées, et retombant en un monceau de deux mille cadavres de bêtes.

Le lendemain, Césara se dispensa encore de prendre part à la chasse à courre. Il revint seulement à Schœnbrunn pour le concert du soir. Mais, comme intermède du concert, on avait improvisé une curée froide aux flambeaux, dont le souverain étranger était grand amateur. Le divertissement eut lieu comme d'habitude dans la cour d'honneur du château. Césara ne put s'y dérober, et fut obligé d'offrir le bras jusqu'au balcon à la femme d'un ambassadeur, qui lui faisait mille grâces depuis quelques jours.

Pendant que les chiens se rangeaient et que les piqueurs sonnaient *la Royale*, il lui revint encore à l'esprit un souvenir, de sa jeunesse cette fois, presque de son enfance, le souvenir de la première chasse à laquelle il avait assisté.

Il avait alors un peu plus de quinze ans ; il était chez un ami de son père, dans un magnifique château de la Galicie, entouré de bois et de plaines giboyeux à foison. On lui avait fait présent d'un charmant fusil à deux coups, élégant, léger, bien en main, un bijou ! Il portait un ravissant habit de chasse, joli et coquet, mais qui, s'il vous plaît, ne lui donnait pas moins l'air d'un vrai homme.

Dès l'aurore, il était debout, et piétinait le premier dans la cour du château. On partit. Il était gai comme un page et fier comme un prince : c'est qu'il avait là pour compagnons une douzaine de forts chasseurs devant Dieu, rudes et experts vétérans, vrais nemrods chargés d'exploits, et tous sympathiques et amis à ce novice, à cet apprenti qui allait faire feu pour la première fois sous leur illustre patronage.

On entra en plaine, échelonnés sur une seule ligne à quinze pas de distance l'un de l'autre. Césara avait un oncle à lui à sa droite, et, à sa gauche, le maître du château. Au bout d'une demi-heure, il y avait déjà quelques lièvres et pas mal de perdreaux occis ; mais l'enfant, malgré deux ou trois occasions offertes, n'avait pas ajusté encore ; il était un peu troublé, il lui fallait le temps de se remettre.

Enfin, une compagnie de perdreaux passe en s'enfuyant à sa portée. Le maître du château tire ses deux coups, en atteint deux ou trois, et lui crie :

— Tirez donc !

Il tire. Un perdreau tombe.

— Touché ! s'écrie l'oncle.

Et, sur toute la ligne, les chasseurs applaudissent.

— Va chercher ton perdreau, lui dit son oncle.

Il court, tout ému, tout tremblant, et ramasse le perdreau.

— Eh! mais il est vivant! s'écrie-t-il, il est vivant encore!

Le perdreau, atteint seulement à l'aile, était en effet étourdi plutôt que blessé.

Cependant, tous les chasseurs s'étaient rapprochés pour faire honneur au débutant, et formaient autour de lui un groupe à la fois bienveillant et moqueur.

— Il y a deux façons d'achever un perdreau, dit le chasseur le plus âgé : ou lui casser la tête sur la crosse de votre fusil.... Non, vous ne voulez pas, mon garçon? vous avez raison; il vaut mieux lui serrer la gorge entre le pouce et l'index et l'étrangler doucement.

L'enfant regarda le cruel professeur avec épouvante.

Quoi! la pauvre petite existence qu'il sentait là, tiède et palpitante, il allait l'étouffer, lui-même, entre ses doigts! Oh! il aurait bien plutôt voulu s'écrier : Laissez-moi l'emporter, le panser,

le sauver ! j'en aurai bien soin ! le plomb l'a épargné, la main ne doit pas le tuer. Grâce pour mon perdreau ! grâce !

Mais il n'osa pas, il eut honte, il fut lâche. Il sentait tous ces regards railleurs attachés sur lui, il voyait déjà sourire tous ces hommes, il allait passer à leurs yeux pour une petite fille !

— Allons ! allons ! faites donc vite ! lui criait-on.

Alors il serra d'une contraction nerveuse le cou délicat.

Mais le pauvre oiseau, avant de fermer les yeux, eut le temps de lui jeter un regard, où vint certainement luire une petite étincelle éparse de la grande âme universelle, un reproche au dur meurtrier, un adieu à la douce vie.

Ce regard, Césara ne l'oublia jamais ; après plus de trente ans il le voyait encore.

L'exécution faite, l'enfant jeta dans son carnier son « gibier. » Il tira encore plusieurs coups de fusil, mais au hasard, pour la frime, sans viser, hors de portée. Il avait assez de tuer. Le lendemain, il feignit d'avoir reçu une lettre pressante et alla rejoindre son père.

Voilà le souvenir qui s'était soudainement

présenté à Césara, tandis qu'il prenait sa place, sur le balcon de Schœnbrünn, au très-féodal spectacle de la curée aux flambeaux.

Au milieu de la grande cour, deux longues files de valets de pied, chamarrés, poudrés, en culotte courte, tenaient de hautes lances à feu où brûlaient des étoupes. Le sel de cuivre s'y mêlant à l'esprit-de-vin donnait à la flamme des reflets verdâtres et à tout le tableau un aspect fantastique et diabolique à souhait.

Au bas du perron, un piqueur avait pris par les bois la tête du cerf et la balançait devant lui, au-dessus des débris de la bête, la montrant de loin à la meute exaspérée.

Au fond de la cour, sous la lueur des torches, toute cette meute hurlante remplissait l'air de ses glapissements discordants et horribles. Les trompes des piqueurs sonnant le *bien-aller* sont l'accompagnement sauvage de cet atroce concert. Il semblait à Césara que ces cuivres lui résonnaient dans les entrailles.

Cependant, à côté, dans la galerie des fêtes, l'orchestre exécutait une des plus délicates symphonies de Haydn, et la suave rêverie musicale passait dans l'air par vagues bouffées.

Le chef piqueur abaisse son fouet, et la meute s'élance. Deux fois il l'arrête avant de laisser aller à la dépouille du cerf. Ce n'est qu'à la troisième fois qu'elle peut arriver jusqu'à sa pâture.

Elle y bondit, elle s'y rue, elle y est.

Comme carnage, c'est véritablement idéal.

Toute cette masse grouillante, grognante, ron-geante, de chiens fouillant ces chairs, arrachant ces peaux, léchant ce sang, déchi-quetant ces tendons, faisant craquer ces os sous leurs robustes mâchoires, se mordant et se déchirant parfois entre eux et perdant leurs propres entrailles, — ce charnier vivant, braillant, rugissant, se roulant, se tordant, se contractant, — rien, à ce qu'il paraît, de plus curieux, de plus instructif et de plus délectable pour les maîtres de tous les temps, pour les chefs de bandes vêtus de peaux d'ours du moyen âge, comme pour les empe-reurs cravatés de blanc des époques modernes. Le souverain étranger ne pouvait se rassasier de ce magnifique spectacle.

Une vapeur de sueur et de sang s'élevait moite et fumante de tout le tas. Les fanfares des cui-vres continuaient de faire rage. Des flammes de Bengale projetaient leurs clartés fauves sur la



foule au loin, sur les ors des livrées, sur les casques des gardes immobiles, sur les murs blafards du château et sur les toilettes de bal des femmes captivées.

La coquette ambassadrice riait, et montrait d'un doigt diaphane à sa voisine un détail amusant de la mêlée des chiens. Rien ne paraissait devoir plus ravir ces belles que de voir ces bêtes ronger cette charogne.

L'intéressante horreur est malheureusement de peu de durée. En dix minutes tout est dévoré. Les trompes sonnent la retraite.

La cour rentre au château, la meute au chenil.

Il n'y eut bientôt plus sur le balcon que le souverain étranger admirant, et Césara songeant. Deux grands chiens insatiables s'étaient échappés et étaient revenus s'acharner après un gros os rebelle, — tout ce qui restait de la bête superbe, charmante et fière, âme errante de la forêt, qui, ce matin même, aux premières lueurs de l'aube, élevait au-dessus du noir taillis sa splendide ramure, et, frémissante, suspendant son pied élégant, penchant sa tête fine, guettait le bruit des branches agitées, et reflétait toute la clairière émue dans son œil limpide et doux.

## XI

## LE SPECTRE.

Décidément toutes ces distractions et joyeusetés mondaines ne réussissaient pas à Césara.

Ce même soir après le souper, car il y avait aussi souper pour les gens, voici ce qui lui arriva.

Il avait laissé les hôtes impériaux encore à table. Il regagnait, seul, l'appartement que son rang lui assignait à Schœnbrunn. Il se sentait las et brisé de corps et d'âme. Il y avait devant son regard comme un voile, il semblait que le jour baissât en lui; — nous avons aussi notre lumière intérieure; — et il ne voyait dans sa pensée qu'à travers les ombres vagues du crépuscule.

Il avait à traverser, pour rentrer chez lui, une galerie, à peine éclairée dans le moment par deux candélabres très-espacés.

Lorsqu'il y entra, il leva les yeux, et tressaillit, comme surpris, en voyant à l'autre extré-

mité quelqu'un qui paraissait s'avancer vers lui.

Quelqu'un qu'il pouvait avoir vu, mais qu'il ne reconnaissait pas.

C'était un homme blême, défait, les joues creuses, les yeux sombres; il marchait lentement; son bras gauche était replié sur sa poitrine, son coude droit s'y appuyait, et sa tête ployée et comme trop lourde se penchait sur sa main droite.

L'inconnu portait un costume qui n'était pas celui de nos jours; c'était plutôt l'habit du siècle dernier, avec quelque dorure au collet, et l'épée.

La galerie, assez étroite, était longue et haute de plafond, et, dans cette vaste salle ornée de bustes et de portraits plus grands que nature, cet être chétif et perdu semblait tout petit, tout seul et tout misérable.

Et, à mesure qu'ils avançaient l'un vers l'autre, Césara lui trouvait l'air plus étrange, et il pensait confusément que ce pâle somnambule avait quelque chose qui n'est pas de cette vie.

Mais qui donc était-ce?...

Césara arriva au bout de la galerie, terminée là par une haute glace qui touchait presque le

parquet, et alors seulement, se frappant le front, il se dit tout haut :

— Tiens ! c'est moi !

## XII

### VOLONTÉ SUPRÊME.

Au milieu des troubles et des songes de sa pensée douloureuse, Césara conservait pour sa besogne de ministre toute sa présence d'esprit. Il travaillait avec ses chefs de division, il annotait les rapports, il présidait les conseils intérieurs, il discutait au conseil des ministres, comme s'il n'eût jamais eu d'autres dons que les capacités pratiques d'un excellent administrateur.

C'est à ce pouvoir maintenant que se bornait l'esprit dominateur qui avait tant aimé à exercer son pouvoir.

Quant à une nouvelle occasion de grand coup politique à frapper, de grand service patriotique à rendre, Césara n'avait plus qu'un sourire triste pour cette folle chimère.

Du reste, et à part cette espèce de fonctionne-

ment régulier et comme machinal, tout en lui défaillait et dépérissait.

Autrefois il puisait dans l'admirable trésor des organisations nerveuses des forces toujours nouvelles. Abattu un jour, il se ranimait le jour suivant plein de flamme. Maintenant, tout ce qu'il faisait, il le faisait ou accablé de lassitude ou dévoré de fièvre. L'insomnie de la nuit achevait l'épuisement du jour. Comme un combattant qui ne veut pas tomber pour n'être pas vaincu, il faisait encore bonne contenance, mais il se sentait gravement atteint.

Un jour que son ami Mathias s'inquiétait de le voir si changé :

— Oui ! lui dit-il, si je dure longtemps, cela m'étonnera.

Vers le milieu du mois d'avril, il occupa une de ses longues nuits sans sommeil à régler ses affaires et ses intérêts personnels.

Il pensa ensuite à écrire à Thadée. Mais que lui dire ? Il n'avait plus qu'à laisser à elle-même cette jeune liberté. Son fils lui avait résisté, c'était bien, cela ! Césara aimait maintenant cette révolte de bon augure ! son fils reprendrait son œuvre, absoudrait sa mémoire ; son fils serait

digne de cette hérédité morale, la vraie, qui recueille et transmet la réelle richesse. Césara se résolut au silence vis-à-vis de Thadée. Une abstention respectueuse est l'attitude qui convient devant ce mystère des générations recommençantes, où se cache peut-être le mot de la destinée humaine.

Mais il écrivit à Sylvius. Il lui demandait pardon de l'abus d'amitié dont il s'était rendu coupable envers lui. Il le suppliait de revenir à Vienne le plus tôt possible; il aurait à réclamer de son dévouement un grand et sérieux office, pour lequel il ne pouvait s'en rapporter qu'à lui.

Le jour d'après, il fit une autre lettre, celle-là testamentaire.

Elle était conçue en ces termes :

« Ceci est mon testament moral, l'expression de ma pensée dernière et de ma dernière volonté. Ce sera aussi ma suprême revanche, la seule que je puisse et que je doive espérer.

« Je confie l'exécution du tout à mon cher et fidèle ami Sylvius Lewin.

« Je crois à Dieu âme, vie et loi.

« Je crois à l'âme humaine fragment de Dieu, immortelle et libre.

« Je suis né et j'ai été élevé dans la foi catholique. Mais j'ai vécu et je meurs dans la religion de l'humanité solidaire et de la libre pensée.

« Ministre de l'empire, je ne puis invoquer et exprimer aucune conviction politique qui ne serait pas celle de la fonction par moi acceptée. Mais je garde le droit personnel de témoigner de ma croyance intime, et de la manifester par un acte.

« Un homme, le plus homme qui ait jamais souffert, et qui à ce titre appartient à tous les pays et à tous les temps, — Molière, — a été expulsé par l'église catholique de la sépulture chrétienne. Il a fallu trois jours d'attente dans les antichambres royales pour obtenir, par prière, un peu de terre au corps où avait battu ce cœur de martyr et qu'avait animé cette âme de créateur.

« Je me suis toujours dit que, dans les temps nouveaux, tout homme qui pense et qui a souffert devait venger Molière, et pour sa dépouille mortelle refuser à son tour l'église.

« Je la refuse.

« Je désire et je veux qu'après ma mort mon

corps soit conduit directement, sans prière et sans prêtre, au cimetière ; livrant moi-même et seul mon âme à Dieu.

« Si mon ami Sylvius Lewin rencontrait quelque résistance, soit de la part de l'autorité, soit de la part de ma famille, je l'investis et je l'arme de tout pouvoir et de tout devoir pour faire accomplir ma dernière et absolue volonté.

« Je connais son intrépide dévouement ; qu'il ne recule devant rien. Qu'il s'adresse à la justice et à la loi. Qu'il s'adresse à l'opinion et à la presse. Qu'il publie au besoin ce testament dans tous les journaux des pays libres. Qu'on voie si, pour éviter un scandale dans la ville, on veut faire un scandale dans l'Europe.

« Mais 'qu'à ma dernière heure j'aie la consolation de penser que, n'ayant pu rester le maître de ma vie, j'aurai du moins repris ma liberté dans la mort.

« CÉSARA ZANOSKI. »

Césara cacheta et scella le pli, et mit pour suscription : *A Sylvius Lewin. Pour être ouvert par lui seul, au cas de mort ou de danger mortel de Césara Zanoski.*



A la première lettre d'appel de Césara, Sylvius répondit courrier par courrier qu'il le remerciait, qu'il ne lui demandait que le temps de faire ses adieux et de régler quelques intérêts de famille, et qu'il serait à Vienne à la fin du mois.

### XIII

#### LA DERNIÈRE NUIT D'AMOUR.

Césara était resté quinze jours sans voir Miriam. C'était peut-être depuis six ans la première fois qu'il y avait eu entre eux une séparation si longue. Au retour de leur vendredi, il écrivit, le matin, à Miriam un billet : il ne pourrait encore être libre à l'heure du dîner, mais le soir il s'échapperait le plus tôt possible, et il la priait de l'attendre jusqu'à n'importe quelle heure.

Un peu avant minuit, Césara entra chez la bien-aimée.

On était à la fin d'avril, le printemps s'était déclaré l'avant-veille, inaugurant ces douces journées appelées les premiers beaux jours. Le

jardin de Miriam et le grand parc au loin semblaient rêver plutôt que dormir. La nuit était claire, bleue, étoilée. L'air était pénétré d'amour, la terre était pleine de ciel. La brise apportait aux haleines, nous allions dire aux âmes, les effluves amollis où la fraîcheur des feuilles nouvelles se mêle au parfum des nouvelles fleurs. La fenêtre entr'ouverte de la chambre de Miriam laissait entrer ces souffles et cette ombre azurée. Le silence régnait. Le silence, accompagnement divin du baiser.

Au dedans, une seule lampe au globe dépoli versait à teintes égales dans la chambre son demi-jour mystérieux.

Miriam, étendue sur le canapé, le bras replié sur son front, tout indolence et tout charme, ne retourna pas la tête à l'entrée de César, elle le reconnut bien à son pas, et, respirant ou soupirant, elle murmura comme à elle-même : Enfin!

Puis, à demi-voix :

— Enfin! reprit-elle, arrivz donc, l'aimé en retard! Voilà tout à l'heure une éternité que votre Sulamite attend son seigneur!

Ses beaux yeux ardents brillaient dans son teint mat et chaud; elle sortait du bain, fraîche

comme une fleur dans la rosée; elle embaumait l'amour.

Cependant Césara ne répondait pas, ne s'approchait pas.

Elle se pencha, tendant vers lui son front.

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle, on ne m'a pas encore embrassée!

Alors il marcha jusqu'au canapé, et, croisant les bras :

— Miriam!..

Au son étrange de cette voix, elle se dressa stupéfaite.

Il reprit :

— A qui croyez-vous parler?

— Comment? mais à toi, à vous. Qu'est-ce donc que vous avez? Vous voulez vous moquer de moi, Césara?

— Je ne suis pas Césara.

— Vous dites?... Allons! c'est pour me faire peur!

Réellement, elle commençait à avoir peur, non de lui, mais pour lui. Elle voyait ce visage dévasté par elle ne savait quelle tempête, ces yeux farouches, ces cheveux en désordre, ce pas, ces gestes saccadés. Cela ressemblait à la folie.

A une folie grande sans doute, comme pourrait l'être celle du génie. Mais le feu dans un si puissant cerveau, comme l'incendie dans un palais superbe, n'en est que plus effrayant.

Césara, à travers sa souffrance, sentit l'angoisse de Miriam; il continua avec plus de calme :

— Je vais vous expliquer, ma pauvre enfant. Vous avez aimé quelqu'un à qui je ressemble. J'ai ses traits et son apparence extérieure. Je suis sa forme, je suis son ombre. Mais celui qui est là, c'est un autre. Votre Césara à vous n'est plus.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle; je ne sais pas ce que vous avez, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Il y a aujourd'hui quinze jours, comme je sortais d'ici, heureux encore, j'ai été subitement frappé d'une idée terrible; l'éclair d'une vérité foudroyante m'a fait reculer effaré: je me suis dit que je vous trompais. Oui, toi Miriam! je te trompe. Ah! cela, c'est le dernier coup. Il y a là une pensée qui n'est vraiment pas supportable. Depuis ce moment-là, on peut dire que je ne vis plus. Te mentir à toi! je ne le veux pas, je ne le peux pas, c'est impossible! Je viens t'avertir, et me

dénoncer. Je ne volerai pas plus longtemps ton estime, je ne volerai pas plus longtemps ton amour.

— Qu'est-ce donc qu'il dit? s'écria Miriam. Qu'est-ce que vous dites?

Il promena tout autour de lui ses yeux, où revint alors l'égarément sauvage, mais mêlé d'un attendrissement profond.

— Tenez, Miriam, cette chambre, ces meubles, ce foyer, ce lit, ils me regardent, et, eux, ils ne me reconnaissent pas, et ils crient : Quel est cet intrus? qu'est-ce que ce faux Césara vient faire ici? Ah! ils ont raison! Vous avez raison! vous êtes, vous, clairvoyants et fidèles. Mais ne craignez rien : je viens avouer, je viens restituer.

— Mon ami, calmez-vous, dit-elle. En vérité, vous m'effrayez.

— Pourquoi? parce que je jette mon masque? Je l'ai trop gardé pour vous, ce masque; je l'ai gardé des mois et des mois, depuis...

— Depuis quand?

— Eh! depuis que je suis ministre.

Elle tressaillit; le mot, l'accent dont il fut prononcé était comme un coup de lumière sur toutes

sortes de doutes obscurs et confus en elle.

Césara alla prendre une chaise, l'approcha du canapé, et reprit d'une voix grave et triste :

— Voyez-moi tel que je suis devenu, il est temps ; je vais vous montrer ma conscience, ma plaie. Oui, depuis que je suis ministre, je vous mens. Il est vrai que je me suis d'abord menti à moi-même. On se joue de ces comédies intérieures. Pour m'autoriser à accepter le pouvoir, j'ai imaginé des sophismes, j'ai inventé des prétextes : autant de faux poids pour faire pencher la balance ! Quelque chose au fond me le murmurait, que ce devait être des faux poids ; mais je me gardais de les vérifier. Je faisais la sourde oreille à tous mes scrupules, ou je les étourdissais par d'impudentes hâbleries ; à la fois fourbe et dupe, Scapin et Géronte. Je me disais : j'ai à mettre en pratique l'idée. Mais je savais fort bien que je n'allais pas dans le sens de l'idée. Je me disais : je vais imposer des conditions. Mais je ne pouvais qu'en subir. Je me disais : je sers la liberté. Mais je tentais simplement la fortune. Je me disais : ne suis-je pas un lutteur ! Mais je n'étais réellement qu'un joueur. Et mes véritables raisons, Miriam, voulez-vous les con-

naître? C'était l'orgueil, l'orgueil fatal, c'était la vanité, cette ombre. J'étais irrité contre un parti qui après tout ne me calomniait pas tant, j'avais échoué dans une élection, un livre de moi n'avait pas été suffisamment acclamé; quoi encore? je ne voulais pas rester en apparence inférieur à un Waldemar. Voilà! Voilà pour quelles misères, troquant la grandeur morale contre la grandeur matérielle, j'ai pris ce déguisement de ministre, j'ai endossé cette livrée de Nessus. Un étranger, un ennemi, un être que je hais s'est substitué à ma personne. Le non-moi, pour parler comme notre philosophie allemande, a envahi et supprimé le moi. Je porte ce duel. Je ne peux pas me souffrir. Ma vie est le corps à corps de deux nageurs engloutis dont l'un étreint et étouffe l'autre. Il y a des arbres auxquels s'incruste et s'amalgame une végétation parasite qui les épuise, les absorbe et les tue. C'est là ma destinée. Miriam, ouvrez les yeux, je ne suis plus Césara. Miriam, êtes-vous édifiée? Césara est déchû pour vous, perdu pour vous, mort pour vous.

Miriam le regardait, l'écoutait, glacée d'effroi. Elle se leva, vint près de lui et posa doucement la main sur son front.

— Césara !...

— Ne m'appellez plus de ce nom-là, je vous dis!

— Eh ! mon ami, vous êtes pourtant toujours vous-même ! Précisément parce que vous êtes encore si susceptible et si fier. Allez ! je ne prendrais pas le change. Est-ce que je ne te sais pas par cœur ? Personne ne te connaît comme moi, pas même toi : ce qui connaît le mieux, c'est la reconnaissance. Mais de tout temps tu as été pour tes moindres actes si exigeant et si sévère ! tu places par trop haut ton idéal et ton rêve ! tu as une imagination excessive qui te fait tout plus grand que la réalité, surtout tes fautes.

— Oh ! sans doute, reprit-il avec amertume, sans doute si j'avais entièrement réussi à m'abrutir et à m'endurcir, si je m'étais fait un calus à la conscience, je ne souffrirais pas tant ; sans doute c'est ce qui persiste en moi de bien qui me tue, et je meurs de croire toujours. Mais, ne vous y méprenez pas, c'est bien parce que j'étais, comme vous dites, susceptible et sévère que je suis moins pardonnable et plus criminel.

— Criminel envers qui ? Au bout du compte, tu n'as fait de tort à personne qu'à toi.



— Ah ! évidemment ma défection ne perd pas une cause qui est impérissable, évidemment la démocratie ne mourra pas de ma chute. Mais quand je n'aurais apporté qu'un grain de sable à l'édifice, quand je n'aurais fait faire qu'un pas du chemin, j'ai, en me déroband, porté au progrès ce préjudice. Et, ne fût-ce qu'envers moi-même, ne serais-je pas encore assez coupable ! j'ai résisté à ma destinée, j'ai violenté ma nature, j'ai faussé mon âme, je me suis retranché les parties sacrées de mon intelligence, j'ai donné ma démission de mon devoir.

Il leva les yeux au ciel.

— On ne l'a, pardieu ! que trop acceptée !

— Non ! s'écria Miriam, non, ne te renie pas, ne te blasphème pas ! ne sois pas si injuste et si implacable ! Tu avais en toi tant de dons et tant de vertus ! il t'en reste. Combien de gens, et des plus admirés, qui s'enrichiraient encore des débris de tes richesses ! Oui, tu es grand toujours. Vois donc tout ce que dans ton aveu même il y a de farouche grandeur. Tu es grand ! et je t'aime, mon César, je t'aime !

Il la prit brusquement par les mains, et la tenant ainsi fixe devant lui :

— Vous m'aimez ? dit-il ; mais il ne faut pas, entendez-vous ! mais je ne veux pas que vous m'aimiez ! Vous m'aimez ? eh bien, et l'autre ? l'autre Césara, qui, lui, a été vraiment pur et grand, — oui, il l'était ! — et qui est mort ? Vous savez bien comme il était jaloux ! qu'est-ce qu'il penserait s'il vous entendait dire à celui-ci : Je t'aime. Taisez-vous, taisez-vous ! Nous aimer encore ? Ah Dieu ! on parle d'adultère, c'est là qu'il serait, l'adultère !

Il jeta de côté les mains de Miriam, elle alla tremblante tomber dans un fauteuil. Elle pleurait à chaudes larmes, ses sanglots soulevaient sa poitrine, et elle disait en mots entrecoupés :

— Enfin ! quand même il aurait des torts. Est-ce que j'ai à le juger, moi ? Moi qu'il appelait sa fille. Moi son ouvrage, moi qu'il a faite. Est-ce que je dois, est-ce que je pourrais jamais le repousser et le condamner ? Non, il faut bien que je me souviene. Qu'est-ce donc que je serais sans lui ? qu'est-ce que j'ai été ?

Il vint à elle, comme attiré par cette voix douce. Son cœur se fondit.

— Mon pauvre ange ! dit-il, mon enfant bien-aimée ! qu'est-ce que j'entends ? Je crois,

Dieu me pardonne ! que tu me compares à toi, que tu fais entre nous un parallèle ? Ah ! il est cruel pour moi, le rapprochement ! Toi, pauvre petite, on t'a livrée enfant, on t'a flétrie innocente, malgré toi, malgré tes pleurs, tes cris et ta résistance. C'est ce crime-là qui a fait tes fautes, si ce sont des fautes. Et ensuite, toi, tu t'es relevée, tu t'es transformée en bien, tu es aujourd'hui étrangère à ce triste passé, tu le regardes avec douleur et avec pitié, tu es pure, chère âme, et plus que pure, tu es purifiée !

Ses larmes coulaient enfin, il pleurait sur elle.

Puis tout à coup, ce fut terrible, il se mit à rire de lui.

— Et moi ! moi à côté de toi ! Ah ! la comparaison est bonne ! Moi, c'est de moi-même, sciemment, volontairement, c'est dans la lumière de ma raison, c'est dans le midi de ma vie, c'est pour de la gloriole, de la parure et de la dorure, que j'ai livré en moi les dons divins, que j'ai vendu ma pensée, que j'ai prostitué mon âme. Et je dis : *mon* âme, *ma* pensée ! est-ce que c'était à moi, ces biens ? est-ce qu'ils sont jamais à personne ? il sont à tous. Je n'en étais que le dépositaire, ils m'avaient été confiés pour les

faire fructifier et valoir, pour les distribuer à la grande famille humaine. Et moi, moi, je les ai détournés à mon profit, je les ai mis en gage pour mon compte ! Allons ! mon drôle, tu te ménages ! tu as l'air de dire que tu serais seulement une cateau, tu es aussi un filou !

Miriam, terrifiée, n'osait plus parler ni bouger.

Il alla se rasseoir à l'autre extrémité de la chambre, et, après un long silence, il reprit d'un air sombre :

— Je suis même encore pire qu'un voleur, je suis un meurtrier. Miriam, je ne sais pas si j'ai ressuscité votre âme, mais je sais que j'ai tué la mienne. Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de toi-même ?

Il se dressa en pied, fit quatre ou cinq pas, et, levant le poing, frappant le parquet du talon, lui qui jamais ne jurait, il cria, désespéré :

— Tonnerre de Dicu !

Et, joignant les deux mains derrière son cou, il tomba à terre comme s'il eût été réellement foudroyé.

Il resta ainsi sans connaissance.

Miriam n'eut même pas l'idée d'appeler au secours ; contre le mal dont Césara était frappé

il n'y a pas de secours en ce monde. Elle approcha de lui un fauteuil bas, s'y assit, lui prit la tête, et la posa maternellement sur ses genoux.

Elle lui essayait par intervalles le front. Elle n'osait pas mettre sur ce cher front un baiser, mais elle y laissait tomber ses larmes.

Elle ne mesura pas le temps qu'ils restèrent ainsi. Il paraissait d'abord assoupi. Il ouvrit ensuite les yeux, mais il ne se dérangea pas. Il se sentait bien sans doute, appuyé, bercé, pleuré.

Puis une pensée soudaine traversa son esprit, un souvenir céleste, devenu tragique :

— Oh ! dit-il, le retour du Lido !

Il se leva. Il se remit à marcher à larges pas, avec ses allures de lion, secouant ses cheveux, grondant sourdement des mots sans suite.

Miriam demeura immobile dans une sorte de stupeur. Un monde, ou plutôt un chaos de sentiments et d'idées s'agitait obscurément en elle. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait, elle ne savait pas ce qu'elle éprouvait. Elle souffrait horriblement.

La pendule qui sonnait quatre heures du matin la réveilla de son engourdissement. Elle leva la tête, et vit Césara debout près de la cheminée,

la tête penchée, le coude appuyé sur le marbre.

Elle alla à lui.

— Voyons, Césara, il faut me parler. Il faut me dire quelque chose. Quelque chose qui ne soit pas douloureux. Il ne se peut pas qu'il n'y ait rien à faire.

— Rien, dit-il.

— Quitte le ministère.

— A quoi bon ? Je n'ai à opter pour ma mémoire qu'entre deux faillites : on méprisera mon intelligence, ou on méprisera mon caractère ; peut-être les deux. Mais à quoi cela m'avancerait-il de trahir ma trahison ?

— Allons nous réfugier, nous cacher, seuls, dans un coin du monde.

— Fuir ? lâcheté inutile encore ! je ne fuirais pas ma conscience. En quel lieu de la terre retrouverais-je ce qui est la grande raison de vivre : ma propre estime ? Miriam ! désormais et à jamais je me méprise. Vous rappelez-vous que vous me demandiez : Pourras-tu me sauver du mépris de moi-même ? Pour vous il n'était pas trop tard. Mais pour moi c'est fini. Je suis devenu inhabitable. Je n'ai plus qu'une manière de me guérir, c'est de mourir.

— Mon Dieu !...

— Oh ! ne craignez rien. J'ai bien pensé un moment à m'empoisonner ; mais le poison y est déjà. Le suicide serait du luxe. D'ailleurs est-ce que je ne viens pas de me suicider de votre amour ?

— Césara !.. s'écria Miriam éperdue.

Il continua d'une voix lente et grave :

— Césara a tué l'amour ! le comte Zanoski a tué l'amour ! le ministre de l'empire a tué l'amour !

Miriam, avec un geste de désespoir, le prit par le bras, l'amena à un fauteuil, le contraignit à s'asseoir, se jeta à genoux devant lui, les cheveux dénoués, pleurante et haletante, et, pareille à la Samaritaine, répandit à ses pieds tous les parfums de son cœur.

— Mon ami, qu'est-ce que tu dis ? que tu as tué l'amour ? que tu as tué notre amour ? Mais c'est impossible ! mais tu le voudrais, Césara, que tu ne le pourrais pas ! Tu n'es pas seul. Notre amour est à nous deux, notre amour est nous deux. Il serait mort en toi, qu'en moi il survivrait. Enfin ! ce sont là tes idées, les idées que tu m'as apprises. Nous ne faisons qu'un, je

suis toi, et tu es moi. Souviens-toi donc : au commencement, quand notre union s'est faite, quand nous avons mêlé et confondu nos âmes, la mienne était bien malade, bien souillée et bien appauvrie; tu m'as apporté, toi, la contagion de ta santé morale, tu m'as parfumée de ton honneur et ranimée de ta flamme. Aujourd'hui c'est mon tour; il se trouve que le mal et la peine sont de ton côté, cherche dans ton autre moi l'apaisement et la guérison. Tu as eu toujours le rôle du protecteur et du sauveur. Changeons. Tu as toujours donné, tu verras comme c'est bon aussi d'accepter. Cela te manque, je t'assure. Tu ne connais pas cette joie : s'appuyer sur ce qu'on aime; et je ne connais pas cette fierté : soutenir ce qu'on aime. Ce n'est pas juste. O ma providence, aie la bonté d'avoir besoin de moi. Tu ne vas pas être orgueilleux avec moi, je pense. C'est à toi à être mon enfant, tant pis! Si tu savais comme je te remercierai, comme je te bénirai de tout ce que je ferai pour toi. Tu me dis que je ne dois plus t'aimer; c'est fou! mais t'aimer autrement, t'aimer d'une manière nouvelle et charmante, t'aimer parce que tu pleures et parce que je te console, t'aimer, si tu veux, parce que



tu as failli et parce que je te pardonne, ah ! que ce sera doux ! Il ne faut pas me refuser ce bonheur-là, Césara. D'ailleurs, tu n'en as pas le droit. Tu parles de suicide ? est-ce que tu es libre, mon amour, de nous suicider ! Pense que je suis là. Nous sommes plus qu'inséparables, nous sommes indivisibles. Quand tu te frappes, tu me blesses. Ah ! Dieu ! mourir ! ce serait plus que de la cruauté, ce serait de l'iniquité. Tu te condamnes ? eh ! je n'ai rien fait, moi ! Sois coupable ou non, cela ne me regarde pas, je n'ai pas mérité ta souffrance !

Césara écoutait et regardait Miriam, et, bouleversé par deux souffles opposés, par deux ouragans contraires, tempête de douleur et tempête de bonheur, il mesurait à la fois tout ce qu'il possédait et tout ce qu'il perdait.

Il posa ses deux mains sur les épaules de Miriam, agenouillée, et, d'une voix grave et triste, il dit :

— D'abord, je vous remercie. Votre amour est admirablement bon et grand, et d'une vaillance telle que rien ne le trouble et ne l'épouvante, et qu'il serait capable de redemander l'aimé aux enfers. Mais il y a ici quelque chose qui est au-dessus de vous, Miriam, au-dessus de nous. L'amour est fort comme la mort ; hélas !

la mort est forte aussi comme l'amour. Quand je vous dis que votre Césara n'est plus, ce n'est pas une façon de parler, ce n'est pas une métaphore ou une hyperbole, c'est la réelle et sinistre vérité. Vous et lui sans doute autrefois vous ne faisiez qu'un; mais le terrible et l'horrible, chère moitié de mon âme, c'est, je vous le répète, que nous sommes devenus deux. Adam et Ève n'avaient pas perdu le paradis, l'ayant perdu ensemble. Ensemble! eh! c'est le mot humain qui contient le plus de ciel. Nous, pour cette vie, nous sommes maintenant séparés. Nous ne nous réunirons plus qu'ailleurs, là-haut, dans l'inconnu. Écoute, je t'y donne rendez-vous...

Il l'attira à lui, et, baissant la voix comme s'il y eût eu là un mari ou un père :

— Tu m'entends? Rendez-vous. Nous nous rejoindrons. Je pars le premier. Ne manqué pas. Oh! je sais que tu ne manqueras pas. Ce rêve est ma dernière certitude. Dans l'être brisé qui est devant toi, il n'y a plus rien qui vaille, plus rien à regretter et à conserver, c'est à rejeter au creuset, tout ça! Mais, Dieu merci, notre amour n'a pas été atteint; c'est l'épave qu'aucun flot ne submerge, le radeau qu'aucun écueil ne brise, et

qui, sauvé, nous sauvera. Seulement, il faut bien le dire, ici-bas, l'amour n'est qu'un commencement, on fait connaissance et on se fiance, voilà tout ; là-bas, nous nous marierons. En ce monde, on demande la main, je te demande ton âme.

— Césara ! s'écria Miriam, et dans le présent notre amour ne peut donc plus rien ?

— Non, dit-il, ne le risquons pas, ne le compromettons pas. Réservons l'étincelle qui deviendra l'étoile. Aie patience. Rien à faire en cette vie, je te dis. A bientôt, dans l'immortalité.

Les premiers rayons de l'aube, pénétrant dans la chambre, commençaient à dorer les tentures grises des rideaux et du lit.

— Tiens, voici le jour, dit Césara, étendant la main vers la fenêtre.

Le soleil semblait intervenir comme témoin et garant de sa parole. Le retour de l'astre est, chaque matin, un rappel de l'infini ; il dit à ceux qui souffrent : Il y a d'autres sphères. Il montre à ceux qui se séparent la lumière où ils se retrouveront. Même les adieux, il les remplit d'aurore.

Mais Miriam n'eut qu'un sourire navré à l'idée du recommencement, elle était écrasée par le

sentiment de la fin. Elle ne trouvait plus rien à dire et presque plus rien à penser. Quelque chose de suprême et d'inexorable la tenait inerte et ployée. Sous le poids de cette immense douleur, elle put à peine balbutier d'une voix éteinte :

— Le jour ! déjà...

— Oui, dit Césara, voilà cette nuit d'amour passée.

Il reprit amèrement :

— Tu n'en peux plus, ma pauvre Sulamite ? te voilà lasse, et brisée, et comme morte. Je ne t'ai pas assez ménagée, vraiment ! Oh ! tu es si délicate, je suis brutal !

Il continua en secouant la tête :

— Mais cela ne m'arrivera plus.

Il se leva et mit debout Miriam chancelante.

— Allons, il faut que je te laisse te reposer.

Il promena çà et là ses yeux avides par la chambre, les emplissant de tous les objets présents. Comme on ramasse à la hâte ses effets, ses livres, ses papiers, quand on part pour un voyage, il avait l'air de faire sa provision de souvenirs pour l'éternité.

Puis son regard revint à Miriam, et contempla longuement la chère forme adorée.

— Au revoir ! dit-il.

— Au revoir ! répéta-t-elle machinalement.

Fut-ce par une réminiscence confuse du soir où ils s'étaient déclaré leur amour ? ils ne s'embrassèrent pas même au front, ils se serrèrent seulement la main.

Et, pour ce monde-ci, ils se quittèrent.

## XIV

### COUP DE FOUORE.

Sylvius, à son arrivée à Vienne, fut reçu par cette nouvelle qui faisait l'entretien et l'émotion de la ville : Le ministre de l'intérieur, Césara Zanoski, dont on avait tant parlé depuis quelque temps, avait été frappé, l'avant-veille, d'une attaque d'apoplexie.

La veille, on était venu du ministère, à plusieurs reprises, demander Sylvius Lewin à son logement de Léopoldstadt.

Sylvius, au désespoir, courut à l'hôtel du Ministère.

Voici ce qui s'était passé, voici du moins tout ce que savaient les gens les mieux informés :

Il y avait eu, l'avant-veille, conseil des ministres sous la présidence de l'empereur. On avait dû agiter la question grave de nouveaux armements, destinés pour la plupart à la Galicie.

Que s'était-il passé ? On l'ignorait. Il est certain seulement que Césara avait parlé, ou plutôt avait tonné contre le ministre de la guerre. Les éclats de sa voix, traversant les murailles, étaient arrivés jusque dans la galerie. Sans doute le patriote et le républicain avait eu quelque rébellion hautaine et suprême, et s'était permis, même en présence de l'empereur, ce grave manque de respect, l'éloquence.

On avait vu Césara sortir, les lèvres tremblantes, les yeux brillants, tout frémissant de colère — et de joie.

Rentré au ministère, dans son cabinet, il s'était assis à sa table et avait commencé une lettre à l'empereur, sa démission probablement.

Mais il avait eu à peine le temps d'écrire quel-

ques mots, sa main convulsive avait saisi le cordon pendant de la sonnette, l'huissier était accouru et avait trouvé le ministre privé de tout sentiment et terrassé par ce mal foudroyant de l'apoplexie.

On sait ce qu'est cette terrible apoplexie : elle frappe le siège de la pensée, le cerveau ; elle est la lutte effroyable du corps et de l'intelligence ; par moments, c'est le délire avec ses exaltations, ses orages et ses éclairs ; le plus souvent, les membres vaincus, liés, immobilisés, ne peuvent plus obéir à la volonté pour le plus faible mouvement.

Pour César, ce dut être comme le paroxysme de ce songe fiévreux où il se débattait depuis six mois.

Il resta vingt-quatre heures absolument sans connaissance.

Dès qu'il revint à lui, dès qu'il parut recouvrer sa pensée, dès que sa langue se délia, ce fut pour dire, pour répéter avec obstination :

— Sylvius Lewin ! Sylvius Lewin !

Son idée fixe, en effet, devait être ce testament où il avait consigné sa dernière et énergique volonté, et qu'il n'avait pu remettre encore à Syl-

vius, et qu'il ne voulait remettre qu'à lui.

On alla chercher alors Sylvius, mais il ne devait arriver que le lendemain.

Quand on vint le dire à Césara, il fit entendre un sourd et effrayant murmure d'impatience et de douleur.

Cependant le lendemain il serait temps peut-être. La parole de Césara revenait, ses idées s'éclaircissaient, ses mouvements étaient plus libres et plus faciles.

Il demanda du papier et, d'une main tremblante, traça quelques mots d'une lettre, mais il la déchira aussitôt. A qui pouvait-il se fier dans ce ministère ? à quel secrétaire ? à quel chef ? Tous ils étaient les serviteurs de l'autorité, aucun n'aurait voulu obéir à ce moribond contre elle.

Césara était dans le camp ennemi et ne voyait autour de lui que des ennemis.

On avait écrit à Thadée. Mais quand arriverait-il ? Était-il seulement à Heidelberg ? Il se trouva qu'il venait de partir pour Bonn.

Il paraît que Césara demanda une fois Ludwig Stern. Mais Ludwig Stern ne fut pas prévenu.

Il parla aussi seul à sa femme. Que lui dit-il ? essayait-il de lui faire une prière ou de lui inti-



mer un ordre? Outilie, entière et absolue dans ses idées, comme lui dans les siennes, devait sur le point religieux vouloir lui résister, convaincue qu'elle le savait.

Quand Sylvius enfin accourut au ministère, il eut d'abord toutes les peines du monde pour pénétrer jusqu'à César. Sa résolution calme et ferme finit par vaincre ces résistances. On ne pouvait nier qu'il n'eût été mandé par César. Il fallut bien l'introduire.

Mais depuis deux ou trois heures, l'horrible engourdissement de nouveau envahissait les membres, alourdissait la langue, obscurcissait l'esprit de l'agonisant.

Il eut cependant un rayon de joie dans les yeux en revoyant son ami.

Il fit des efforts inouïs pour lui parler; mais il ne pouvait achever une phrase. Il ne faisait entendre que des mots sans suite, à peine articulés. Il réussit enfin à dire :

— Parlez, vous!

Sylvius essaya donc de l'interroger :

— Vous aviez à me donner un ordre? à me confier un devoir?

— Oui, répondit César d'un signe.

— Avez-vous écrit votre volonté ?

— Oui.

— Où est-il, cet écrit ? Dans quelque meuble ? Sous une clef ? Cette clef, où est-elle ?

Mais ici la pensée de Césara se débattait invinciblement empêchée, trouble et vacillante. Les mots redevenaient indistincts et leur sens divaguait. On ne saisissait là de fixe qu'une volonté — et une souffrance.

Enfin Césara se mit à rire, mais d'un rire muet, désespéré, sinistre.

Sylvius n'eut plus la force de lui faire des questions.

Il dit seulement à son ami :

— Je reste ici, j'attendrai.

— Oh oui ! put lui répondre encore Césara du regard.

Après quoi, ses paupières lourdes s'abaissèrent lentement sur ses yeux, et ne se relevèrent pas.

## XV

## LA DOUBLE EXTRÊME-ONCTION.

Sylvius demeura là toute la nuit. Personne ne fit obstacle à sa présence. Césara ne retrouva pas une minute le sentiment.

Au matin, il y eut autour du malade sans connaissance consultation à voix basse des médecins. Comme ils se retiraient, Sylvius s'approcha de l'un d'eux et l'interrogea. La réponse fut un hochement de tête et ce peu de mots : La fin est proche.

Otilie et Lina, vêtues de noir, entrèrent, vinrent s'agenouiller près du lit, et baisèrent l'une après l'autre la main hier si vivante et si souple et qui maintenant, roide et froide, semblait déjà celle d'un cadavre. Lina sanglotait. Césara n'avait pas un souffle et pas un tressaillement.

Ses yeux restaient implacablement fermés.

On n'avait pas ouvert les volets, et la vaste chambre n'était éclairée que par deux flambeaux

posés sur un guéridon. Dans ce morne demi-jour Sylvius vit se glisser des figures noires, rapides, silencieuses, pareilles à des ombres : c'étaient des diacres et des servants d'église. Ils apportèrent de hauts candélabres d'argent, ils allumèrent des cierges, ils eurent en un instant disposé autour du lit une sorte de chapelle ardente; funèbre mise en scène du dernier acte religieux.

On allait apporter à Césara les sacrements.

Au dehors les cloches des églises voisines commencèrent à sonner le glas des agonisants. On entendait la rumeur confuse de la foule qui encombrait les cours de l'hôtel et la rue. De nombreuses voitures arrivaient lentement et comme sourdement. Sylvius vit entrer Mathias Brenner, le ministre de la maison impériale, et d'autres grands dignitaires ou collègues de Césara.

Dans une pièce contiguë, des prêtres psalmodiaient les prières pour l'agonie.

Les diacres continuaient leurs muets préparatifs. Sur une table drapée de noir et d'argent et recouverte d'un linge de guipure, ils dressaient un autel pour les saints vases. Ils posaient sur un trépied un réchaud où brûlaient des charbons ardents.

Un grand mouvement se fit. Le clergé de la cathédrale emplit le salon et les galeries. La large porte placée en face du lit s'ouvrit à deux battants.

A la tête de ses vicaires, apparut, sur le seuil, droit dans sa robe de pourpre, pâle sous ses cheveux blancs, le cardinal-archevêque de Vienne.

Le corps de Césara, toujours pétrifié par la paralysie, s'allongeait immobile sous les plis rigides du drap, semblable à sa propre statue couchée sur son tombeau. Sa tête, sur les oreillers exhaussés, reposait blême et glacée. Les paupières restaient sinistrement closes.

Mais au moment où l'archevêque entra, il se passa quelque chose d'étrange. Le cadavre apparent tout à coup rouvrit les yeux.

Et dans ces grands yeux si profonds et si doux resplendissait comme autrefois toute son intelligence et toute son âme. Le corps, les membres, le front, les lèvres, tout était mort ; ces yeux vivaient, ces yeux pensaient.

La première chose qu'ils virent, ce fut ceci :

Otilie et Lina, prosternées au chevet du lit, ne s'étaient distraites de leur prière pour personne, ni pour les amis, ni pour les ministres,

ni pour le représentant de l'empereur. Dès que l'archevêque parut, elles se levèrent et quittèrent le mourant. Elles vinrent sur le seuil se mettre à genoux devant le prélat. Il leur présenta la croix de son anneau pastoral, qu'elles baisèrent, et il leur donna sa bénédiction.

Y a-t-il déjà dans la prunelle de l'homme expirant une lumière surnaturelle qui lui éclaire cette vie par l'autre ? C'était la première fois que Césara et le cardinal se trouvaient en présence, Césara n'avait jamais aperçu le directeur et le maître qui avait eu sur sa famille et sur sa vie cette occulte et terrible influence, il ne s'était jamais rencontré avec cet adversaire invisible, avec ce vainqueur inconnu. Il sembla pourtant que toute la longue lutte ignorée lui apparut en une seconde à la lueur du suprême éclair. Lorsque son premier regard suivit sa femme et sa fille le laissant pour aller au-devant de l'archevêque, ce que ce regard exprima tout d'abord, ce fut la stupeur d'une révélation. Nulle indignation ensuite et nulle colère, mais une immense, une ineffable douleur. Il les découvrait à la fin, il les saisissait, les raisons et les causes de sa pathétique destinée !

Les yeux du mourant appelèrent en quelque sorte les yeux du prélat. Leurs regards se joignirent, et dès lors ne se quittèrent plus. Duel de deux flammes — et de deux âmes.

Duel d'ailleurs bien inégal !

L'archevêque-cardinal, armé de force et de splendeur, beau de sa dignité de primat et de sa majesté de vieillard, avait derrière lui et avec lui sa légion de prêtres, tous les représentants de l'autorité et de l'empire, l'immense foule agenouillée, la ville au loin sonnant de toutes ses cloches, et, par delà encore, ce qu'avait eu en son temps Ponce Pilate, le prestige et le rayonnement de Rome capitale. Il y a plus, le prêtre convaincu devait sentir et sentait à ses côtés Dieu lui-même, le Dieu jaloux, le Dieu vengeur, qui, dans la même minute où l'ennemi impie allait se dresser contre son église par le scandale, intervenait et le foudroyait de paralysie.

Contre toutes ces puissances et toutes ces terreurs, qu'était le misérable être agonisant, seul, sans défense, sans secours, sans mouvement, sans voix, vaincu d'avance, tué d'avance ? et, de sa volonté, de son intelligence, de son éloquence,

de ce qu'on avait appelé ses facultés, n'ayant rien gardé, — rien, si ce n'est dans ses yeux mourants le regard ?

La disproportion certes était énorme entre cette impuissance absolue et cette souveraine toute-puissance, entre cette pourpre et ce linceul. Pourquoi donc, à la première rencontre des deux regards, y avait-il de l'inquiétude dans les yeux du vainqueur, et, dans les yeux du vaincu, de la mansuétude ?

L'archevêque était loin d'être ce qu'on nomme un prêtre libéral et tolérant ; nous ne l'en blâmerons pas. Pour lui, le malheureux qui se mourait là allait dans une seconde être jugé et condamné pour l'éternité, et il n'admettait pas que ce coupable pût lui-même en ce moment juger la vie, et qui sait ? l'absoudre. Qu'est-ce donc qui troublait, en face de ce répruvé, l'assesseur hautain du grand juge ? que signifiait ce confus malaise ? Le vieillard, aussi ardent et aussi violent qu'un jeune homme, s'en irritait ; il s'irritait contre son propre trouble, il s'indignait du muet et calme reproche des yeux de César. Redressant sa haute taille, il se mit à marcher vers le lit d'un pas ferme, et il y avait



sous son sourcil froncé plus que de la sévérité, il y avait de la colère.

Cependant le mourant, déjà comme en dehors de ce monde, écrasé pourtant du sentiment de sa profonde humiliation présente, voyait s'approcher le triomphateur superbe sans fureur, presque avec pitié : apparemment il le plaignait de haïr. L'archevêque trouvait dans l'expression de ces yeux le désespoir, mais aussi l'espérance ; le vaincu mesurait toute l'horreur de son sort infortuné, mais il devait croire à sa délivrance, à sa revanche peut-être. Quoi donc ! le maudit avait l'air de voir plus clair, de voir plus loin que le pontife et que l'augure. Visiblement il comprenait tout ce qu'on peut comprendre, parce qu'il souffrait tout ce qu'on peut souffrir.

Toutes ces émotions, toutes ces pensées — dans le regard plaintif comme dans le regard irrité — passaient aussi rapides et aussi brèves que les étincelles jaillissant du choc de deux épées.

Arrivé près du lit, le cardinal éleva la voix, une voix nette, profonde et grave.

C'était aux assistants qu'il s'adressait, c'était toujours Césara qu'il regardait.

— Voici, dit-il, un grand spectacle et un

grand exemple. Le ministre, le chrétien qui va mourir là a longtemps été un rebelle, — rebelle à son maître sur la terre, rebelle à son maître du ciel. Mais dans ces derniers temps il s'était rendu à l'un et à l'autre. Il appartenait à cette vaillante noblesse que Dieu a faite la première garde des rois ; il appartenait à cette pieuse race qui, si jamais le ciel catholique risquait de tomber, suffirait seule à le soutenir sur le fer de ses lances : il s'est souvenu de sa naissance et de sa patrie. Il n'a pas hésité davantage à se courber et à s'humilier, et à courber, à humilier en lui l'orgueilleuse raison et l'insolente liberté humaine. Nous avons la joie de pouvoir lui apporter aujourd'hui la récompense de sa confusion et la couronne de sa défaite.

Ces paroles étaient prononcées avec l'accent insultant de la victoire. Néanmoins le regard courroucé du prêtre, toujours rivé au regard douloureux du patient, ne triomphait pas tant, il luttait toujours.

L'archevêque fit un signe à son premier vicaire qui lui plaça à mesure dans les mains tout ce qu'il lui fallait, et il se mit à administrer à Césara le sacrement de l'extrême-onction.

Ses yeux ne quittaient pas une seconde les yeux de Césara ; l'étrange combat des deux regards continuait.

A chaque onction imposée, — imposée est le mot, — à ce corps qui ne pouvait même pas tressaillir, l'implacable archevêque relevait l'insignifiante formule de la liturgie de quelque plus expressive parole.

Ainsi, il disait :

« Aux pieds ! pour avoir suivi le mauvais sentier, pour avoir marché dans la voie de perdition.

« Aux mains ! pour avoir tenu la plume et l'épée de la révolte.

« Aux lèvres ! pour avoir jeté les cris séditieux, pour avoir prononcé les discours impies. »

Le yeux de Césara avaient pris une expression surhumaine.

Le cardinal y arriva, à ces yeux résistants. Et, avec tout ce que la voix peut contenir de menace, il sécria :

« Aux yeux ! pour avoir osé se lever contre l'Église ! pour avoir osé lancer les regards de défi. »

Et de son doigt mouillé d'huile il ferma durement les paupières de Césara.

Les paupières ne se rouvrirent pas. Césara venait d'expirer.

L'archevêque releva la tête avec triomphe. C'était fini ! il les avait vaincus enfin, ces yeux invincibles !

Mais tout à coup il devint pâle, et tressaillit de la tête aux pieds.

Il y a encore dans les yeux humains quelque chose qui contient peut-être plus d'âme que le regard. Des yeux du mort, le prêtre avait senti sur sa main froide rouler, toute chaude, une larme.

Paris. Mai-Juin 1868.

FIN

62

# TABLE

---

## LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT

I. Les Chevaliers. . . . .	V
II. L'Esprit dans la Divinité. . . . .	VIII
III. L'Esprit dans l'Humanité. . . . .	X
IV. Les trois combats. . . . .	XIV
V. Besogne à faire. . . . .	XIX

---

## CÉSARA

### PREMIÈRE PARTIE

#### Le Sommet

I. La destinée a ses jours de paye. . . . .	1
II. Aimant, aimé. . . . .	4
III. <i>Vitaï lampada</i> . . . . .	21
IV. Nuances de l'amour du père pour sa fille. . . . .	35
V. Comment il se fait que vingt peuvent être huit mille. . . . .	50
VI. Monsieur Mathias. . . . .	61
VII. Nos témoins. . . . .	64

VIII. Celui à qui on n'a pas de quoi rendre. . . . .	68
IX. Faire un sort et jeter un sort, ce n'est pas toujours deux. . . . .	82
X. Brisée en deux. . . . .	93
XI. C'est le tour de l'âme. . . . .	102
XII. Sauvetage. . . . .	113
XIII. Succès d'auteur. . . . .	126
XIV. Tentation sur la montagne. . . . .	137
XV. Minuit sonnante. . . . .	150

## DEUXIÈME PARTIE

**La Pente**

I. Deux coreligionnaires. . . . .	153
II. Miriam suppliante. . . . .	169
III. Sylvius furieux. . . . .	175
IV. Mathias, écrivant à César, répond à Sylvius. . . . .	181
V. Divers inventaires. . . . .	182
VI. Le droit ancien. . . . .	192
VII. <i>Le droit nouveau</i> . . . . .	201
VIII. Le droit immortel. . . . .	209
IX. Waldemar est en voyage. . . . .	216
X. Éloge de la liberté. . . . .	220
XI. Deux victoires. . . . .	227
XII. A qui gagne perd. . . . .	233

## TROISIÈME PARTIE

**La Chute**

I. L'effet que font à César, ministre, les coups de chapeau. . . . .	239
II. Force plus grande du pouvoir : le Banquier. . . . .	249

TABLE.

375

III. Force encore plus grande du pouvoir : le Militaire.	256
IV. Le juge naturel. . . . .	263
V. La troupe qui « lâche » son chef. . . . .	276
VI. L'arme qui blesse son maître. . . . .	291
VII. Ce qui porte ombrage.. . . .	305
VIII. Sylvius a des remords. . . . .	312
IX. De l'inégalité des conditions. . . . .	317
X. Liesse et bombance. . . . .	319
XI. Le spectre. . . . .	329
XII. Volonté suprême. . . . .	331
XIII. La dernière nuit d'amour. . . . .	336
XIV. Coup de foudre. . . . .	356
XV. La double extrême-onction. . . . .	362



64652860

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

PAUL MEURICE

LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT

CÉSARA



PARIS

NICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

et LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

574

800-311-1111  
Case

## LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18  
à 3 francs le volume

<p><b>C. A. SAINTE-BEUVE</b> vol. Nouveaux Lundis..... 40</p> <p><b>OCTAVE FEUILLET</b> M. de Camors, 9<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p><b>VICTOR HUGO</b> En Zélande, 2<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p><b>A. DE PONTMARTIN</b> Les Corbeaux du Gévandou, 2<sup>e</sup> édit. 4 Nouveaux Samedis..... 5</p> <p><b>ALEXANDRE DUMAS</b> Histoire de mes Bêtes. 2<sup>e</sup> édition. 4</p> <p><b>PREVOST-PARADOL</b> La France nouvelle, 6<sup>e</sup> édition... 4</p> <p><b>MARIE ALEXANDRE DUMAS</b> Au lit de mort, 2<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p style="text-align: center;"><b>L'AUTEUR</b></p> <p><b>DU PÊCHÉ DE MADELEINE</b> Histoire de Souci, 2<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p><b>AUGUSTIN THIERRY</b> Œuvres complètes. <i>Nouv. édition.</i> 5</p> <p><b>ERNEST FEYDEAU</b> La Comtesse de Chalis, 4<sup>e</sup> édition. 4 Le Roman d'une jeune Mariée 3<sup>e</sup> édit. 4</p> <p><b>JULES NORIAC</b> Les Gens de Paris..... 4</p> <p><b>CUVILLIER-FLEURY</b> Études et Portraits..... 2</p> <p><b>D. NISARD</b> Mélanges d'histoire et de littérature 4</p> <p><b>DE STENDHAL (H. BEYLE)</b> Mélanges d'art et de littérature... 4</p> <p><b>HENRI HEINE</b> Satires et Portraits..... 4 Allemands et Français..... 4</p> <p><b>ALEXANDRE DUMAS FILS</b> Théâtre complet, avec <i>prefaces inédites.</i>..... 4 Affaire Clémenceau, 10<sup>e</sup> édition... 4</p> <p><b>X. MARNIER</b> Les Drames du cœur, 2<sup>e</sup> édition.. 4</p>	<p style="text-align: center;"><b>GEORGE SAND</b> vol.</p> <p>Mademoiselle Merquem, 2<sup>e</sup> édition 1 Cadjo, 2<sup>e</sup> édition..... 4 Le Dernier Amour, 2<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p style="text-align: center;"><b>L'AUTEUR</b></p> <p><b>DES HORIZONS PROCHAINS</b> A Constantinople..... 4</p> <p><b>H. BLAZE DE BURY</b> Écrivains modernes de l'Allemagne 4</p> <p><b>LA COMTESSE DE BUIGNE</b> Une Passion dans le grand monde. 2<sup>e</sup> édition..... 2 La Maréchale d'Aubemer..... 4</p> <p><b>GÉRARD DE NERVAL</b> Le Rêve et la Vie..... 4 Les Deux Faust de Goethe (<i>traduction</i>). Seule édition complète... 4</p> <p style="text-align: center;"><b>MAURICE SAND</b></p> <p>Miss Mary..... 4</p> <p><b>VICTOR JACQUEMONT</b> Correspondance avec sa famille et ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832.) <i>Nouv. édit. revue et augmentée</i> (la seule complète)..... 2</p> <p><b>PAUL JANET</b> Philosophie du Poëheur, 3<sup>e</sup> édit. 4</p> <p><b>W. DE RIVE</b> La marquise de Clérol..... 4</p> <p><b>TH. DE BENTZON</b> Le Roman d'un Muet..... 4</p> <p><b>LA COMTESSE DASH</b> Les Femmes à Paris et en Province. 4 Comment on fait son chemin dans le monde, 2<sup>e</sup> édition..... 4</p> <p><b>LE COMTE AG. DE GASPARIN</b> La Liberté morale, 2<sup>e</sup> édition.... 2</p> <p><b>PAUL PERRET</b> Le Château de la Folie..... 4</p> <p><b>LA MARQUISE DE CRÉQUY</b> Souvenirs de 1710 à 1803. <i>Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'une correspondance inédite et authentique de la marquise avec sa famille et ses amis.</i>..... 5</p> <p style="text-align: center;"><b>ÉDOUARD OURLIAC</b></p> <p>Proverbes et Scènes Bourgeoises.. 4</p>
--	---

